

Flammes sur Batoog

Guieu, Jimmy

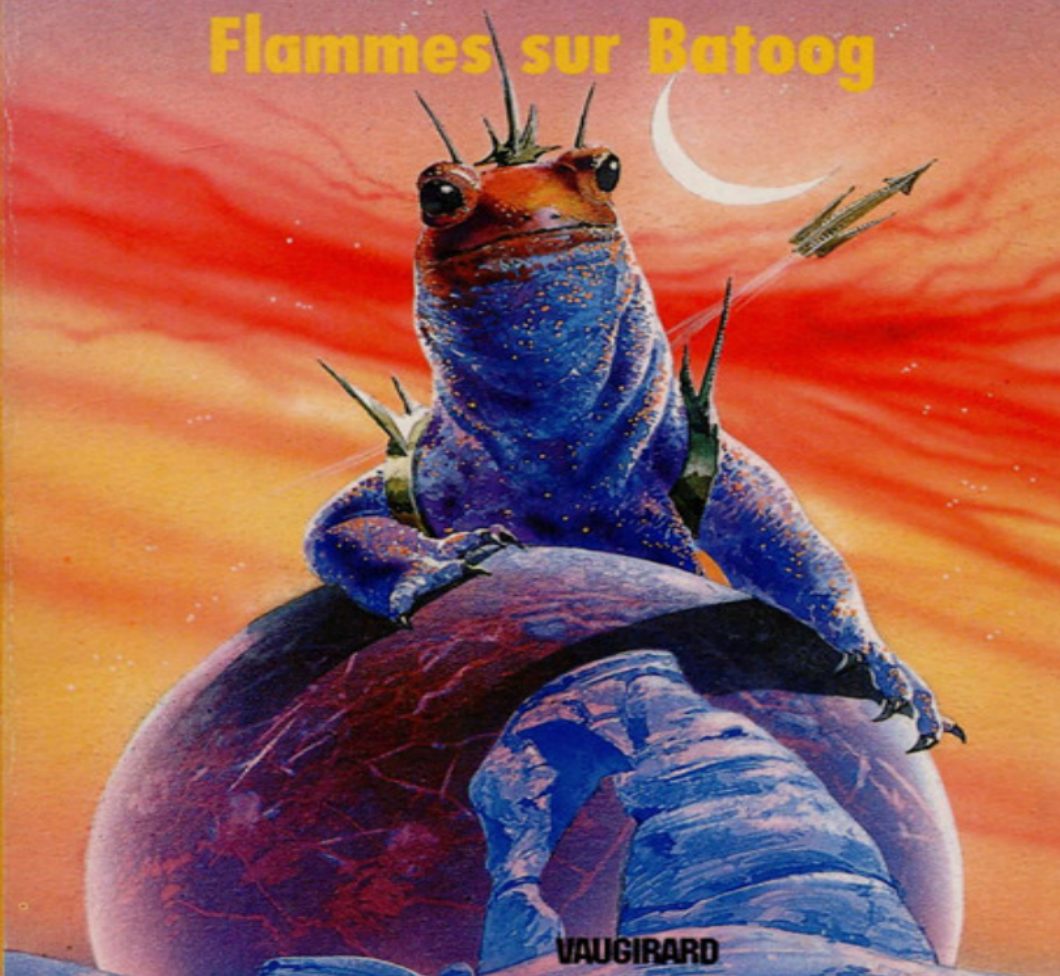
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



JIMMY GUIEU

Flammes sur Batoog



VAUGIRARD

FLAMMES SUR BATOOG

SF

JIMMY GUIEU

Grand Prix du Roman Science-Fiction 1954

Prix du Roman Esotérique 1969

Grand Prix du Roman S.F. Claude Auvray 1973

FLAMMES
SUR BATOOG

Vauvenargues

Couverture : peinture de Jean-Louis Morelle

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L., 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© UGE Poche/GECEP, 1995
ISBN : 2-265-05651-0
ISSN 0-242-3715

CHAPITRE PREMIER

Vorlank-Laor, agent du service de renseignements rigelien, dormait paisiblement sur le champ anti-g qui lui tenait lieu de lit lorsque le tintement discret mais insistant du tri-D-phone le tira de son sommeil. Il s'assit « dans les airs », l'esprit encore embrumé, se demandant qui pouvait bien l'appeler à cette heure si tardive qu'elle en devenait presque matinale.

A ses côtés, flottant comme lui à quelques pouces du sol, son épouse Lamdka-Laor dormait d'un profond sommeil, une mèche blonde barrant son visage d'une beauté à couper le souffle. Le climatiseur entretenant une température constante considérée comme idéale, elle était nue, et les courbes pleines de son corps superbe dessinaient une silhouette blanche dans la pénombre.

S'arrachant à cette vision exquise, Vorlank-Laor claqua des doigts pour signifier qu'il acceptait la communication. Devant lui apparut une image grandeur nature de Dalek-Loor, son supérieur hiérarchique. Celui-ci avait dû être lui aussi tiré du lit, car il ne portait pour tout vêtement qu'un peignoir de tissu sombre aux épaulettes brodées d'or et de platine.

— Désolé de vous arracher à un sommeil que je suppose réparateur, dit-il en guise d'entrée en matière, mais j'ai absolument besoin de vos lumières.

— Que se passe-t-il ? Est-ce grave ?

— « Grave » n'est peut-être pas le terme exact. Disons plutôt préoccupant... Nous venons de recevoir un appel hyperspatial de vos amis terriens : le *Maraudeur* doit arriver dans notre système d'ici quelques heures.

— Le *Maraudeur* ? s'étonna Vorlank. Blade et Baker ont-ils précisé les raisons de leur venue ?

— Ce n'est pas eux que l'opérateur a eus en ligne, mais un individu au visage couvert de poils gris — Andy Sherwood est son nom, je crois. Il tenait des propos pour le moins obscurs, que nul n'est parvenu à comprendre dans leur totalité. Certains vocables qu'il a employés ne figurent dans aucune base de données traductrice. Nous avons pensé que vous en connaîtriez peut-être la signification, vous qui avez longtemps vécu dans la Confédération terrienne...

Un sourire se dessina sur les lèvres de Vorlank-Laor, qui commençait à se sentir tout à fait réveillé. Il imaginait sans peine pourquoi les logiciels de traduction peinaient à transcrire les paroles de Sherwood en rigelien standardisé ; le vocabulaire fleuri de l'aventurier barbu devait plus, en effet, à l'influence des bouges enfumés des tavernes d'astroport qu'au contenu du Grand Dictionnaire

Académique.

— Le message est-il long ? demanda l'agent secret.

— A peine quelques phrases. Je peux vous le transmettre, si vous le désirez.

— Allez-y ; j'avoue que je suis impatient de découvrir de quoi il retourne. Ces Terriens sont décidément surprenants.

L'image de Dalek-Loor disparut pour être remplacée par le buste de Sherwood. Celui-ci s'était laissé pousser les cheveux et la barbe au cours des derniers mois, et ce côté quelque peu négligé accentuait la virilité émanant de l'aventurier interstellaire.

— Salut les potes, dit-il avec jovialité en Omnia Lingua. Inutile que je me présente, pas vrai ? Si votre service de renseignements est aussi mahousse que vos gusses le prétendent, vous n'aurez aucune peine à me remettre... Bon, si je vous appelle, c'est pour vous dire qu'on va, mes associés et moi, rappliquer dans votre système à bord du *Maraudeur* d'ici une douzaine d'heures, et qu'on ne tient pas à se faire flinguer en arrivant. On a à discuter, alors, faites pas les cons ! A tout à l'heure.

Vorlank-Laor se demanda pourquoi le Terrien barbu avait éprouvé le besoin de truffier son message de mots d'argot et de vulgarités. S'agissait-il d'une plaisanterie, d'une provocation ou d'une négligence ? A l'issue de quelques secondes de réflexion, il opta pour un savant mélange entre la première et la seconde hypothèse. Sherwood et ses associés avaient dû bien rire en imaginant l'incompréhension des Rigeliens face à certains termes pour le moins intraduisibles dans leur langage synthétique, où les notions de « langue verte » et de « gros mot » n'avaient pas leur place.

— C'est tout à fait clair, fit Vorlank lorsque la projection tridi de Dalek-Loor eut reparu devant lui. Les Terriens arrivent — et ils nous demandent de prévenir nos défenses automatiques de ne pas les abattre.

— Vous en êtes certain ? Il n'est pourtant nulle part fait mention de la Ceinture de Feu...

C'était le nom que les habitants de Rigel IV donnaient à l'ensemble des satellites et des vaisseaux chargés de protéger leur planète. L'agent secret hésita une fraction de seconde, à la recherche d'une réponse satisfaisante. A force de vivre au contact des peuples de la Confédération — au sein de laquelle il passait huit mois sur douze —, il avait fini par acquérir certains réflexes intellectuels lui permettant de comprendre ce qui n'était formulé qu'à demi-mot. Il n'éprouvait donc aucun doute sur la signification des paroles de Sherwood. Mais le fait que le rigelien standardisé ignorât les subtilités de ce genre en rendait une traduction littérale quasiment impossible.

Comment Blade ou Baker auraient-ils tourné cette difficulté ? se

demanda Vorlank-Laor, dont les yeux s'illuminèrent soudain. Bien sûr. Cela ne faisait aucun doute.

— « Faites pas les cons » peut être traduit, dans ce cas précis, par « Ne déclenchez pas vos systèmes de protection », répondit-il avec un amusement qui le surprit lui-même.

Dalek-Loor le considéra avec perplexité.

— Si je comprends bien, le mot « con » désigne la Ceinture de Feu ?

— En quelque sorte, répondit l'agent secret, luttant pour contenir l'hilarité qui montait en lui.

Car s'il y avait une chose qu'il avait apprise au contact des Terriens, c'était bien le sens de l'humour. Cela ne l'empêcha pourtant pas de perdre totalement celui-ci lorsque son communicateur personnel se mit à cliqueter, au même moment que ceux de son épouse et de son supérieur. Ces petits récepteurs que tous les Rigeliens portaient implantés dans l'os, derrière l'oreille droite, n'entraient en action qu'en cas de danger imminent — et ils le faisaient alors avec une telle efficacité que nul ne pouvait ignorer leurs manifestations.

Réveillée par le cliquetis qui résonnait dans toute sa boîte crânienne, Lamdka ouvrit les yeux, l'air quelque peu désorientée. Puis elle tourna la tête, regarda Vorlank et l'image tridimensionnelle de Dalek. En une fraction de seconde, la brume qui voilait ses pupilles se dissipa.

— Que se passe-t-il ? interrogea-t-elle en s'asseyant à son tour dans les airs.

N'ayant pu entendre le début de la séquence codée reproduite par son persocom, elle n'avait donc pu en saisir le sens. Redevenu aussi grave et sérieux qu'il convenait de l'être pour un agent des services secrets rigeliens, son époux murmura d'un ton accablé :

— La situation a l'air très grave. Code d'alerte orange.

— Mais pourquoi nous demander d'observer le soleil ? Ici, c'est le milieu de la nuit !

Dalek-Loor consulta la clepsydre qui trônait dans un angle de la pièce où il se trouvait.

— Ici, il devrait faire jour, puisqu'il y a quatre heures de décalage entre nos deux villes et que la mienne se situe à l'est par rapport à la vôtre, intervint-il. Je vais ouvrir les stores ; nous verrons bien...

Et, joignant le geste à la parole, il tapa dans ses mains à deux reprises. Il y eut un léger crissement derrière lui et, soudain, la qualité de la lumière changea ; l'éclairage artificiel, de couleur blanche, était impuissant à endiguer la vague écarlate qui déferlait à présent sur Dalek.

— Que Lyd nous protège ! s'écria celui-ci en reculant d'un pas.

Alors seulement, Vorlank et Lamdka virent l'œil sanglant du soleil,

dont la transmission holographique ne ternissait en rien l'aspect terrifiant.

L'énorme astro-cargo ogival qui portait le nom de *Maraudeur* constituait le plus beau fleuron de l'importante flotte commerciale de la Baker Blade Import Export Company — plus familièrement connue sous l'appellation de B and B Co. Sous son allure massive et quelque peu pataude se dissimulait en effet un astronef purement exceptionnel, doté des derniers perfectionnements techniques mis au point sur Cybunkerp, ainsi que de quelques « gadgets » hautement performants, dont la plupart étaient l'œuvre du cerveau génial du célèbre professeur Zébulon Krasbaueur. Le fier vaisseau emportait également dans ses soutes divers véhicules allant du tout-terrain chenillé à la navette expérimentale pourvue de propulseurs révolutionnaires. Même les navires d'exploration les plus récents affrétés par le gouvernement central de la Confédération ne pouvaient se targuer d'être aussi bien équipés — et encore moins ceux dont disposaient les sociétés concurrentes.

L'équipage de ce géant de l'espace était lui aussi en tout point exceptionnel. A sa tête se trouvait le commandant Red Owens, un solide colosse rouquin d'origine irlandaise, secondé par Chuck Nilson, mince Martien de taille moyenne, dont les ancêtres avaient figuré parmi les premiers colons à avoir foulé le sol de la Planète rouge. Le poste d'officier des transmissions était occupé par le brun Wayne Serpico, dont la carrière militaire avait été injustement brisée à peine commencée, lorsqu'on l'avait condamné pour un crime dont il était innocent. Ces trois hommes — tout comme le coq, les deux quartiers-mâîtres, le chef mécanicien et une demi-douzaine de matelots et techniciens — s'étaient connus bien des années auparavant, à l'époque du premier *Maraudeur*, lequel avait été détruit douze ans plus tôt, en 2377[1]. Le reste du personnel navigant — une quinzaine de personnes — était composé de nautes professionnels, dont la plupart avaient été ramassés par Red Owens dans les bas-fonds de villes portuaires aussi louches et interlopes qu'Aldous sur Altaïr IV ou Amon sur Dliül II.

Parmi ces « pièces rapportées », comme les appelaient parfois entre eux les vétérans du *Maraudeur*, Kaxang constituait un cas vraiment à part ; il s'agissait en effet du seul extraterrestre de la bande. Né sur Joklun-N'Ghar, une planète-jungle récemment colonisée où la B and B Co possédait des intérêts, c'était un humanoïde de taille moyenne, à la peau olivâtre. Ses yeux étirés vers les tempes luisaient dans l'obscurité d'une phosphorescence mauve. Durant toute son enfance et une partie de son adolescence, il avait vécu, le plus primitivement du monde, dans une tribu de chasseurs-collecteurs de la forêt équatoriale n'gharienne. Mais cela ne l'avait pas empêché de devenir l'astrogateur

du *Maraudeur* — et tous rendaient hommage à ses qualités, sans se soucier de ses origines ethniques. Red Owens aimait à clamer qu'il n'y avait pas de racistes dans son équipage — et cela n'avait rien d'un mensonge.

Kaxang effectua une ultime triangulation, vérifia les données envoyées par le radar à tachyons et se tourna vers Red Owens :

— Cela devrait être le bon système, commandant. Aucun doute là-dessus : la position des étoiles et le nombre des planètes correspondent... Mais pas le type spectral de l'étoile centrale. C'est à n'y rien comprendre ! Nous devrions observer un soleil B8, une supergéante d'un blanc bleuté — et voyez ce que nous avons en lieu et place !

Il désigna l'écran principal en demi-lune, où une minuscule étoile rouge sombre brillait d'un éclat lugubre.

— Type M8 ou M9, grommela Andy Sherwood en connaisseur. Une naine rouge. Refais tes calculs, Kaxang. Tu t'es forcément gouré !

Le N'Gharien secoua la tête avec énergie.

— Cette étoile n'est peut-être pas Rigel, mais elle occupe sa position céleste, dit-il d'une voix ferme. J'en donnerais mes sourcils à raser. (Il tourna la tête vers les deux hommes aux courts cheveux bruns qui étaient assis à sa droite.) Qu'en pensez-vous ? Vous devez bien avoir une idée de ce qui a pu se passer...

Ronny Blade et William Baker, fondateurs de la B and B Co, n'avaient pas pipé mot depuis un bon moment — ce qui pouvait être considéré comme hautement anormal chez ces deux bavards impénitents. En réponse à l'interpellation de l'astrologue, Baker eut un geste évasif ; il paraissait complètement dépassé par les événements. Quant à Blade, le triple pli qui barrait son front dénotait une grande perplexité.

— Pourriez-vous procéder à une estimation de la masse de cette naine rouge ? demanda-t-il au bout de quelques instants.

Kaxang acquiesça et se mit en demeure de lancer le programme voulu. Un certain nombre des détecteurs répartis sur la coque du *Maraudeur* pivotèrent autour de leur axe pour s'orienter en direction du minuscule soleil qui n'aurait pas dû se trouver là. Une dizaine de secondes plus tard, les premiers résultats de leurs observations commencèrent à apparaître sur le moniteur placé devant le N'Gharien.

— Etonnant, laissa tomber celui-ci avec flegme. A quelques décimales près, la masse de ce grain de poussière correspond à celle de Rigel... (Il s'interrompit, comme de nouvelles colonnes de chiffres s'affichaient à l'écran.) Les choses se compliquent, reprit-il à mi-voix. Si j'en crois les relevés relatifs à la densité...

Se taisant à nouveau, il tapa une série d'instructions sur le clavier posé devant lui. Bien que le réseau informatique du bord fût équipé du

tout dernier cri en matière de dialogue entre l'homme et la machine, il était parfois plus rapide — ou plus commode, surtout lorsqu'il s'agissait d'entrer des séries de nombres — de recourir à la bonne vieille méthode dite « de la dactylo ». Le clavier « QWERTY » [2] avait encore de beaux jours devant lui.

— Le rapport entre la masse, la densité et le diamètre ne correspond à rien, dit Kaxang après avoir vérifié ses calculs à trois reprises. Cela signifie que l'un des trois paramètres en cause est faux. Je vais effectuer de nouvelles mesures...

Il introduisit sa main dans la portion d'espace « sensibilisée », connue sous le nom de champ de compréhension, où les mouvements de ses doigts créaient des différences de potentiel que l'ordinateur du *Maraudeur* identifiait comme autant d'instructions — dont certaines d'une folle complexité. Cet appareil appelé à connaître un grand avenir découlait, paradoxalement, de recherches électro-acoustiques vieilles de plusieurs siècles. Krasbaueur, qui en avait conçu et réalisé le premier prototype, s'était en effet inspiré d'un instrument de musique expérimental, le *theremin*, ainsi nommé d'après le patronyme de son inventeur. Mais le vieux savant en avait considérablement étendu les possibilités ; les friselis électroniques des années 1920 avaient cédé la place à des flux de données à très haute densité.

Quelques secondes suffirent au N'Gharien pour obtenir les résultats demandés.

— Pas de différence significative, commenta-t-il avec sobriété. Nous sommes victimes d'une illusion, je ne vois pas d'autre explication.

— C'est également la conclusion à laquelle j'en étais arrivé, déclara Blade en quittant son fauteuil pour venir jeter un coup d'œil à l'écran de Kaxang. Si vous voulez mon avis, poursuivit-il, ne s'adressant à personne en particulier, c'est la mesure du diamètre qui est fausse.

— Pourquoi le diamètre et pas la masse ? s'étonna Baker.

— Je serais assez d'accord avec Ronny, intervint Sherwood. Il est plus difficile d'abuser les identificateurs de masse et de densité que de tromper les détecteurs opérant dans le domaine visuel. En prime, il ne faut pas oublier que nous voyons *rouge* quelque chose qui devrait être *blanc* !

— Tu penses qu'il y aurait quelque chose qui s'interposerait entre l'étoile et nous ? demanda Red Owens en se grattant le crâne.

— Je ne vois pas d'autre explication, répondit l'aventurier barbu. Ou alors, il faudrait entrer dans des considérations un peu trop compliquées à mon goût — la physique quantique ou hexadimensionnelle n'a jamais été mon truc.

— A mon sens, ton interprétation du phénomène a de fortes chances de correspondre à la réalité, dit Blade, qui avait écouté cet

échange verbal avec une attention soutenue. Rigel n'a pas changé, ni été « remplacée » ; elle se trouve toujours là, au centre de ce système, mais nous la voyons différente de ce qu'elle est en réalité... Kaxang, n'avez-vous rien détecté qui ressemble à un écran énergétique ?

— Pas sur les fréquences habituelles, en tout cas, affirma le N'Gharien. Vous pensez à quelque chose de précis ?

Les trois plis sur le front de Blade se creusèrent un peu plus.

— Ce n'est qu'une intuition, expliqua-t-il.

Un sourire éclaira le visage olivâtre de l'astrogateur. Comme tout un chacun à bord, il connaissait les fameuses intuitions du businessman — et savait quelle attention il convenait de leur accorder. Les doigts de sa main droite dansèrent dans le champ de compréhension, tandis que la gauche pianotait sur le clavier. Cette fois-ci, le résultat se fit attendre près d'une minute — une durée confinant presque à l'infini pour un réseau informatique aussi performant que celui qui équipait le puissant astro-cargo.

— Négatif, monsieur Blade, annonça Kaxang avec une moue de dépit. Pas la moindre trace d'un obstacle quelconque, de quelque nature que ce soit, entre l'étoile et nous.

— Incompréhensible, marmonna Sherwood. Il doit pourtant y avoir quelque chose ! (Il haussa les épaules.) Bah ! Nous n'aurons qu'à poser la question aux Rigeliens. Après tout, c'est leur système ; ils doivent avoir une idée de ce qui s'y passe, non ?

Un profond silence succéda à ses paroles. Le vaisseau filait à vingt pour cent de la vitesse lumineuse vers le petit point brillant suivant la quatrième orbite autour de l'étoile naine dont la masse était celle d'une supergéante. Le lointain ronronnement des générateurs, qui faisait doucement vibrer la carlingue, et les *blips* liquides émis de temps à autre par Tune ou l'autre des stations de travail étaient les seuls bruits perceptibles.

— Je n'aime pas ça, marmonna Baker, le visage renfrogné. Mais alors, pas du tout ! Je sens que nous allons encore nous retrouver dans les ennuis jusqu'au cou.

Il ne croyait pas si bien dire.

Crayola contemplait, fascinée, le disque vert et bleu de la quatrième planète de Rigel qui étincelait sur l'écran principal. Elle avait vu des dizaines de mondes depuis son départ de Fadam, trois mois standard plus tôt, mais elle ne se lassait pas du spectacle qu'offrait un globe terramorphe lorsqu'on l'observait à une distance de quelques dizaines de milliers de kilomètres. Les visions de ce genre demeurent longtemps merveilleuses pour qui en a rêvé durant des lustres, et la jeune humanoïde était née sur un monde pour qui, moins d'un lustre plus tôt, le vol spatial constituait encore une fiction.

Elle se tourna vers Jaïlana, sa seule compatriote présente à bord, et

constata que celle-ci partageait sa fascination : la bouche entrouverte, les yeux écarquillés, elle ne pouvait, semblait-il, détacher le regard de Rigel IV. A ses côtés, la tenant par la taille, Red Owens paraissait lui aussi captivé. N'était-il donc point blasé, lui qui avait sans doute abordé des centaines, voire des milliers de planètes au cours de son existence aventureuse ? Dans les romans de fiction-spéculation qu'affectionnait Crayola, les hommes de l'espace étaient toujours des individus peu sensibles à la beauté des astres qu'ils croisaient sur leur route... De toute évidence, les Terriens ne correspondaient nullement à ce stéréotype, puisqu'ils paraissaient garder longtemps intacte leur faculté d'émerveillement face aux prodiges de l'Univers. Bien que plus adultes que les Fadamee, ils avaient su rester, quelque part, de grands enfants.

— Commandant, héla Chuck Nilson, nous allons sous peu entrer dans l'atmosphère. Si vous voulez bien reprendre les commandes en vue de cette manœuvre...

— Je vous autorise à vous en charger, Chuck, répondit Red Owens.

L'officier en second émit un hoquet de surprise, tandis qu'une expression d'incrédulité apparaissait sur son visage. Il était en effet bien connu que le roux pacha du *Maraudeur* n'aimait pas « prêter » son navire à qui que ce fût, pas même à son fidèle acolyte, en compagnie duquel il voyageait depuis vingt ans. Montée à bord trois mois plus tôt, Crayola avait largement eu le temps de s'en rendre compte ; aussi fut-elle tout aussi étonnée que Nilson par la réponse d'Owens. Puis elle comprit que celui-ci préférait roucouler dans les bras de sa compagne, plutôt que de superviser une manœuvre dont l'essentiel était, de toute manière, accompli par l'ordinateur.

— Notre ami Red délaierait-il son vaisseau à cause de Jaïlana ? souffla Baker dans le creux de l'oreille de Crayola.

Elle frissonna. Le businessman lui faisait toujours le même effet. Pourtant, elle hésitait toujours à lui proposer de s'unir à elle, par crainte des quolibets dont elle se retrouvait victime chaque fois qu'elle effectuait la parade nuptiale traditionnelle de son peuple. Les Terriens ne comprenaient rien à l'amour — du moins, à l'amour tel qu'on le concevait sur Fadam.

— Je crois qu'il a simplement envie de savourer ce moment précis, répondit-elle avec un sourire en désignant le disque qui grossissait sur l'écran à mesure que le *Maraudeur* descendait vers lui, soutenu par ses générateurs antigravifiques.

— Toujours aucune réponse des Rigeliens, annonça Wayne, l'ingénieur des transmissions, en réajustant son casque. En fait, il n'y a pas la moindre trace d'émissions hertziennes.

— Peut-être devrions-nous envoyer une sonde avant de pénétrer dans l'atmosphère planétaire, suggéra Baker. Il pourrait y avoir du

danger.

— Je crois plutôt que nos amis rigeliens sont en train de jouer un tour aux barbares que nous sommes à leurs yeux, dit Blade. Avec la technologie hyper-sophistiquée dont ils disposent, il ne doit pas leur être difficile de « masquer » les indices de leur présence sur ce monde.

C'était logique, songea Crayola. Les super-civilisations décrites dans les romans de fiction-spéculation qu'elle dévorait disposaient toujours d'un incroyable arsenal de gadgets tels que vire-matière, écrans d'énergie hallucinogène ou interrupteurs temporels — sans parler, bien entendu, des machines de contrôle météorologique et du remède contre le rhume de cerveau, qui faisait autant de ravages sur Fadam que sur la Terre d'avant l'ère de l'espace. Or, Rigel IV était censée abriter la société la plus évoluée de cette partie de la Galaxie — une société à côté de laquelle la Confédération terrienne, pourtant si en avance sur celle de Fadam, paraissait bien primitive...

— Je ne vois pas pourquoi les Rigeliens — lesquels, permets-moi de te le rappeler, n'ont absolument aucun sens de l'humour — nous joueraient « un tour », comme tu dis, observa Sherwood. J'aurais plutôt tendance à penser qu'ils n'ont pas tellement envie de nous voir fourrer le nez dans leurs affaires...

— Vorlank-Laor nous a pourtant assuré que nous serions les bienvenus si nous rendions visite à son peuple, rappela Red Owens. En fait, si ma mémoire est bonne, il nous a presque *incités* à faire le voyage. A mon avis, les Rigeliens n'ont aucune raison de se cacher de nous. Je serais donc plutôt de l'avis de Ronny : nous sommes victimes d'une « plaisanterie » de leur part — mais je crains que celle-ci n'ait rien de drôle...

Crayola pesa un instant les différents arguments en présence. Pouvait-elle continuer à les estimer en fonction du contenu des textes de FS ? Jusqu'ici, les extrapolations de ses écrivains préférés s'étaient révélées d'une justesse étonnante — du moins certaines d'entre elles, celles qui concernaient le fossé culturel et psychologique séparant les différentes peuplades extraplanétaires rencontrées par la jeune humanoïde depuis son départ de Fadam. Or, si elle superposait leur situation actuelle à celle qu'affrontaient les personnages des *Bershnars d'Uklahontas*, un roman d'aventures qu'elle avait lu au temps de son adolescence...

— J'ai l'impression que vous oubliez tous un détail qui a son importance, remarqua-t-elle. Je veux bien entendu parler de Rigel III et des batooogshans.

Le silence qui succéda à son intervention lui fit soudain réaliser qu'elle n'avait fait qu'exprimer à voix haute les préoccupations muettes de ses compagnons. C'était un silence lourd, épais, presque tangible — le genre de silence qui vous prend à la gorge. La Fadama inspira

profondément et poussa un soupir avant de poursuivre :

— C'est naturellement une supposition tout à fait gratuite. Rien n'indique que les batoogshans auraient pu jouer un rôle dans les événements — ou non-événements — auxquels nous assistons en ce moment : l'aspect anormal du soleil et l'absence totale de traces des Rigeliens. Mais j'ai comme l'intuition...

— Vous n'allez pas vous y mettre, vous aussi ! s'écria Andy Sherwood. Ça commence à bien faire, avec les intuitions ! Tout à l'heure, c'était Ronny, et maintenant vous ! On se croirait à un congrès de médiovins ! (Il se tourna vers Kaxang, qui souriait à belles dents.) Rassure-moi, tu ne vas pas te mettre soudain à prédire l'avenir ou à faire tourner les tables, hein ?

Le N'Gharien haussa les épaules, comme s'il estimait que ce n'était pas le moment de plaisanter.

— Tu admettras cependant que Crayola a soulevé un point intéressant, dit Blade.

— Tu parles ! Comme si ces crapauds de Batoogshans disposaient de la technologie nécessaire pour accomplir un tel prodige !

— N'as-tu pas l'impression de t'avancer un peu ? interrogea Baker. Que savons-nous, en effet, du niveau de développement scientifico-technologique qu'ils ont atteint au cours de leurs deux millénaires d'isolement forcé ?

— Tout à fait exact, confirma Ronny. Il ne faudrait pas non plus négliger le fait qu'ils avaient passé un accord avec la Main Rouge. Accord qui leur a permis de récupérer une certaine quantité de matériel après le démantèlement de cette redoutable organisation criminelle — nous avons pu le constater lors de leur tentative de pillage de Joklun-N'Ghar [3] ! Rien ne permet donc d'affirmer que ces fichus batraciens quadrumanes n'ont aucun rapport avec l'énigme à laquelle nous sommes confrontés. En fait, j'aurais même tendance à penser qu'ils sont à son origine...

— Tu abandonnes ton hypothèse d'une « farce » des Rigeliens ? s'étonna Sherwood.

Blade secoua la tête.

— Pas du tout. Les deux explications me paraissent aussi crédibles — ou invraisemblables — l'une que l'autre. (Il fronça les sourcils.) J'ai même l'impression qu'un certain « panachage » entre les deux serait tout à fait envisageable. L'aspect anormal du soleil pourrait être l'œuvre des Batoogshans, et la disparition — ou l'invisibilité — des Rigeliens une réponse à cette offensive de leurs adversaires ancestraux... C'est à dessein que je parle d'offensive, poursuivit-il, non sans précipitation. N'est-ce pas, Kaxang ?

L'astrogateur acquiesça, une étrange lueur dans ses yeux étirés vers les tempes.

— Je partage votre opinion, monsieur Blade, dit-il. En raison de la baisse de la luminosité apparente de l'étoile tutélaire de ce système, la quantité de chaleur reçue par Rigel IV a diminué d'un facteur trois. L'événement a dû se produire voici quelques jours — voire quelques heures — à peine, car la température de la planète reste globalement au-dessus du point de congélation, mais les relevés indiquent que sa chute ne cesse de s'accélérer. D'après mes calculs, l'océan devrait commencer à geler à l'équateur d'ici une centaine d'heures.

A l'exception d'Andy, dont le visage afficha une expression de surprise parfaitement outrée, ces informations n'étonnèrent personne ; la venue des glaces était une conséquence logique de la transformation apparente de Rigel en une naine rouge.

— Ouais, grommela l'aventurier barbu. J'aurais dû y penser. Les Batoogshans auraient donc décidé de se débarrasser de leurs ennemis héréditaires en figeant leur planète par le froid ? C'est une façon de faire la guerre qui en vaut une autre, même si elle me paraît un tantinet tirée par les cheveux — d'autant plus que, la réduction de la luminosité solaire touchant indifféremment tous les mondes de ce système, la température moyenne de Batoog va elle aussi dégringoler dans un proche avenir.

— Sauf si les Batoogshans ont pris les précautions nécessaires avant de lancer l'opération, lui opposa Crayola. En installant d'immenses miroirs — ou, allons-y carrément, un soleil artificiel — en orbite autour de leur planète, par exemple...

— Nous l'aurions vu, riposta Andy.

Kaxang émit le petit hoquet qui indiquait, chez lui, une poussée d'hilarité contenue à grand-peine.

— Batoog se trouve de l'autre côté de... Rigel, dit-il. Nous n'avons à aucun moment été en mesure de l'observer depuis que nous avons réémergé dans ce système. Dix micro-soleils pourraient tourner autour d'elle, nous n'en saurions rien.

La conversation continua un moment sur ce ton, mais Crayola ne l'écoutait plus. Elle estimait qu'il était inutile, pour le moment d'aligner ainsi des suppositions et hypothèses qui, dans l'ensemble, ne reposaient sur rien ; elle trouvait, pour sa part, bien plus intéressantes et instructives les images fournies par les caméras extérieures.

Le *Maraudeur* abordait à présent la stratosphère, auréolé du brasillement de ses champs protecteurs. Sur l'écran principal du poste de pilotage se dessinait une côte arrondie, creusée de baies et de calanques, tandis que d'autres moniteurs de plus petite taille montraient des pans de forêt dense sillonnés par les arabesques miroitantes de nombreux cours d'eau. Il n'y avait pas la moindre trace d'une quelconque civilisation.

Où les Rigeliens avaient-ils bien pu passer ?

CHAPITRE II

Le site choisi pour l'atterrissage était une dalle rocheuse de quelques kilomètres carrés, résidu abrasé par l'érosion d'un très ancien massif montagneux qui dominait de quelques dizaines de mètres la plaine environnante. En raison de la minceur de la couche d'humus, la forêt n'avait pu s'y développer et seuls de rares arbustes y dressaient çà et là, parmi l'herbe rase et les buissons rachitiques, leurs branches tordues portant de petites feuilles mauves.

Ronny Blade contemplait, pensif, ce paysage dont la désolation contrastait avec la luxuriance de la jungle qui entourait de toute part la dalle rocheuse. En raison du refroidissement global dont était victime la planète, la température était douce, bien que ce lieu auréolé d'un parfum d'étrangeté se trouvât sous les tropiques. Dans le ciel d'un bleu qui rappelait beaucoup l'azur de l'atmosphère terrestre passaient des vols de grands oiseaux clairs au bec démesuré — qui, tous, se dirigeaient vers le sud, fuyant l'hiver prématuré qui s'était abattu sur la zone tempérée de l'hémisphère nord.

— Qu'a-t-il pu se passer ? souffla Baker, qui se tenait à côté de son associé et ami.

— J'aimerais le savoir autant que toi, répondit Ronny. Et j'ai beau me creuser la cervelle, je ne trouve aucune explication satisfaisante — du moins, *techniquement* satisfaisante.

— Comment cela ?

Blade émit un léger grognement ennuyé. La situation était si complexe qu'il éprouvait certaines difficultés à en cerner tous les paramètres. Il se voyait mal exposer en détail l'ensemble flou de faits, d'intuitions et d'impressions qui le conduisait à rejeter toutes les explications qui lui étaient venues à l'esprit.

— Je ne pense pas que les Batoogshans aient pu faire disparaître à *ce point* les Rigeliens, et j'ai du mal à admettre que ceux-ci disposent de la capacité de s'effacer *ainsi* de la face de l'Univers. Car s'il est facile d'accepter sans preuves la présence éventuelle d'un écran ou d'un champ indétectable qui intercepterait la lumière et fausserait le diamètre apparent de Rigel, il est plus difficile d'envisager une explication intellectuellement satisfaisante au problème posé par l'absence de toute trace de civilisation sur ce monde.

— Tu renonces donc à ta théorie d'une substitution de planètes *via* le subespace ?

— Disons que je ne vois pas comment ses auteurs auraient pu s'y prendre. Lorsque j'ai émis cette idée, je n'avais pas pleinement conscience de ses conséquences en terme de mécanique pure. Le professeur Krasbaueur n'a pas tardé à m'ôter mes illusions : selon lui,

un tel « échange », même instantané, parfaitement réussi et réalisé avec deux objets possédant une masse identique, aurait si gravement perturbé l'équilibre de ce système que les planètes intérieures se seraient à coup sûr retrouvées précipitées dans le soleil, tandis que les autres auraient été catapultées dans l'espace intersidéral. Nous n'aurions trouvé qu'un chaos d'astéroïdes et de nuages gazeux, entourant une étoile en proie à de terribles convulsions.

Les communicateurs des deux hommes grésillèrent avec un parfait ensemble. Kaxang les appelait depuis le poste de pilotage du *Maraudeur* pour leur annoncer que le professeur Krasbaueur avait terminé ses calculs et qu'il attendait dans son laboratoire les quatre « têtes pensantes » de la B and B Co, en vue de leur exposer les résultats auxquels il était parvenu.

— Sur quoi travaillait-il ? demanda Baker alors qu'ils se dirigeaient d'un pas rapide vers la massive silhouette ogivale du puissant astro-cargo.

— Je l'ignore, répondit son associé. Il s'est enfermé dans son labo immédiatement après l'atterrissage en prétextant qu'il avait certaines vérifications à effectuer. Je l'aurais bien interrogé un peu plus, mais tu le connais : lorsqu'il a une idée en tête, il devient impossible de communiquer avec lui tant qu'il ne l'a pas poussée jusque dans ses derniers retranchements. Ces génies sont parfois bien difficiles à vivre !

En arrivant au pied du plan incliné, muni d'un tapis roulant, qui reliait le sol à l'un des sas du *Maraudeur*, des dizaines de mètres plus haut, les deux amis rencontrèrent Crayola et Jaïlana. Les deux Fadamae, qui regagnaient le vaisseau après avoir effectué une courte promenade sur la dalle désolée, étaient approximativement de la même taille, avec des silhouettes sensiblement identiques. Grandes, minces, bronzées, dotées par la nature de poitrines généreuses et de jambes d'une longueur inhabituelle — du moins, selon les critères terriens —, elles ne différaient nettement que par leurs traits et la couleur de leurs yeux et de leurs cheveux.

Crayola avait un visage fin et attirant, avec un nez pointu, une bouche délicatement ourlée et des yeux d'un orange lumineux bordés de longs cils torsadés. Ses cheveux bleu pâle, réunis en un chignon compliqué qui laissait échapper de nombreuses boucles soigneusement arrangées, découvraient ses mignonnes petites oreilles au pavillon étonnamment étroit. Elle portait un collant noir brillant, une minijupe moulante imprimée d'un élégant motif rose et bleu, un bustier de tissu lamé qui mettait en valeur ses seins pigeonnants et des cothurnes de plasticuir argenté dont les lanières montaient à mi-mollet. Ces vêtements, tout comme la demi-douzaine de bracelets qui s'entrechoquaient autour de chacun de ses poignets, appartenaient à

Samantha Montgomery, la ravissante astrophysicienne, amie de Blade et Baker, qui avait séjourné plusieurs mois à bord du *Maraudeur* dans le courant de l'année précédente. Passagère clandestine, Crayola ne possédait que les habits qu'elle avait sur le dos au moment de son départ de sa planète natale. Par bonheur, ceux de Samantha lui allaient tout à fait, bien que la Terrienne possédât des formes plus épanouies que celles de la Fadama.

Jaïlana, quant à elle, avait des yeux du plus beau violet qu'il fût possible d'imaginer. C'étaient ces iris d'une teinte impossible qui avaient aussitôt séduit Andy Sherwood — puis Red Owens —, trois mois plus tôt, sur Fadam. Son nez était petit et légèrement retroussé, sa bouche, pulpeuse au dessin savoureux. Sa chevelure d'or cendré cascadaït sur ses épaules nues en vagues foisonnantes où apparaissaient quelques mèches blond platine. Moulée dans une courte robe noire décolletée, les jambes protégées jusqu'à mi-cuisse par de souples bas résille métalliques, elle portait des bottes à talon plat qui s'arrêtaient juste au-dessous du genou et des gants de tissu moiré gainant ses bras jusqu'au milieu du biceps. En dehors des gants, conçus pour les mains à sept doigts — dont deux pouces opposables — de la Fadama, ces vêtements, qui portaient la griffe de grands couturiers martiens ou centauriens, provenaient également de la garde-robe de Samantha ; bien que, à la différence de Crayola, Jaïlana eût emporté avec elle quelques effets personnels, elle semblait préférer — et de loin ! — les habits laissés à bord par l'astrophysicienne. Blade songea qu'il faudrait un jour mettre les trois femmes en présence ; il avait la quasi certitude qu'elles s'entendraient à merveille.

— Vous semblez bien pressés, remarqua Crayola, s'adressant aux deux businessmen. Un problème quelconque ?

— Pas le moins du monde, assura Baker. Il se trouve simplement que Krasbaueur vient de nous convoquer et que nous avons hâte d'entendre ce qu'il a à nous dire. Il est rare, en effet, qu'il nous dérange pour rien.

— Vous avez beaucoup de respect pour lui, n'est-ce pas ? observa Jaïlana avec un grand sérieux. C'est normal, en un sens, puisqu'il est le doyen de votre expédition...

Ronny lui adressa un sourire. On accordait bien plus de valeur à la parole des anciens sur Fadam que dans la Confédération terrienne, et l'âge y constituait un critère déterminant pour estimer le respect auquel chacun avait droit. La remarque de la merveilleuse humanoïde aux yeux violets témoignait du fossé culturel qui les séparait, Crayola et elle, du reste des passagers du *Maraudeur*.

— C'est surtout à son intelligence et à sa créativité que nous rendons hommage, dit le businessman. La Confédération compte beaucoup de scientifiques de haut niveau, mais aucun n'a autant fait

progresser la connaissance dans un si grand nombre de domaines différents que le professeur Zébulon Krasbaueur. Près de la moitié des gadgets équipant le *Maraudeur* sont les fruits de son imagination débordante — et ils ne représentent qu'une bien faible partie des innombrables inventions qu'il a réalisées durant sa longue existence !

— Néanmoins, intervint Baker, ce sont surtout celles qu'il a mises au point au cours de ces dix dernières années qui le feront vraisemblablement passer à la postérité. Mais je crains que nous n'ayons guère le temps d'en dresser la liste, puisque nous sommes attendus.

— Ne pourrions-nous venir avec vous ? demanda Crayola. J'ai toujours eu un faible pour les inventeurs, et je brûle de savoir quel nouveau prodige il compte vous présenter...

Blade hésita. Crayola possédait une tendance certaine à devenir envahissante — ce qui n'avait rien d'étonnant chez une journaliste professionnelle. Gridban, l'immense reptile ailé qui veillait sur la population de Fadam, avait dit naguère que sa curiosité perdrait la jeune femme, et le businessman n'était pas loin de partager cette opinion — même s'il devait reconnaître que, pour le moment, ladite curiosité avait plutôt servi la journaliste : la présence de celle-ci à bord du *Maraudeur* en était la preuve incontestable.

D'un autre côté, les deux extraterrestres aux courbes voluptueuses étaient dans le même bain que l'équipage et les autres passagers du *Maraudeur*, et Ronny ne voyait aucune raison vraiment valable pour qu'elles n'assistent pas à la communication du professeur Krasbaueur. D'autant moins que, le secret n'existant pas à bord du fier vaisseau de la B and B Co, elles ne tarderaient pas à apprendre de quoi il retournait.

— C'est bon, dit-il. Venez.

Et il s'engagea sur le tapis roulant incliné, qui se mit en marche avec un chuintement de caoutchouc frottant sur du métal.

Crayola ayant de toute évidence décidé de monopoliser l'attention de William Baker — avec lequel elle rêvait depuis longtemps de s'unir —, Jaïlana pressa le pas pour rejoindre Ronny Blade, qui avait pris quelques mètres d'avance.

— Ce Krasbaueur est vraiment un personnage extraordinaire, dit-elle en arrivant à sa hauteur. Il me rappelle un peu Geinzack, le physicien fadamo qui a élaboré un principe assez proche de ce que vous appelez « théorie de la relativité »...

— Je ne connais pas votre Geinzack, mais il est certain que le professeur a connu un destin en tout point exceptionnel, déclara le Terrien avant de quitter le tapis roulant arrivé en fin de course.

Suivis à quelques pas de distance par Crayola et Baker qui paraissaient plongés dans une discussion passionnante, ils traversèrent

le sas, dont les deux portes demeuraient ouvertes en permanence, et s'engagèrent dans une course qui s'enfonçait droit vers le cœur du navire.

— Le connaissez-vous depuis longtemps ? interrogea Jaïlana, qui désirait en savoir plus au sujet du génial savant.

— Will, Red et moi l'avons rencontré voici une dizaine d'années, mais Andy est son ami depuis bien plus longtemps que nous. Ils se sont rencontrés dans de dramatiques circonstances : le professeur, qui finissait alors de mettre au point le prototype du générateur de champ de coercition dont deux exemplaires équipent aujourd'hui notre *Maraudeur*, survolait les Montagnes Rocheuses à bord d'un flotteur lorsqu'un hélico-bulle se lança à ses trousses en faisant feu de toutes ses armes. Cette tentative d'assassinat aurait sans nul doute réussi si Andy ne s'était pas trouvé dans les parages, fort occupé à économiser des droits de douane prohibitifs en parachutant dans un secteur désert des containers remplis à ras bord d'objets d'art extraterrestres... Il fit feu sur l'appareil des agresseurs — qui, touché, s'enfuit en donnant de la bande — et recueillit le professeur à bord du *Robin*, la vieille guimbarde spatiale qu'il pilotait à l'époque.

« Comprenant que la vie de notre génial ami ne tenait qu'à un fil, Andy lui conseilla de disparaître, et alla même jusqu'à lui procurer un refuge : une planète non répertoriée qu'il avait découverte dix ans plus tôt et qui se situait bien au-delà des limites de la Confédération. C'est là que Krasbaueur put poursuivre tranquillement ses recherches au cours de la décennie suivante, achevant notamment la réalisation de son générateur de champ de coercition.

« La zone d'influence de la Terre ne cessant de s'étendre, une fusée-sonde finit par atteindre le monde en question — qui reçut le nom d'Orlano IV. Le hasard voulut qu'elle soit déclarée ouverte à la prospection le jour même où Will et moi poussâmes la porte du responsable des adjudications planétaires de Thoran, en quête d'un globe terramorphe à mettre en valeur. Nous prîmes une option valable deux ans et décidâmes d'aller inspecter au plus vite notre nouveau domaine.

« Un peu plus tard, toujours par hasard, nous avons rencontré Andy qui, sous le pseudonyme de Krasbaueur, essayait de vendre une étrange statue « psychomorphe », c'est-à-dire changeant de sexe en fonction de celui de la personne qui la tenait. Un homme voyait apparaître la femme de ses rêves, et il en allait de même dans l'autre sens. Je venais d'acheter la curieuse œuvre d'art — je suis un grand collectionneur d'artefacts extraterrestres, comme on vous l'a peut-être déjà dit —, lorsque la Confédération fut victime d'un putsch militaire fomenté par ceux-là même qui, dix ans plus tôt, avaient ordonné l'élimination du professeur. Nous nous sommes enfuis à bord du

Maraudeur, emmenant avec nous Andy, dont le vaisseau avait été confisqué, et sa charmante pupille, Jany Hermann.

« Quelle ne fut pas notre surprise de découvrir, en arrivant sur Orlano IV, que l'aventurier barbu et quelque peu trafiquant d'antiquités avec lequel nous nous étions « acoquinés » venait sur cette planète depuis des lustres, et qu'il avait aidé le *vrai* Krasbaueur à y installer son laboratoire ! Nous n'eûmes toutefois guère le temps de nous étonner, car les événements se précipitaient. Un peu partout dans la Confédération, la résistance s'organisait contre les militaires félons, et Orlano IV, située à l'écart des grandes concentrations de population, fut choisie comme base par l'état-major des forces légalistes désireuses de renverser les putschistes...

« La suite appartient à l'Histoire. Grâce au générateur de camp de coercition, nous avons réussi à neutraliser toute une flotte adverse, ce qui donna le temps au général Morgan — demeuré fidèle au gouvernement légitime, démocratiquement élu — et à ses hommes de reprendre le contrôle de la situation [4]. La plupart des auteurs du coup d'État se retrouvèrent en prison, tandis que ceux qui avaient contribué à les chasser du pouvoir recevaient la juste récompense de leur bravoure. Toutefois, le professeur refusa la décoration qu'on lui offrait, ainsi que la proposition qui lui fut faite de travailler pour le gouvernement. Farouchement attaché à son indépendance, il préférerait « bricoler » avec des moyens réduits — mais en toute liberté —, plutôt que dans un laboratoire équipé des derniers perfectionnements, qu'il risquait de ne pouvoir utiliser à sa guise. Il retourna donc sur Orlano IV, où nous lui proposâmes une place de chercheur qu'il accepta d'enthousiasme. Depuis, la B and B Co finance ses travaux, sans souci de productivité ou de rentabilité. L'argent n'est pas tout dans la vie, et la science doit passer avant le profit.

Blade et Jaïlana étaient arrivés devant une large porte métallique sur laquelle était peinte l'inscription suivante « génie au travail — ne pas déranger ». Krasbaueur s'était mis en colère lorsqu'il l'avait découverte un mois plus tôt, mais il n'avait pas demandé qu'on l'efface. Sans doute ce graffiti flattait-il bien plus son ego qu'il ne voulait l'admettre ; la modestie a parfois ses limites, même chez les individus les moins enclins à l'autosatisfaction. Quant à l'auteur du graffiti, il n'avait toujours pas été identifié, mais Jaïlana soupçonnait fortement Kaxang ; en effet, celui-ci lui avait dit un jour qu'il trouvait comique l'insistance de ses compagnons terriens à qualifier de « génial » le vieux professeur et ce, bien qu'il partageât tout à fait leur opinion sur ce point.

— Vous avez fait bien plus que répondre à ma question, observa Jaïlana. Mais vous avez eu raison : votre récit était passionnant. Plus je vous connais, vous autres Terriens, et plus je vous apprécie.

Des pattes d'oie ironiques apparurent au coin des yeux de Blade.

— Avec peut-être une petite préférence pour Red ? suggéra-t-il, amusé.

Jailana lui adressa son plus beau sourire.

— Evidemment, répondit-elle. Il est mon complément et je porte son enfant.

Baker et Crayola, qui avaient traîné en route, les rejoignirent à cet instant. Jailana ne put s'empêcher de remarquer qu'ils se tenaient la main. Ces deux-là ne tarderaient pas à s'unir, pensa-t-elle. Et, vu la manière dont la Fadama aux cheveux bleutés dévorait des yeux le businessman depuis qu'elle l'avait rencontré, trois mois plus tôt, on ne pouvait que leur souhaiter une union fertile. Dans le cas contraire, il était à craindre que Crayola ne soit fortement affectée. Son amie devenait très « terrienne », songea Jailana, avant de réaliser qu'elle aussi commençait à acquérir des traits caractéristiques de la mentalité de leurs hôtes. Plus rien ne serait pareil pour les deux Fadamae à l'issue de ce voyage.

— Vous parliez layette ? s'enquit Baker avec bonne humeur.

— Ne crois-tu pas qu'il est encore un peu tôt pour cela ? lui répondit Blade. Au fait, Jailana, poursuivit-il en lui lançant un regard pénétrant, combien de temps dure la gestation chez les Fadamae ?

Elle leva un sourcil étonné. Ce point n'avait-il donc jamais été abordé jusque-là ?

— C'est difficile à dire, commença-t-elle. Dans des conditions normales, environ neuf de vos mois — malgré sa grande diversité génétique, notre espèce est très proche de la vôtre, comme le prouve le fait que Red soit parvenu à me féconder.

— Ce qui nous amènerait au mois de février ou mars de l'année prochaine, calcula aussitôt Baker. C'est parfait : à ce moment-là, nous aurons depuis longtemps regagné la Confédération ; vous pourrez accoucher dans l'une des meilleures cliniques de l'Univers connu.

Les doigts de Crayola effleurèrent sa joue.

— Désolée de te contredire, dit-elle, mais je ne pense pas que l'enfant de Jailana verra le jour avant quelques années encore. Nous autres Fadamae possédons en effet la capacité de figer le développement du fœtus tant que celui-ci n'a pas dépassé le stade du premier mois — et je crois que, maintenant qu'elle a trouvé son complément, notre chère commandante a l'intention de profiter un peu de l'existence avant de jouer les mères poules ! Tu viens, Jai ?

Et, prenant son amie par le bras, elle poussa le panneau de métal poli qui donnait sur le laboratoire du « génie ».

Ce n'était pas seulement pour sa profonde intelligence et ses découvertes prodigieuses que la réputation du professeur Zébulon Krasbaueur avait fait le tour de la Confédération, mais aussi à cause

de sa manière parfaitement excentrique de se vêtir. Chacune de ses apparitions à la *Space o'vision* était pour la foule des téléspectateurs une fabuleuse occasion de se divertir, en ce siècle terriblement sérieux, d'où les clowns eux-mêmes étaient cruellement absents. En 2383, les médias l'avaient même ironiquement élu « savant fou de l'année », et bon nombre de magazines avaient fait leur couverture avec le vieil homme, qui arborait bien entendu les tenues les plus colorées et improbables qu'il fût possible d'imaginer. Ce matraquage avait même donné naissance à une mode éphémère — comme le sont toutes les modes — qui, curieusement, avait essentiellement touché les adolescents. Durant quelques mois, le *look* Krasbaueur avait fait fureur des discothèques de Callisto aux bars « branchés » de Cybunkerp, des lycées de la Terre aux universités de X'Uerd. Puis la jeunesse s'était trouvé un autre modèle vestimentaire, en la personne d'un chanteur de variétés que son manager avait eu l'idée saugrenue de faire passer à la *Space o'vision* en chaussures et short de sport, torse nu, une cravate de soie nouée autour du cou — et les habits bariolés qui s'étaient dans les vitrines des magasins avaient fini chez les fripiers ou au fond d'un placard, remplacés par une nouvelle collection qualifiée de « sportive et habillée ». Mais le plus étonnant était que l'excentrique professeur n'avait pas tiqué une seule fois en croisant dans la rue des Krasbaueur de quinze ou seize ans, au front rasé et aux cheveux décolorés, affublés de vêtements aux vives couleurs analogues à ceux qu'il portait lui-même. Sans doute ne s'était-il rendu compte de rien, perdu qu'il était dans ses pensées...

En tout cas, il faisait honneur à sa réputation, songea William Baker lorsqu'il entra dans le vaste laboratoire. Pantalon de velours vert pomme garni de poches en tissu rouge que déformaient des objets inidentifiables, T-shirt crème proclamant en lettres grenat *Omit needless thoughts*, [5] blouse blanche entrebâillée couverte d'un nombre incroyable de taches, charentaises à dominante bleue, bandeau de soie noire dans ses cheveux fous et regard halluciné derrière ses lunettes rondes, le professeur Zébulon Krasbaueur évoquait le croisement contre nature d'un arlequin et d'un épouvantail.

— Ah, je vois que vous avez amené avec vous nos amies fadamae, dit le vieil homme en levant les yeux de l'écran du terminal posé devant lui, au milieu des bricolages électroniques qui encombraient son bureau. Vous avez bien fait ; ce que j'ai à vous dire les concerne également.

— De quoi s'agit-il ? interrogea Blade en prenant place sur une banquette où se trouvait déjà Andy Sherwood, fort occupé à essayer d'extirper un cigare vert de son étui de cellophane.

— Je pense avoir découvert l'origine et une partie du mécanisme des phénomènes étranges auxquels nous sommes actuellement

confrontés, répondit paisiblement Krasbaueur, qui regardait d'un air attendri Red Owens et Jaïlana s'étreindre avec la fougue d'amants passionnés séparés depuis de longues semaines.

Baker retint de justesse une exclamation. Il s'était bien sûr attendu à quelque chose de ce genre — on pouvait faire confiance au professeur pour échafauder des théories sur les sujets les plus incroyables —, mais le calme, l'indifférence affichés par le vieil homme l'avaient surpris. En temps ordinaire, celui-ci avait plutôt tendance à se passionner pour les énigmes qui se posaient à lui.

— Le soleil et l'absence des Rigeliens ? s'enquit Andy, une nuance de suspicion dans la voix.

Il avait fini de défaire l'emballage du cigare et fouillait dans ses poches à la recherche de son briquet-laser.

— Evidemment, laissa tomber Krasbaueur presque machinalement. Sinon, cela n'aurait pas valu la peine de vous déranger. (Il frotta de la paume son front dégarni.) Afin que Jaïlana et Crayola ne soient pas trop perdues, je vais — si vous me le permettez — effectuer un rapide résumé des événements qui nous ont conduits là où nous en sommes actuellement.

— Allez-y, prof, l'encouragea Andy. Ça ne fera de mal à personne que vous nous rafraîchissiez la mémoire. Mais j'avoue que je suis impatient de savoir où vous voulez en venir.

Il porta à ses lèvres le cylindre de tabac dénicotinisé et entreprit de l'allumer. Un nuage de fumée bleutée ne tarda pas se développer autour de lui ; il était grand temps de nettoyer les filtres du système de conditionnement d'air.

— Chaque chose en son temps, dit le vieux savant avant de se tourner vers les deux ravissantes humanoïdes. Voici deux ans, MM. Blade et Baker, qui se trouvaient sur un monde nommé Tzula, furent accusés de trafic de shtaïlung — une drogue hallucinogène aux effets certes intéressants d'un point de vue clinique, mais proprement terrifiants sur le plan psychologique et social. Ne pouvant prouver leur innocence, ils s'enfuirent dans la jungle, où ils découvrirent que les narco-trafiquants obéissaient aux ordres d'extraterrestres belliqueux, les Batoogshans, pour qui la vente de shtaïlung ne constituait que la première étape d'un plan de conquête de la Confédération terrienne [6] !

« Les Batoogshans, des batraciens quadrumanes, étaient censés venir du système de Rigel. Toutefois, MM. Blade et Baker avaient déjà eu l'occasion de rencontrer des Rigeliens — et ces derniers ne ressemblaient guère à des grenouilles bipèdes et quadrumanes. Ils étaient même suffisamment humanoïdes pour que les agents de leur service de renseignements puissent devenir des personnalités publiques au sein de notre Confédération. Ces Rigeliens — ou

prétendus tels — assuraient jouer le rôle de policiers galactiques dans un secteur spatial assez vaste, comprenant la Terre [7]. Il paraissait donc invraisemblable qu'ils pussent être originaires du même système que les Batoogshans... Comment des « super-flics » à la civilisation hyper-évoluée auraient-ils pu laisser des criminels agir pour ainsi dire sur le seuil de leur porte ?

« La réponse nous fut fournie voici quelques mois, alors que nous combattions la Main Rouge — cette mystérieuse mafia interstellaire qui gangrenait alors la Confédération des Quatorze Races, à l'autre bout de la Galaxie [8]. Vorlank-Laor et Lamdka-Laor, deux agents de Rigel recueillis par l'un de nos vaisseaux, nous racontèrent l'histoire des Batoogshans...

« Ceux-ci rampaient encore dans les immenses marais insalubres de Batoog, leur monde natal, lorsque les Rigeliens les découvrirent et entreprirent de les éduquer. Bien mal leur en prit, car les Batoogshans finirent par se retourner contre leurs bienfaiteurs. La conclusion de ce conflit fut que les Rigeliens tendirent un impénétrable écran multidimensionnel autour de Batoog, isolant celle-ci du reste de l'Univers. On comprendra donc la vive inquiétude qu'ils éprouvèrent lorsqu'ils se rendirent compte, voici quelques années, que les cruels batraciens avaient apparemment trouvé un moyen de sortir de leur prison. C'est en pistant dans le subespace un de leurs vaisseaux que Vorlank-Laor et Lamdka-Laor s'étaient retrouvés chez les Quatorze Races ; en effet, les Batoogshans semblaient avoir fait alliance avec la Main Rouge, à qui ils avaient fourni le secret de fabrication du shtailung !

« L'organisation criminelle vaincue, l'équipe dirigeante de la B and B Co et l'équipage du *Maraudeur* décidèrent de prendre des vacances sur Joklun-N'Ghar. Je venais de les y rejoindre, quand les Batoogshans, à nouveau associés à des truands terriens, tentèrent de piller la planète. Leur plan fut mis en échec par l'intervention d'un énorme vaisseau rigelien. Malheureusement, à l'issue des événements, on ne retrouva pas Buundloha, le gigantesque serpent, Veilleur de ce monde, enlevé par les batraciens juste avant leur offensive [9].

Tandis que le professeur détaillait un peu plus ce que l'on savait au sujet des belliqueux batraciens quadrumanes, Baker fit défiler dans son esprit les événements — déjà connu des deux Fadamae — des trois derniers mois. A peine le *Maraudeur*, gravement endommagé lors de la tentative de pillage avortée, était-il ressorti des chantiers astronavals de Cybunkerp, qu'il avait quitté la Confédération pour s'enfoncer dans la zone marginale, à la recherche de ces imprévisibles créatures géantes auxquelles les Jürans, leurs créateurs, avaient donné le nom de Veilleurs.

Ces derniers, des êtres synthétiques, étaient en quelque sorte les guides spirituels, les « dieux vivants » d'autant de planètes dispersées dans une zone spatiale de plusieurs milliers d'années-lumière de diamètre. Ils avaient reçu pour tâche d'aider, dans la mesure de leurs moyens, les populations locales à avancer sur la voie du progrès. De plus, Blade était convaincu qu'ils constituaient des fragments d'un immense et mythique Plan d'Ensemble mis sur pied par les Jürans dans un but resté obscur — mais qui devait posséder un rapport plus ou moins étroit avec l'épineuse question du découpage politique de la Voie lactée. Les Jürans ayant disparu deux ou trois siècles plus tôt, victimes d'une mystérieuse et incurable maladie génétique, il était naturellement impossible de les interroger à ce sujet.

Par bonheur, avant de s'éteindre, ils s'étaient choisis des héritiers, en la personne de quelques milliers d'habitants d'un pays oublié — la France — qu'ils avaient enlevés sur la Terre aux abords de l'an 2000. Baker et ses compagnons avaient rencontré les descendants de ceux-ci l'année précédente, lorsqu'ils les avaient débarrassés des flottes robotisées qui harcelaient alors leur monde [10]. Ces Magiciens — comme ils s'intitulaient eux-mêmes — n'avaient fait aucune difficulté pour fournir une liste des Veilleurs lorsqu'on la leur avait demandée, et ce, d'autant moins que le *Maraudeur* se proposait d'effectuer la tournée d'inspection que leur avaient confiée les derniers des Jürans, tournée dont ils n'avaient pu s'acquitter jusque-là en raison de l'agression dont ils étaient les victimes.

Sur Fadam, troisième planète de leur liste, Blade et Baker avaient rencontré le « dieu » local, qui répondait au nom de Gridban. Sur leur demande, cet immense reptile volant aux allures de ptéranodon mutant les avait mis en communication avec son « supérieur », le Grand Veilleur Lyd, qui avait en charge le secteur de Rigel. Celui-ci leur avait appris que de nombreux Veilleurs avaient disparu, sans doute kidnappés par de mystérieux inconnus, et leur avait demandé d'essayer de les retrouver.

Après avoir visité une dizaine de planètes privées de leur divinité artificielle, le *Maraudeur* avait abordé Zardane, un monde pollué où d'étranges êtres non humains, les Radios, vivaient sous l'égide d'un Veilleur nommé Trantor. Les Terriens n'avaient pas tardé à découvrir que celui-ci avait attiré sur Zardane ses confrères disparus, et qu'il les y retenait par l'intermédiaire d'un lien paranormal. Dans l'affrontement qui avait suivi, Trantor avait été réduit à une taille minuscule, perdant ainsi l'essentiel de ses pouvoirs. Libérés de son influence, les Radios s'étaient montrés amicaux et conciliants ; ils avaient même accepté de rapatrier les Veilleurs qui désireraient l'être[11].

Une fois de plus, comme à leur habitude, Blade, Baker et leurs

compagnons avaient joué les justiciers, les redresseurs de torts, mais cela ne leur avait guère permis d'avancer dans la résolution de l'énigme constituée par le Plan d'Ensemble des Jürans. En se rendant sur Rigel IV, ils espéraient que Lyd leur fournirait des indications supplémentaires — mais le Grand Veilleur avait de toute évidence disparu avec son peuple...

Will s'arracha à ses pensées, car Krasbaueur, qui n'avait cessé de parler durant tout ce temps, venait de passer aux choses sérieuses :

—... En ce qui concerne l'aspect pour le moins incongru et paradoxal pris par Rigel, l'explication est relativement simple quoique difficile à conceptualiser, disait-il. J'ai tout d'abord recherché des traces d'énergie, partant de la supposition que le phénomène était dû à l'interposition d'un genre de champ de forces. N'ayant obtenu aucun résultat, j'ai procédé à une analyse des paramètres spatio-temporels, qui m'a permis de découvrir une altération dimensionnelle d'une nature parfaitement inédite. Il semblerait que la lumière de Rigel doive effectuer un trajet compliqué à travers une série de distorsions dont j'ignore l'origine, d'où les perturbations optiques qui nous ont tant troublés. L'étoile est toujours la même, mais nous la voyons différemment.

« Ces perturbations devant obligatoirement posséder une origine quelconque, j'ai décidé de mettre en batterie tous les détecteurs gravifiques dont dispose le *Maraudeur*. Les résultats obtenus ne laissent aucun doute : le labyrinthe quadridimensionnel que le rayonnement de Rigel doit emprunter pour sortir de la zone de distorsion possède en effet une « fenêtre » mobile, qui accompagne Batoog sur son orbite ! Autant dire que cette planète est la seule du système à recevoir toujours la même quantité de lumière qu'avant l'apparition de l'étrange dédale polydimensionnel, ce qui accrédite sérieusement l'hypothèse d'une manœuvre de ses habitants en vue de se débarrasser de ceux qu'ils considèrent certainement comme d'encombrants voisins.

— Cela constitue effectivement une forte présomption concernant la responsabilité des Batoogshans, commenta Blade. Mais où auraient-ils trouvé la technologie nécessaire pour accomplir un tel prodige criminel ? Au près de la Main Rouge ?

Krasbaueur hochait vigoureusement la tête.

— Tout laisse à penser que c'est bien le cas, répondit-il avec un sourire quelque peu crispé. J'ai étudié la façon dont les « cordes gravifiques » se déforment autour de Rigel ; leur disposition, leurs torsions, les contraintes qu'elles subissent ne sont rien en comparaison de ce qui se produirait si l'énergie employée pour créer ce phénomène était multipliée d'un facteur trois... Le piège quadridimensionnel se refermerait alors inextricablement sur Rigel, accélérant

considérablement les échanges énergétiques à l'intérieur de l'étoile — pour finalement transformer celle-ci en nova au bout de quelques heures.

Une exclamation horrifiée jaillit des lèvres des quatre associés. Les paroles du professeur venaient de faire remonter de désagréables souvenirs à la surface de leur mémoire.

— Vous voulez dire qu'il s'agit d'un processus identique à celui employé par la Main Rouge pour faire exploser les étoiles ? interrogea Andy.

— Tout à fait, acquiesça le vieil homme. D'une manière ou d'une autre, les Batoogshans ont dû récupérer tout ou partie de la technologie très avancée dont disposait l'organisation criminelle au moment de son démantèlement. Et ils s'en sont servis pour mettre à genoux leurs adversaires de toujours — évidemment !

— Eh bien, voilà déjà un point important d'élucidé, dit Red Owens, un bras passé autour des épaules bronzées de Jailana. Je ne dirais pas que je suis soulagé d'obtenir la preuve que ces fichus batraciens sont bien à l'origine de cette situation anormale — les connaissant, nous nous en doutions depuis un moment —, mais je trouve que cela fait plutôt du bien d'avoir enfin une idée de ce qui se passe, même si votre histoire de « labyrinthe gravifique » ou de « dédale polydimensionnel » me laisse quelque peu perplexe, professeur...

— J'ai bien peur qu'il me soit difficile de vous expliquer plus en détail de quoi il retourne exactement, dit Krasbaueur. Les équations régissant les forces de gravité sont d'une incroyable complexité ; moi-même, il m'arrive de m'y perdre... Mais je tiens à vous rassurer : ce n'est pas le cas cette fois-ci ! La structure modélisée par l'ordinateur parle d'elle-même. Je peux vous la montrer, si vous le désirez...

— Sans façon, déclina Andy. Nous vous croyons sur parole. (Il fronça ses sourcils broussailleux.) Dites-moi, prof, vous ne nous avez fourni jusqu'ici que la solution d'une partie du problème... Nous savons désormais pourquoi Rigel ressemble à une naine rouge ; mais ça ne nous dit pas ce que sont devenus les Rigeliens.

Le vieux savant le considéra quelques secondes, une expression étrange sur le visage. Baker jeta un coup d'œil à Ronny, s'attendant presque à ce que ce dernier devance Krasbaueur pour fournir l'explication demandée — mais cette fois-ci, Blade paraissait aussi perdu que ses compagnons. S'il avait une idée derrière la tête, il n'osait sans doute pas l'exprimer, préférant attendre de savoir ce que pensait le professeur. — Ce n'est qu'une supposition, répondit enfin celui-ci. Les indices que j'ai réunis demeurent en effet insuffisants pour me permettre de l'étayer de façon satisfaisante. Cela dit, tous convergent en faveur de la même hypothèse. (Il se redressa, bombant instinctivement le torse.) Messieurs, mesdames, j'ai de bonnes raisons

de croire que, face au péril représenté par la glaciation qui s'annonçait, les Rigeliens se sont enfuis vers une autre époque, substituant à leur monde sa réplique d'alors!...

CHAPITRE III

La position dans laquelle se trouvaient le *Maraudeur* et ses occupants avait quelque chose d'infiniment déplaisant aux yeux d'Andy Sherwood. En effet, bien que celui-ci eût l'habitude d'affronter des situations déroutantes, il ne les avait jamais vraiment appréciées — à la différence de Ronny, pour qui toute énigme représentait un défi. L'aventurier à la courte barbe poivre et sel aurait préféré une agression franche et nette, à laquelle il eût été possible de répondre d'une manière sensée et efficace, c'est-à-dire par l'action.

À l'extérieur du vaisseau, la nuit tombait dans une profusion de teintes rouge-orangé, mais Andy n'accordait aucune attention au magnifique coucher de soleil qui s'étalait sur l'écran principal du poste de pilotage. Il avait vu des milliers de crépuscules sur des centaines de mondes différents, au point de finir par trouver qu'ils se ressemblaient tous, même si les couleurs variaient un peu, en fonction du type spectral de l'étoile et de la composition de l'atmosphère... En outre, Sherwood était fort occupé à consulter les mémoires du réseau informatique du bord, à la recherche d'un renseignement qui, logiquement, devait s'y trouver. Kaxang, qui effectuait des calculs à une console voisine, se mit soudain à siffloter une mélodie étrange, dont le rythme paraissait irrégulier. Dès les premières mesures, Andy reconnut *Blamakada*, un morceau folklorique originaire de Xang, planète récemment admise dans la Confédération avec le statut de membre provisoire. Cette pièce musicale aux harmoniques complexes avait été le succès le plus imprévu des cinquante dernières années, atteignant la première place des ventes et s'y maintenant une dizaine de semaines, en dépit de son aspect résolument non commercial.

— Tu ne vas pas t'y mettre, toi aussi ? grommela Sherwood, à qui cette ritournelle déséquilibrée donnait des aigreurs d'estomac.

Kaxang cessa de siffler.

— Tu as quelque chose contre ce morceau ? demanda-t-il.

— Je l'ai trop entendu. Depuis notre départ de la Terre, on ne peut pas allumer la radio sans tomber dessus !

Andy exagérait un tantinet, comme à sa bonne habitude, mais il n'avait pas tort sur le fond. Appliquant la règle qui prévalait depuis l'apparition, dans le courant du XX^e siècle, de stations de radio commerciales, l'Hyperspace Telecom Company, seul consortium multimédiatique à émettre un programme en direction de la zone marginale de la Confédération, avait littéralement « matraqué » *Blamakada*, allant jusqu'à le diffuser dix ou douze fois par jour.

Récemment, cependant, la vogue du morceau en question était quelque peu retombée — sans doute à la suite d'un effet de saturation

du public, qui ne pouvait que finir par s'en lasser. Alors étaient apparus les sempiternels produits dérivés : reprises et adaptations en tout genre. Miguel Liebhartz, un crooner lancé par la *Space o'vision*, en avait commis une version langoureuse, voire sirupeuse, qui dégoulinait de violons geignards et de nappes d'orgue mielleuses, tandis qu'Alien Soundtrack [12], un groupe « tekno-grunk », employant toutes les ressources de l'électronique, avait transformé la ballade aux sonorités si étranges en un mur de bruits synthétiques et de notes stridentes, ponctués de grognements et de voix spectrales qui s'exprimaient en un langage inventé de toutes pièces. L'exploitation continuait, et ne s'arrêterait qu'une fois le fruit pressé jusqu'à la dernière goutte.

— Tu n'es pas un mélomane, commenta Kaxang. Sinon, tu comprendrais quel progrès décisif marque *BLamakada* dans notre univers musical...

— De quel progrès parles-tu ? Je ne vois pour ma part qu'un tube comme les autres, promu par la grosse machine commerciale de l'industrie discographique !

— Pas tout à fait comme les autres, rectifia l'astrologue. Tu oublies que c'est la première fois qu'un titre composé par un extraterrestre arrive en tête des ventes.

— Peu m'importe qui l'a composé ! s'écria Sherwood. Je ne supporte plus de l'entendre. Pour tout te dire... (Il baissa la voix.) J'ai l'impression que sa mélodie me rend littéralement malade !

— Malade ? Comment cela ?

— Elle me tape sur les nerfs et me donne envie de vomir, répondit Andy, le visage gris. Et je mettrais ma main à couper que ce n'est pas un effet psychologique ; cette musique agit directement sur le plan physique. Je ne sais plus quel guitariste noir du XX^e ou du XXI^e siècle était, dit-on, à la recherche de la musique qui guérit... Apparemment, les pieuvres-orchestres de Xang ont réussi à inventer son exact contraire.

Kaxang haussa un sourcil intrigué.

— Je n'ai ressenti rien de tel, assura-t-il. Au contraire, *Blamakada* aurait plutôt tendance à me mettre de bonne humeur ; et il en va de même pour Baker et pour tous ceux qui ont apprécié le morceau la première fois qu'ils l'ont entendu. Mon pauvre Andy, ferais-tu figure d'exception ?

Ne goûtant guère l'humour détaché avec lequel le N'Gharien traitait le problème qu'il venait de soulever, Andy se contenta de grommeler quelques vocables incompréhensibles, puis se remit au travail. De son côté, Kaxang demeura un moment songeur, le regard perdu dans le vague, puis il se repencha lui aussi sur son moniteur, une main sur le clavier et l'autre à l'intérieur du champ de

compréhension.

Il s'était écoulé environ un quart d'heure lorsque Sherwood trouva enfin ce qu'il cherchait. Il parcourut rapidement le document en marmonnant d'un ton satisfait ; sa mémoire ne l'avait pas trompé. Il demanda l'impression du texte en question et quitta son fauteuil pour se diriger vers le placard à boissons du poste de pilotage.

— Tu veux boire quelque chose ? demanda-t-il à l'astrogateur.

Ce dernier ayant répondu par la négative, Andy se servit un grand verre de jus de papaye agrémenté de quelques gouttes de ségir et retourna à sa place. L'imprimante ayant déjà achevé l'édition des quelques pages qu'il avait réclamées, il les ramassa dans le bac de la trieuse et entreprit de les lire attentivement.

Pas de problème : tout était là, noir sur blanc. Sherwood n'avait plus qu'à montrer le document en question à ses associés et à leur proposer le plan qu'il avait commencé à concocter quand il s'était souvenu de l'existence des informations qu'il venait de retrouver. Sans doute feraient-ils quelques difficultés au début — surtout Baker, qui avait tendance à jouer les Cassandre —, mais ils finiraient par se ranger à l'avis de l'aventurier barbu, lequel pouvait se résumer fort simplement : pourquoi rester à se tourner les pouces sur un monde destiné à entrer dans une terrible ère glaciaire, alors qu'il était possible de porter la contre-offensive sur la planète-mère de l'adversaire ?

Les Batoogshans avaient intérêt à numéroter leurs abattis. Car si tout se déroulait comme l'espérait Andy, ces maudits batraciens quadrumanes n'enquiquineraient plus très longtemps leur voisinage avec leurs rêves de conquête et de destruction. Leur cas serait réglé. Définitivement.

Roulant sous son bras la demi-douzaine de feuilles recrachées par l'imprimante, le « vieil » aventurier lança un encouragement à l'astrogateur toujours penché sur sa console, puis sortit du poste de pilotage.

Un peu de mouvement ne ferait de mal à personne.

Red Owens commençait à se faire à l'idée qu'il allait être bientôt père. Cette réalité s'était avérée quelque peu difficile au début, peut-être parce qu'il s'était retrouvé pris au dépourvu lorsque Jaïlana lui avait annoncé qu'elle était enceinte, mais l'astronaute n'était pas homme à fuir ses responsabilités, et sa faculté d'adaptation, typique d'un homme de l'espace, avait fait le reste. Il se sentait désormais paré à affronter le nouveau rôle qui l'attendait d'ici quelques mois.

Ce qui l'avait le plus gêné, au fond, était le lien qui unissait désormais son existence et celle de la cosmonaute fadama ; il lui

rappelait de lointains — et peu agréables — souvenirs. Car Red Owens possédait un secret, qu'il avait soigneusement tu à ses compagnons, malgré toute la confiance qu'il pouvait avoir en eux. Au bout de trente années, cette histoire suscitait toujours en lui le même sentiment de honte. Parce qu'il avait été piégé.

Lors d'une escale sur un monde nommé Khaï, il avait participé, en toute innocence et par le plus grand des hasards, à ce que les colons appelaient une « loterie sentimentale ». Cela lui avait valu de se retrouver dans le lit d'une charmante blondinette, dont le moins que l'on pût dire était qu'elle faisait preuve d'un dynamisme certain et d'une grande inventivité dans ce genre de circonstances. Sans méfiance, Red avait pleinement profité de la situation, ravi de cette bonne aubaine ; il ne pensait pas les gens de Khaï aussi libérés sur ce plan.

Il avait déchanté dès le lendemain matin, en découvrant que la population locale les considérait désormais comme mariés. La fille était jolie, intelligente et possédait un caractère tout à fait sympathique, mais Red n'avait certes pas prévu de finir ses jours avec elle. Or, sur cette planète colonisée deux siècles plus tôt par des fondamentalistes néo-luthériens, le mot divorce avait disparu du vocabulaire. Quant à la répudiation, mieux valait ne même pas y penser, en raison de l'évolution des mœurs, qui avait amené l'homme et la femme sur un pied d'égalité.

Le pire, dans l'affaire, était cependant l'interdiction faite à l'astronaute de quitter la planète. Les Khaïans ne voyageaient pas dans l'espace, pour des raisons religieuses tout à fait obscures [13], et dès lors qu'il avait épousé une fille de Khaï, Red Owens était soumis aux mêmes contraintes que le reste de la population locale. On ne l'avait même pas autorisé à revoir une dernière fois ses compagnons de bord — mis à part le capitaine du vaisseau, avec lequel il avait pu s'entretenir une dizaine de minutes, sous la surveillance d'un greffier qui notait avec soin chacune de leurs paroles.

Malgré toute la bonne volonté dont avait fait preuve le colosse rouquin, la situation lui était très vite devenue intenable. L'oisiveté et le chômage étant bannis de la société locale, il lui avait fallu travailler ; ses qualifications ne pouvant lui être d'aucune utilité sur un monde pastoral, il s'était vu obligé de recommencer tout en bas de l'échelle, en tant qu'ouvrier agricole. De plus, Ada, son épouse, et lui s'étaient bien vite rendu compte qu'ils n'avaient pas grand-chose à se dire. Même s'ils éprouvaient l'un pour l'autre un attachement certain, ils ne communiquaient guère, sinon pour des questions d'ordre pratique. Et comme ils étaient tous deux honnêtes, avec eux-mêmes comme avec les autres, ils avaient fini par s'avouer qu'ils avaient peut-être commis une erreur.

Six mois s'étaient écoulés lorsque le *Yellow Sunshine* — le vaisseau avec lequel Red Owens était arrivé — repassa par Khaï. Bravant les interdits, l'astrogateur et le mécanicien en second, ses deux meilleurs amis à bord, réussirent à se faufiler discrètement jusqu'au village où vivait leur ancien collègue. Ils apportaient avec eux des parfums de Dekshar et des fruits confits de Wondlak, des soieries bariolées de Wubeck et des microcubes de musique tarpéienne, un ronchon de M'Zier et plusieurs bouteilles de R'Toox... Au début, Ada se montra inquiète de cette visite illégale, mais à la fin de la soirée, quand la dernière goutte du célèbre euphorisant vénusien eut séché au fond de la dernière bouteille, ce fut elle qui proposa à son époux de fuir la planète.

Quarante-huit heures plus tard, le *Yellow Sunshine* quittait Khaï, les emmenant dans ses flancs d'acier vers son escale suivante : Wondlak, le monde des naturistes, sur lequel régnait presque partout un printemps éternel. C'était au bord d'un lac de montagne, quelque part entre l'astroport et la côte ouest du continent principal, qu'Ada et Red avaient convenu de se séparer bons amis. Et tandis que l'astronaute repartait dans l'espace infini vers de nouvelles (més) aventures, la jeune femme était demeurée sur la planète paradisiaque, où il supposait qu'elle vivait toujours.

Owens avait raconté tout cela à Jaïlana, parce qu'il ne voulait pas qu'il y ait de secret entre eux — et parce qu'il pensait qu'elle comprendrait mieux les problèmes que lui posait leur relation. Après un temps de réflexion, la Fadama lui avait demandé s'il se sentait prêt à s'engager sincèrement vis-à-vis d'elle, et il avait répondu que c'était le cas. Ils étaient alors tombés dans les bras l'un de l'autre, et Red Owens avait réalisé que les réticences qu'ils éprouvait jusque-là étaient en fait des séquelles de sa première expérience matrimoniale : l'idée que l'on pût lui forcer la main faisait naître en lui un sourd malaise.

Mais tout cela n'avait rien à faire avec la question qui était actuellement sur le tapis, songea-t-il en ouvrant la porte du petit salon où se tenait la réunion, avant de s'effacer pour laisser Jaïlana entrer la première. A l'intérieur se trouvaient déjà Blade, Baker, Sherwood, Crayola, Nilson, Kaxang et Krasbaueur, confortablement installés autour d'une table basse où trônaient plusieurs verres à cocktail. Sérafin Loisel, un adolescent maigrichon engagé comme mousse quelques mois plus tôt, faisait le service, une rangée de bouteilles posée devant lui sur le bar.

— Vous arrivez juste à temps, dit Ronny en se tournant vers le couple. Nous étions sur le point de commencer.

Red et Jaïlana prirent place sur un petit divan recouvert de soie de Ktan et acceptèrent le verre de R'Toox-orgeat que leur tendait Sérafin.

— Tu peux y aller, Andy, reprit Blade.

Sherwood se leva, porta un toast muet et but une longue gorgée avant de prendre la parole :

— J'ai pas mal de trucs à dire ; aussi je vais essayer d'être bref. Si jamais vous trouvez qu'il manque des explications, on verra ça plus tard : ce qui compte, dans un premier temps, c'est de mettre les problèmes à plat — d'accord ? (Ses compagnons acquiescèrent silencieusement.) Bon, première chose : je ne crois pas qu'il soit raisonnable de rester à la surface de cette fichue planète. Même s'il n'y a pas eu « substitution temporelle », comme le pense le prof, le monde où nous nous trouvons n'est pas Rigel IV — ou, du moins, pas le Rigel IV des Rigeliens que nous connaissons. Il y a donc de fortes chances qu'il disparaisse de la même manière qu'il est venu, comme par enchantement — et il nous entraînera avec lui si nous ne l'avons pas quitté lorsque cela se produira. C'est pourquoi je propose que nous filions d'ici dès que possible.

— Si vous voulez bien me permettre, intervint Krasbaueur, je ne crois pas qu'il y ait à craindre quelque chose de cet ordre tant que la quantité de lumière reçue par la planète ne sera pas revenue à la normale. Comme je vous l'ai déjà expliqué, j'ai détecté un phénomène de torsion de la quatrième dimension qui semble s'étendre sur plusieurs centaines de millions d'années. Une force incommensurable a en quelque sorte replié le temps sur lui-même, mettant en contact deux époques très éloignées l'une de l'autre. Tout laisse à penser que les Rigeliens sont les auteurs de cette étonnante manipulation chronolytique. S'ils ont réellement fui dans le passé, emmenant leur monde avec eux pour fuir la glaciation, il est peu probable qu'ils reviennent avant que la situation ne soit redevenue normale. Et sans doute ont-ils un moyen de savoir ce qui se passe à notre époque.

« Cela dit, je partage votre opinion, mon cher Andy : il serait déraisonnable de demeurer trop longtemps sur cette planète. Rien ne nous permet en effet d'affirmer que les Rigeliens maîtrisent parfaitement la technique qu'ils ont employée, et tant que nous resterons ici, nous serons à la merci d'un incident imprévu.

— Merci, prof, dit Andy. Inutile de mettre cette proposition aux voix, je suppose ? Parfait, nous décollerons donc dès que possible, par mesure de sécurité. (Une lueur de malice étincela dans son regard.) Bon, deuxième chose, c'est bien beau, de partir d'ici, mais pour aller où ? Je ne nous vois pas continuer notre voyage en laissant derrière nous une énigme comme celle à laquelle nous sommes actuellement confrontés — d'autant moins que les Batoogshans ont une dent personnelle contre la B and B Co, ils l'ont montré sans équivoque sur Joklun-N'Ghar. Il me paraît donc déraisonnable de poursuivre notre tournée d'inspection sans chercher à savoir ce que trafiquent ces maudits batraciens quadrumanes.

— Tu... Tu veux aller sur Batoog ? s'écria Baker, le teint subitement livide.

Sherwood se tourna vers lui, écartant les paumes en un geste évusif.

— Tu as autre chose à proposer ?

— Nous pourrions regagner la Confédération et demander de l'aide au gouvernement central...

L'aventurier barbu émit un ricanement amer.

— Pour qu'on nous réponde une fois de plus que c'est à nous de nous débrouiller ? Non merci. Je n'ai pas oublié la façon dont le gouvernement s'est comporté lorsque nous vivions sous la menace de Trevor Jackson et de son *Dragon rouge* ! « Vous avez notre soutien moral, mais nous ne pouvons vous accorder aucune assistance sur le plan matériel... » Tu crois qu'on nous répondrait autre chose aujourd'hui ?

— Que voudrais-tu faire sur Batoog, Andy ? s'enquit Ronny. As-tu un plan précis ou comptes-tu improviser en fonction de ce que tu y trouveras ?

Sherwood le considéra avec ahurissement.

— Un plan précis ? Pour quoi faire ? s'étonna-t-il. En avions-nous un lorsque nous avons vaincu Hermann IV sur New Terra [14] ? Non : nous avons foncé dans le tas, parce qu'il n'y avait rien d'autre à faire !

— Andy, tu m'effraies, dit Baker. Crois-tu qu'il suffise de mettre le cap sur Batoog et de faire feu de toutes nos armes pour en finir avec les Batoogshans ?

Nous nous retrouverions face à une demi-douzaine de croiseurs géants du type utilisé par la Main Rouge — et c'en serait fini de nous !

L'aventurier à la barbe poivre et sel le considéra avec commisération.

— Parce que tu penses vraiment que je serais assez c... stupide pour agir de la sorte ?

L'expression de William constituait une réponse éloquente. Désarçonné, Andy se tourna vers le reste de l'assistance, en quête d'un soutien quelconque, mais les sourires qu'il découvrit sur les visages de ses compagnons l'en dissuadèrent.

— Bon, d'accord, reconnut-il. C'est vrai que ça m'est arrivé une fois ou deux d'agir de façon... disons impulsive — mais citez-moi-z-en une, une seule ! où ça s'est terminé à mon désavantage. Quoi qu'il en soit, enchaîna-t-il sans attendre de réponse, là n'est pas la question. Quand je parlais de foncer dans le tas, je, voulais dire *intelligemment*. (Il jeta sur la table basse les feuilles qu'il avait tirées de l'imprimante quelques instants plus tôt.) Je vous conseille de jeter un coup d'œil à ça. Ensuite, on pourra discuter sérieusement.

Circonspect, Blade ramassa le rouleau, le déplia et entreprit de parcourir le texte inscrit sur la première page. Son intérêt ne tarda pas à s'éveiller, et c'est avec une attention accrue qu'il poursuivit sa lecture, s'arrêtant parfois pour revenir en arrière afin de vérifier un détail. Pendant ce temps, Sérafin eut la bonne idée de proposer une nouvelle tournée — proposition qui fut ¹ plébiscitée d'enthousiasme par toutes les personnes | présentes. Cette fois-ci, il confectionna un Feu-de-Mercure — un cocktail purement explosif qui contenait, entre autres, du mezcal, du ségir, trois alcools n'ghariens différents et plusieurs jus de fruits extraterrestres.

Ronny reposa les feuilles sur la table et, s'emparant d'un verre, but une petite gorgée sans cesser de sourire ironiquement. Il savait parfaitement que tous étaient suspendus à ses lèvres et faisait durer intentionnellement le suspense, songea Red, amusé par cette pensée.

— Très intéressant, dit Blade au moment précis où Baker, qui brûlait d'impatience, se penchait en avant pour ramasser le tirage d'imprimante. Andy, tu viens de répondre par avance à la seule objection valable à ton projet.

— Ne pourrais-tu être plus clair ? demanda Owens. C'est bien joli de parler par énigmes, mais cela n'amuse que ceux qui sont déjà dans la confidence.

Le businessman haussa les épaules.

— Puisque tu y tiens..., soupira-t-il. En fouillant dans les banques de données du *Maraudeur*, notre bon vieil Andy a mis le doigt sur un détail particulièrement intéressant : toute trace de l'écran tendu autour de Batoog par les Rigeliens a disparu !

Un concert d'exclamations étouffées salua la révélation de Ronny Blade. Crayola, quant à elle, réagit avec un temps de retard, peut-être parce que les particularités de l'aventure qu'ils étaient en train de vivre lui étaient moins familières qu'aux Terriens. Mais son gémissement fut couvert par le véritable rugissement que poussa Krasbaueur :

— Comment n'y ai-je pas pensé moi-même ? s'écria-t-il en s'arrachant les cheveux. C'était évident, et cela ne m'a même pas effleuré l'esprit ! Ce doit être l'âge... Les traitements contre les vieillissement gagnent sans cesse en efficacité, mais il y a toujours un seuil limite, un moment où plus rien ne peut empêcher la décrépitude, et je crains bien de l'avoir atteint...

Il y eut un bref moment de silence. La tirade du vieux savant avait surpris tout le monde ; il n'était pas coutumier, en effet, de ce genre de réplique.

— Allons, allons, prof, dit Andy Sherwood, vous n'êtes pas si vieux que ça. Quel âge avez-vous, au fait ? Cent ans ? Cent vingt ? On vit couramment jusqu'à cent soixante, de nos jours — et votre vieil ami le

professeur Neïlkar exerce encore à plus de cent soixante-quinze !

Krasbaueur lui lança un regard torve.

— Mon *jeune* ami, répliqua-t-il d'un ton vexé en bombant le torse, j'ai encore suffisamment ma tête pour reconnaître les premières atteintes de la sénilité lorsqu'elles me frappent directement. Dans le cas présent, j'aurais dû immédiatement songer à comparer les relevés des détecteurs gravifiques avec ceux des capteurs structurels, comme vous l'avez sans doute fait.

Sherwood hocha la tête, admiratif.

— Excellente déduction, prof, répondit-il. Vous voyez que vos facultés sont intactes ! Il vous a suffi de connaître le résultat auquel j'étais arrivé pour reconstituer la méthode.

Crayola choisit ce moment pour intervenir.

— Je n'y comprends goutte, dit-elle, s'attirant un sourire d'encouragement de la part de Red Owens. Qu'est-ce qu'un « capteur structurel » ?

Ce fut Blade qui répondit. Se levant du fauteuil où il était installé, il alla s'adosser au mur tendu d'un satin de Jolnar VII. Ce tissu moiré possédait la particularité d'induire un champ psychomagnétique relaxant, et Crayola devina que si le Terrien en recherchait le contact, c'était parce qu'il éprouvait une intense excitation.

— Batoog n'étant pas directement observable, puisqu'elle se trouve de l'autre côté du lumignon qui tient désormais lieu de soleil à ce système, il devenait dès lors nécessaire de recourir aux techniques d'observation indirecte pour quiconque cherchait à obtenir des renseignements à son sujet, dit-il lentement, pesant ses mots. Nous savions déjà que la lumière de Rigel effectuait un trajet compliqué avant de s'échapper vers l'espace — sauf en direction de la troisième planète, pour laquelle rien ne semble avoir changé. Je suppose que les capteurs structurels n'ont fait que confirmer cet état de fait. Ces appareils, dont l'invention remonte à deux siècles déjà, permettent d'étudier la façon dont s'organisent les différentes dimensions constituant notre continuum. Ce sont eux qui ont permis au professeur de découvrir l'existence de la torsion spatio-temporelle qui entoure Rigel. Quant aux détecteurs gravifiques, ils captent bien évidemment les données concernant la gravité.

— Tout cela ne nous dit pas comment Andy a pu découvrir la disparition de cet écran, intervint Jaïlana.

— C'est lié à la nature du champ en question, expliqua le barbu. D'après Vorlank-Laor, il s'agissait d'une « barrière quantique » isolant totalement Batoog du reste de l'univers. Rien de ce qui s'y trouvait enfermé ne pouvait en sortir. Un vaisseau qui aurait tenté de le faire aurait subi une torsion multidimensionnelle au moment où il l'aurait abordé et se serait retrouvé instantanément aux antipodes de l'écran.

Par contre, il est évident que celui-ci devait être perméable, dans l'autre sens, à la lumière et à la gravité. Sans lumière, pas de vie et les Rigeliens respectent trop celle-ci pour prendre le risque d'en rayer toute trace à la surface de la troisième planète. D'un autre côté, supprimer toute interaction gravifique aurait fait de Batoog un monde errant, se déplaçant au hasard dans un univers n'exerçant aucune influence sur elle.

— Cela me paraît clair, commenta Crayola, comme pour elle-même.

Sherwood, inclinant brièvement la tête, la remercia d'un sourire.

— Le problème est que le rayonnement reçu, ne pouvant s'évader, aurait fini par surchauffer l'intérieur du champ en question, jusqu'à rendre toute vie impossible sur Batoog, reprit-il. Il existait donc, quelque part à l'intérieur de la barrière, une « soupape de sûreté » permettant à la chaleur d'être évacuée. Et je parierais ma chemise que c'est en l'empruntant que les Batoogshans ont réussi à quitter leur prison — mais nous en reparlerons. (Il termina son verre d'une gorgée et le tendit à Sérafin pour qu'il le remplisse.) Puisque les détecteurs gravifiques comme les capteurs de structure agissent à des niveaux énergétiques où l'écran demeure partiellement inopérant, la comparaison des résultats obtenus par ces deux modes de détection aurait dû permettre de repérer ladite « soupape ». Or, je n'ai rien trouvé de tel en étudiant les relevés. La conclusion logique de ces observations est que le champ a disparu, libérant Batoog de son isolement millénaire.

« Rien ne nous empêche donc de mettre le cap sur cette maudite planète pour y neutraliser la structure, l'élément ou le dispositif — comme vous voudrez — qui oblige la lumière de Rigel à zigzaguer comme un homme ivre ! conclut l'aventurier d'un ton enthousiaste et convaincu.

Crayola fit rapidement défiler dans son esprit ce qu'elle venait d'apprendre. Elle ne possédait pas les connaissances scientifiques nécessaires pour le comprendre vraiment, mais il lui était possible de se figurer une image mentale approchant de la réalité — laquelle image lui parut tout à fait cohérente et satisfaisante.

— Ton raisonnement ressemble fort à une preuve par l'absurde, fit remarquer Blade. Je ne connaissais pas ce talent de logicien, Andy.

L'intéressé haussa les épaules.

— C'est juste un vieux truc d'astronaute, expliqua-t-il. La comparaison des résultats fournis par les différents détecteurs permet de repérer les éventuelles contradictions. Ça m'a déjà sauvé la vie, il y a bien des années, du côté de Zarvador, quand j'ai failli plonger dans une faille spatio-temporelle ; si je n'avais pas remarqué qu'une petite pointe d'activité neutrinique apparaissait dans le secteur « vide » que

je m'apprêtais à traverser, je me serais retrouvé à des millénaires dans le passé ou le futur !

— Que n'es-tu pas tombé dans cette faille ! soupira Baker. Cela nous aurait évité, aujourd'hui, de prendre des risques inconsidérés en rendant visite à ces monstrueuses créatures que sont les Batoogshans !

Sherwood lui adressa un regard torve, qui fit pouffer intérieurement Crayola. La jeune humanoïde appréciait énormément la qualité des relations entre les dirigeants de la B and B Co. Sur sa planète natale, les chefs d'entreprise étaient en général des femmes sèches et austères, pour la plupart sans enfant, qui semblaient avoir oublié leur sens de l'humour dans leurs vêtements de loisirs — si toutefois elles en possédaient. A l'opposé, Blade, Baker, Owens et Sherwood ne perdaient pas une occasion de plaisanter ou de s'asticoter gentiment. Ils étaient plus des amis que des associés, songea Crayola. De là venait leur force.

— Je souscris à l'idée d'Andy, déclara Ronny. Mais à condition de l'aménager un peu... Contrairement à ce que tu as affirmé, poursuivit-il en se tournant vers le barbu, nous avons besoin d'un plan. Nous ne pouvons pas nous précipiter dans l'inconnu — ou peut-être dans un piège — sans la moindre préparation. Qui sait sur quoi nous allons tomber à la surface de la troisième planète ? Nos connaissances au sujet des Batoogshans sont des plus réduites, nous ignorons tout de leur structure sociale et des moyens dont ils disposent. En outre... (Il s'interrompit un instant, le temps de balayer ses compagnons du regard.) En outre, reprit-il, il ne faudrait pas oublier qu'il y a de bonnes chances que ces damnés batraciens quadrumanes détiennent Buundloha et l'appareillage permettant de l'asservir ! Si c'est bien le cas, il est plus que probable que leur planète et l'espace environnant seront soumis à une surveillance télépsychique de tous les instants. Nous devons songer à nous prémunir contre les pouvoirs du serpent dieu avant d'entreprendre quoi que ce soit. Et à nous déguiser, bien sûr, si nous voulons nous mêler à la population locale...

— Et comment comptes-tu t'y prendre ? s'enquit Owens. Tu vas attendre qu'un Batoogshan se dépouille de sa peau pour la lui dérober et l'enfiler ?

Ronny secoua la tête.

— Je crois que le professeur Krasbaueur a bien mieux dans ses bagages... N'est-ce pas, professeur ?

— Bien mieux, en effet, confirma le vieil homme d'une voix rauque.

Intriguée, Crayola tourna la tête dans sa direction — et ouvrit de grands yeux effarés en découvrant la créature grossièrement humanoïde qui avait remplacé Krasbaueur sur le divan. Elle n'avait encore jamais vu de Batoogshan, mais il ne faisait aucun doute pour

elle que c'était l'un d'eux qui était assis en face d'elle, la considérant de ses yeux globuleux qui ne reflétaient pas la moindre émotion.

Grand comme un homme ou à peu près, l'étranger possédait un corps trapu, presque cylindrique, qui oscillait sur deux membres inférieurs aux longues cuisses musclées, entre lesquelles pendait un grotesque embryon de queue. Sa tête aplatie, fendue d'une bouche trop grande et dépourvue de lèvres, reposait directement sur ses larges épaules. Il portait pour tout vêtement un short bouffant de couleur rose thyrien, qui contrastait avec les différentes nuances de vert de sa peau écaillée. Et l'une de ses mains palmées brandissait les lunettes ovales du professeur Krasbaueur.

Ce fut ce détail qui rappela Crayola à la réalité. Elle se fustigea en silence. Comment avait-elle pu croire un seul instant qu'un véritable Batoogshan était parvenu à s'introduire à bord du *Maraudeur* ?

— D'accord, prof, dit-elle, vous m'avez bien eue.

La silhouette du batracien fluctua et disparut comme une flamme que l'on souffle, cédant la place à un Zébulon Krasbaueur apparemment très content de sa petite plaisanterie.

— Comment vous y êtes-vous pris ? s'enquit Baker. Où se trouve l'holoproj ?

Le vieux savant le détrompa aussitôt :

— Il n'y a pas d'holoproj. En fait, si une caméra avait filmé la scène, rien de ce que à quoi vous avez assisté ne se serait trouvé sur la bande. L'illusion n'est pas optique, mais *mentale*. (Il exhiba un boîtier plat d'environ douze centimètres sur quatre.) J'ai employé un petit appareil cybunkerprien, modifié par mes soins, qui agit directement sur le cerveau en court-circuitant les messages visuels afin de les « retoucher ». Naturellement, cet ustensile est conçu pour les longueurs d'ondes correspondant à l'encéphale humain, et il va falloir que je procède à quelques réglages et modifications une fois que nous serons sur Batoog, afin d'en adapter l'action aux schémas cérébraux des Batoogshans... Mais ce n'est qu'un inconvénient mineur.

— Si je comprends bien, dit Red Owens, vous avez l'intention de nous accompagner là-bas ?

— Et pourquoi pas ? Je suis certain que la civilisation belliqueuse de ces batraciens constitue un passionnant sujet d'études. Le peu que nous a dit Vorlank-Laor au début de cette année n'a fait qu'aiguiser ma curiosité. J'ai hâte de découvrir quel type de hiérarchie les Batoogshans ont adopté, et comment ils règlent les menus problèmes générés par la structure de leur société.

Crayola jeta un coup d'œil à Blade, essayant de deviner la réaction de ce dernier. Elle commençait à suffisamment le connaître pour y parvenir une fois sur deux — et son score ne cessait de s'améliorer. Mais cette fois-ci, le visage du Terrien lui demeura aussi impénétrable

que s'il avait été sculpté dans du marbre.

— Il y aura du danger, objecta mollement le pacha du *Maraudeur*. Les membres du commando envoyé sur Batoog se retrouveront dans un environnement hostile, peuplé de créatures cruelles et sanguinaires qui n'hésiteront pas une fraction de seconde à les massacrer s'ils découvrent leur véritable nature. Il faudra courir, lutter, esquiver — et votre condition physique...

— Je suis en pleine possession de mes moyens ! rugit le professeur, qui paraissait avoir oublié la façon dont il s'était plaint des atteintes de l'âge quelques minutes plus tôt. N'insistez pas, Red : vous ne me laisserez pas sur la touche. Je vais sur Batoog, un point c'est tout.

Owens rougit comme une pivoine. Il n'avait pas l'habitude de se faire ainsi rabrouer — et encore moins par ce vieil homme qui était en temps ordinaire un modèle d'affabilité et de gentillesse !

— Vous parlez tous deux pour ne rien dire, intervint Andy. A quoi bon se disputer au sujet de la composition d'un hypothétique commando alors que rien n'a encore été décidé au sujet de la manière dont nous allons nous y prendre.

— Tu ne comptes plus foncer dans le tas ? s'étonna Baker, sarcastique.

Sherwood le fusilla du regard, puis ses traits se détendirent. Sans doute venait-il de trouver une réponse satisfaisante, songea Crayola.

— Nous foncerons dans le tas *ensuite*, laissa tomber, flegmatique, l'aventurier barbu. D'abord, il convient naturellement de convenir d'une stratégie en vue de récolter les renseignements dont nous aurons besoin pour frapper avec efficacité et, surtout, au bon endroit ! (Il adressa un clin d'oeil au vieux savant.) Bien vu, votre truc, prof ! Il va nous faire gagner un temps précieux. Galaxie ! J'ai hâte de me promener dans les rues de la capitale de Batoog, incognito au milieu d'une foule de ces fichus batraciens ! Ça doit être une expérience sacrément excitante !

— Comme tu dis, grommela William Baker, le visage décomposé.

Il crevait les yeux qu'il ne tenait pas du tout à expérimenter quoi que ce fût de cet ordre, et sa mine déconfite avait quelque chose de si irrésistiblement comique qu'une soudaine vague d'hilarité déferla sur le petit salon douillet.

CHAPITRE IV

Il était un peu moins de vingt-six heures lorsque le shangrin Oormigshank quitta l'express souterrain à la gare de Gromilak. La tête droite, savourant la précipitation inquiète avec laquelle la foule s'écartait sur son passage, il gravit lentement les degrés de béton du grand escalier qui menait à la surface. Les officiers supérieurs venaient rarement dans cette petite ville isolée, à la population essentiellement composée de civils, mais ils y étaient visiblement tout aussi craints et respectés que partout ailleurs sur la planète. Le contraire aurait d'ailleurs été étonnant, Batoog vivant depuis des millénaires sous le pouvoir sans faille de son oligarchie galonnée.

La nuit était déjà tombée à cette longitude, et les étoiles scintillaient dans le ciel dégagé, dessinant les constellations dont les Batoogshans avaient si longtemps été privés par l'écran qui, quelques jours plus tôt encore, isolait leur planète du reste de l'Univers : la Massue, le Glaive, l'Ecorcheur, la Hache — et, se levant à l'horizon oriental, l'Ennemi Vaincu, où la tache écarlate d'un amas globulaire figurait une blessure mortelle. Cette vision redonna de l'énergie au shangrin ; c'était, entre autres, pour avoir le droit de lever les yeux vers les étoiles que son peuple se battait aujourd'hui.

Avisant un simple soldat à l'uniforme honteusement chiffonné, l'officier lui fit signe de s'approcher. L'individu en question obéit avec une désinvolture tout à fait anormale, alors qu'il aurait dû courber l'échiné, ou du moins baisser les yeux pour marquer son respect et sa soumission devant un gradé. A la différence des civils qu'Oormigshank avait croisés jusque-là, il ne paraissait pas éprouver la moindre crainte. Cette constatation mit l'officier mal à l'aise.

— Dagsheen Mabanghi, se présenta le soldat en posant une main palmée sur sa poitrine, là où battait son cœur principal. A vos ordres.

Oormigshank répondit solennellement à son salut — puis, tirant soudain son fouet, en frappa à deux reprises l'insolent bidasse, qui encaissa les coups avec un mélange de surprise et d'indignation.

— Hé, ça ne va pas ? s'écria-t-il, tandis que ses yeux viraient au vert sous l'effet de la douleur.

— Manquement aux formes établies à l'égard d'un supérieur de haut grade, laissa tomber le shangrin en repliant la longue lanière en boyau de kirghyz. J'aurais pu ajouter impudence et négligence, ajouta-t-il en désignant les plis qui marquaient l'uniforme du dagsheen, mais vous avez de la chance : non seulement je suis de bonne humeur en ce moment, mais j'ai aussi besoin de vous.

Mabanghi le considérait avec incrédulité, la bouche entrouverte sur une langue en tire-bouchon — laquelle, plus encore que les

écaillés cuivrés autour de ses globes oculaires, indiquait de toute évidence son appartenance à l'ethnie polaire, une ethnie dont les individus avaient depuis des temps immémoriaux la réputation de ne pas être de bons citoyens. S'il fallait en croire les livres d'Histoire — et si le shangrin n'avait pas fait aveuglément confiance à leur contenu, il n'aurait pas occupé la position qui était la sienne au sein de la hiérarchie militaire —, ils avaient été les seuls à refuser la Théorie de la Guerre Totale à l'époque de Korganshik le Terrifiant. Lâches, veules et traîtres à leur race, les Polaires auraient dû être éliminés des millénaires plus tôt, comme ç'avait été le cas pour les Petits Insulaires — qui avaient tenté de renverser le Haut Etat-Major —, les Marécageux Jaunes — dont la seule erreur avait été de refuser de renoncer à leur religion — ou encore les Grands Verts des Mangroves — sacrifiés pour un crime si abominable qu'il était interdit d'y faire la moindre allusion.

— Je dois de me rendre à l'observatoire de Trungh, reprit le shangrin lorsqu'il estima que ses paroles avaient eu le temps de faire leur chemin dans l'esprit épais de Mabanghi. Pouvez-vous me trouver un véhicule ?

— Je suis désolé, mais...

Le fouet claqua à nouveau, effleurant la joue du dagsheen, où il laissa une minuscule marque rosâtre.

— Je suis désolé, shangrin, rappela Oormigshank.

Mabanghi le défia du regard.

— Je suis désolé, shangrin, mais la garnison locale ne dispose que d'un chenillard, et il se trouve que celui-ci est en réparations... (Le Polaire hésita.) En fait, pour être exact, cela fait bien deux ans qu'il ne fonctionne plus — mais nos demandes sans cesse réitérées pour obtenir des pièces de rechange demeurent sans réponse.

Il y avait une intonation de reproche dans sa voix, ce qui n'était pas très conforme au code régissant les rapports entre un subalterne et un officier supérieur. L'officier fut à nouveau tenté d'user de son fouet, mais il y renonça aussitôt. S'il exigeait le respect du dagsheen, il pouvait bien écouter les doléances de celui-ci. Un représentant du Haut Etat-Major se devait d'être à l'écoute de ses troupes — pour mieux les châtier en cas de dérive défaitiste ou pacifiste.

— C'est absolument anormal, répondit-il d'une voix pleine d'assurance. Les magasins de Zagüäl regorgent de matériel. Je ne comprends pas ce qui a pu se passer.

Mabanghi fit rouler ses yeux globuleux, où une légère luminescence mordorée avait remplacé l'éclat vert brillant de la douleur.

— Si vous me le permettez, je peux vous l'expliquer, dit-il, mais je le ferai uniquement si vous me donnez votre parole de ne pas me

frapper si mes propos vous mettent en colère.

— Seul le non-respect des règles établies est susceptible de provoquer le courroux d'un officier, récita le shangrin. Je vous écoute.

Prudent, le dagsheen recula d'un pas et déclara d'un trait :

— Toute demande de matériel effectuée par Gromilak doit passer entre les palmes du kikuklorr de Rezneck. Or celui-ci, un nommé Goorishmaï, estime que notre garnison n'a aucune raison d'être et qu'il conviendrait de la supprimer — ainsi, d'ailleurs, que l'ensemble de la population civile. Son rêve serait de rayer notre ville de la carte ; c'est parce que nous sommes des Polaires, je suppose.

— Comme vous dites, opina le shangrin, contrarié par ce contretemps. Donc, si je comprends bien, nous allons devoir réquisitionner un véhicule ?

La troisième paupière laiteuse de Mabanghi recouvrit subitement les sphères étincelantes de ses yeux.

— Réquisitionner ? répéta-t-il. Et comment comptez-vous vous y prendre ?

— Ne me dites pas que vous l'ignorez ? s'emporta Oormigshank, dont les doigts reliés par une fine membrane translucide s'étaient refermés sur le manche du fouet passé à sa ceinture. On ne réquisitionne donc jamais rien, dans ce trou perdu ?

— Les gens ne se laisseraient pas faire. Ils ont leurs biens et ils y tiennent, cela peut se comprendre. Et ils n'aiment pas l'armée, ce qui n'arrange rien, bien évidemment !

Le shangrin fit la grimace. Il avait entendu parler de la mauvaise volonté que mettaient les Polaires à participer à l'effort de guerre, ainsi que de leur antimilitarisme tout à fait illégal. Mais il ne s'était jamais demandé quelle était leur attitude face à des soldats appartenant à leur ethnie. Voilà qui compliquait singulièrement les choses. Partout ailleurs sur la planète — enfin, *presque* partout —, un officier n'avait qu'à lever le bras pour voir vingt Batoogshans serviles se presser autour de lui, prêts à ôter leur peau toute neuve s'il leur en donnait l'ordre.

Déconcerté par cette situation inattendue, Oormigshank considéra les environs. Les deux soldats étaient debout au coin de deux larges avenues où ne passaient que de rares véhicules. Les passants étaient également peu nombreux sur les trottoirs verglacés, qui reflétaient la lumière jaune des réverbères. Les magasins qui s'ouvraient au rez-de-chaussée des immeubles bas avaient pour la plupart commencé à fermer et les commerçants y servaient avec précipitation quelques clients tardifs. Le shangrin n'avait jamais vu de ville aussi déserte.

Il remonta le col de son manteau isotherme. Le froid commençait à engourdir ses extrémités. Qu'était-il venu faire dans cette contrée hostile, où seule pouvait vivre la vermine polaire ?

— Très bien, dit-il avec fermeté. Je vais vous montrer à quoi ressemble une réquisition effectuée dans les règles.

Avisant une petite voiture jaune qui venait vers eux à faible allure, il s'accroupit en position de saut et, d'une puissante détente de ses membres postérieurs, effectua un bond impressionnant qui l'amena dans l'axe de la trajectoire du véhicule.

Son conducteur, en voyant ce Batoogshan jaillir, semblait-il, de nulle part, donna un brusque coup de volant. Les roues arrière décrochèrent et la voiture se mit en travers de la route, s'immobilisant non loin d'Oormigshank, à l'issue d'un long dérapage sur la neige durcie.

Sans perdre de temps, le shangrin se précipita, ouvrit la portière et tira violemment le conducteur hors de l'habitacle chauffé. Il constata avec satisfaction que celui-ci tremblait de tous ses membres, avant de réaliser que seul le froid était en cause. Malgré leur bien meilleure régulation thermique, les Polaires supportaient les brusques changements de température presque aussi mal que les Batoogshans.

— J'ai besoin de votre véhicule pour accomplir une mission de la plus haute importance ! hurla Oormigshank de toute la puissance de ses poumons. Puis-je l'emprunter ?

Le conducteur — un Polaire ventru, qui ne portait qu'une épaisse gabardine fourrée mais dépourvue de climatisation — acquiesça sans vraiment comprendre de quoi il retournait. Lorsque l'officier, satisfait, le lâcha, il tomba sur son séant, abasourdi, et demeura assis sur le verglas, au milieu de l'avenue, se demandant de toute évidence comment il avait pu en arriver à cette position si inconfortable.

Oormigshank héla le dagsheen :

— Venez ! Qu'attendez-vous ?

Mabanghi obéit à contrecœur, traînant ses pieds chaussés d'épaisses bottes de plascuir mal cirées. Le shangrin lui ouvrit la portière côté passager, et il monta sans un mot à bord de la petite voiture, qui démarra aussitôt.

— Vous allez m'indiquer la route de l'observatoire, ordonna le shangrin.

— Suivez les panneaux *Jukandem* jusqu'à la sortie de la ville. Ensuite, je vous guiderai. Il y en a pour une heure au grand maximum, trajet urbain compris.

Il paraissait avoir accepté l'idée d'être « réquisitionné », lui aussi. Sans doute les coups de fouet y étaient-ils pour quelque chose, songea Oormigshank. Bien qu'il ne prît aucun plaisir à frapper ses subordonnés, force lui était de reconnaître que ce genre de méthode possédait une grande efficacité dès lors qu'il s'agissait de se faire obéir. Il était heureux de constater qu'elle marchait aussi avec les Polaires.

— Vous savez, ce n'était pas la peine de brutaliser ce pauvre type,

reprit le dagsheen, faisant déchanter son compagnon.

— Cela s'appelle l'autorité, crut bon de répondre ce dernier.

Mabanghi leva les coudes à hauteur de ses conduits auditifs, pour se protéger d'une éventuelle réaction du shangrin.

— Vous l'avez pris par surprise, dit-il. En usant de violence, qui plus est.

Il abaissa ses coudes, signifiant par là qu'il était prêt à recevoir le juste châtiment de son impertinence. Le shangrin hésita à le gifler, avant d'y renoncer. Le dagsheen n'avait fait qu'énoncer un fait ; et, alors qu'il condamnait intérieurement la façon dont s'était conduit Oormigshank, il n'avait rien laissé paraître en ce sens, même si sa réplique constituait une authentique remise en question de l'autorité de son supérieur.

— Ne jouez pas à ça avec moi, grogna celui-ci. Je peux vous envoyer dans les commandos-suicide en levant le petit doigt, vous savez ?

— Vous êtes un shangrin, constata Mabanghi d'un air résigné. Cela dit, je croyais que les Polaires n'étaient pas admis dans les commandos-suicide ?

Oormigshank gloussa. Il s'attendait à cette remarque.

— Oh si, ils le sont, corrigea-t-il. A condition qu'ils survivent à l'entraînement — et comme la plupart des instructeurs sont des Marécageux Verts...

Le dagsheen ne put réprimer un frisson. Il savait ce que cela signifiait. Les représentants de l'ethnie dominante s'amusaient souvent à torturer ou lyncher un Polaire ou deux, pour le plaisir — et les membres des commandos-suicide n'étaient pas réputés pour leur tendresse, bien au contraire.

En fait, constata le shangrin, tout semblait se passer comme si les fourbes Polaires n'avaient survécu que pour servir de victimes aux valeureux Batoogshans. Les choses allaient-elles changer, maintenant que ces derniers avaient l'Univers entier pour défouler leur agressivité et s'exprimer à travers leur art belliqueux ? Laisseraient-ils en paix ceux qui étaient leurs souffre-douleur depuis des temps immémoriaux ? Ou bien les élimineraient-ils, comme ils le faisaient quotidiennement pour les nouveau-nés mal formés ?

Cette dernière idée mettait Oormigshank mal à l'aise, sans qu'il pût déterminer pourquoi. Après tout, les Polaires pouvaient être considérés comme des Batoogshans mal formés, en raison de leur faible taille, de la couleur cuivrée des écailles entourant leurs yeux et de la finesse de la membrane unissant leurs orteils trop longs. Il n'y avait aucune raison pour ne pas s'en débarrasser à partir du moment où ils ne présentaient plus d'utilité.

Et comme ils n'étaient même pas fichus de faire de bons militaires,

conclut le shangrin après avoir jeté un coup d'œil critique à l'uniforme froissé du dagsheen, leur anéantissement prochain ne faisait aucun doute. Les Batoogshans ne pouvaient se permettre de partir à la conquête de la Galaxie en laissant vivre sur leur monde natal une poignée de traîtres lâches, veules et hypocrites, qui n'attendaient qu'une opportunité pour poignarder dans le dos l'ethnie dominante et l'oligarchie militaire. En s'opposant à la guerre totale, les Polaires avaient commis les crimes majeurs de défaitisme et de pacifisme. Nul ne devait jamais l'oublier.

Jamais.

La petite voiture cahotait sur la route défoncée qui menait à l'observatoire. Toujours conduite par le shangrin Oormigshank, elle avait quitté la voie rapide un quart d'heure plus tôt, pour s'enfoncer dans une vallée sinuant entre les collines arrondies qui s'étendaient à l'ouest de Gromilak. Assis à la place du passager, Mabanghi demeurait silencieux, le regard fixé sur la portion de chaussée encadrée de congères qui apparaissait dans le triple faisceau blanc des phares longue portée.

Il n'avait décidément pas de chance, songeait-il. La garnison de la ville polaire comptait une centaine d'hommes et il avait fallu que ce soit lui qui se trouvât au mauvais endroit au mauvais moment. Mais comment aurait-il pu se douter qu'un officier venu de la capitale allait débarquer ce jour-là de l'express souterrain, pour la première fois depuis des années ?

La vie était pourtant douce à Gromilak — du moins, tant que les Marécageux Verts ne s'en mêlaient pas. La petite cité blottie dans une vallée circulaire, tout au nord du continent Vertical, n'avait jamais connu l'agitation délirante qui régnait dans la plupart des autres villes de Batoog ; les Polaires, se souciant fort peu de participer à l'effort de guerre, avaient toujours réussi à empêcher l'implantation des industries lourdes qui, partout ailleurs, attiraient des foules immenses de travailleurs courbant l'échiné sous les coups et les menaces des militaires. Conséquence logique de cet état de fait, la ville n'était pas considérée comme un point stratégique, ce qui expliquait le peu d'importance de sa garnison, par ailleurs uniquement composée de « félons ».

Comme tous ses semblables, Mabanghi s'était souvent demandé en quoi le fait de s'opposer à la guerre — et au déchaînement de violence qui en découlait inéluctablement — constituait une trahison. Bon nombre de Polaires pensaient en effet que les créatures intelligentes étaient faites pour vivre en paix, même si le comportement agressif des Marécageux Verts semblait apporter un sévère démenti à cette conviction.

La voiture aborda un virage dans un crissement de pneus.

Manipulant le volant d'une main, Oormigshank tira à lui la manette des gaz, au moment précis où les roues arrière dérapaient sur une plaque de verglas. Le véhicule fit un bond en avant et, rasant la congère qui bordait la route, sortit de la zone dangereuse. C'était une manœuvre élégante et d'une grande efficacité, estima le dagsheen. Une manœuvre comme seul un conducteur entraîné pouvait en effectuer, compléta-t-il, gagné par un subit respect pour l'aptitude au pilotage dont le shangrin faisait preuve.

— C'est encore loin ? demanda celui-ci.

— Il nous reste un cinquième d'heure de route, pas plus, assura Mabanghi. Si nous étions en plein jour, nous verrions distinctement la coupole, au sommet d'une colline qui doit se trouver sur notre droite.

Oormigshank jeta machinalement un coup d'œil dans la direction indiquée. Il paraissait nerveux, songea le dagsheen. Curieux : les Marécageux Verts — et à plus forte raison leurs officiers — n'avaient pas pour habitude d'extérioriser leurs sentiments. Mais sans doute le contrôle que le shangrin exerçait en temps ordinaire sur lui-même s'était-il un peu relâché avec la fatigue et l'approche de la fin de son voyage.

— Vous prendrez la prochaine route à droite, dit le Polaire. En fait, c'est tout juste une piste. Ne roulez pas trop vite.

— Je sais ce que je fais, rétorqua son compagnon.

Comme annoncé, un embranchement apparut sur la droite dans le faisceau des phares. Ralentissant, Oormigshank aborda le virage à une vitesse assez élevée, toutefois, pour que les pneus projetent dans les airs des gerbes de neige mêlée de boue. Ils avaient de la chance, se dit Mabanghi. Deux cinquièmes d'heure plus tard, c'est sur de la glace qu'ils auraient dérapé.

La route, qui montait en sinuant à flanc de colline, n'était qu'un chemin de terre creusé d'ornières où deux véhicules n'auraient pu passer de front. Le shangrin conduisait avec habileté, mais quelque peu imprudemment au goût de son passager, qui ne cessait de penser aux dizaines de mètres de vide qui les attendaient en contrebas. Il se demanda si l'officier aurait roulé si vite s'il avait connu la profondeur du précipice, et conclut que oui ; le Marécageux Vert appartenait à une ethnie qui se flattait d'ignorer la peur.

Une ornière plus profonde que les autres barrait la route en diagonale. Oormigshank hésita une fraction de seconde avant d'accélérer. La voiture aborda trop lentement le passage du fossé creusé dans le sol par le ravinement ; au lieu de le franchir sur sa lancée, elle s'y embourba proprement — si l'on peut dire ! — et s'immobilisa brutalement, piquant du nez dans une boue pâteuse qui commençait à se solidifier sous l'action du froid.

Muet, les yeux vitreux, le shangrin s'extirpa du véhicule afin

d'inspecter l'étendue des dégâts. Mabanghi voulut l'imiter, mais sa portière était bloquée, et il dut se résoudre à de douloureuses contorsions pour sortir du côté conducteur. Une bosse gonflait au-dessus de son œil droit.

— Nous sommes bons pour finir à pied, lui dit Oormigshank d'un ton neutre.

— De toute façon, nous sommes presque arrivés, répondit le dagsheen. L'observatoire n'est plus qu'à dix minutes de marche, maintenant...

Il s'apprêtait à ajouter qu'il existait même un raccourci que seuls les marcheurs pouvaient emprunter, lorsque le ronronnement poussif du moteur de la voiture, qui avait continué à tourner, s'interrompt soudain. Au même instant, les phares, les feux de position et l'éclairage du tableau de bord s'éteignirent simultanément, comme si la batterie s'était vidée d'un seul coup.

Les deux compagnons n'eurent pas le temps de se demander ce qui leur arrivait. Un rayon rose pâle, qui paraissait jaillir de nulle part, les baigna de sa lumière ; perdant subitement connaissance, ils s'effondrèrent sur le sol.

Ensuite, un éventuel observateur aurait eu la surprise de voir leurs corps inertes s'élever — pour disparaître comme par enchantement à une trentaine de mètres du sol.

Mais il n'y avait personne aux alentours. Andy Sherwood y avait veillé.

Le professeur Krasbaueur contemplait avec intérêt les deux créatures tout juste humanoïdes qui reposaient, inertes, sur deux couchettes voisines. Celui de droite, dont l'uniforme portait un nombre incroyable de médailles, badges, broches, épinglettes et décorations en tout genre, devait être un officier, ou quelque chose d'approchant, tandis que l'autre, avec sa tunique froissée et ses bottes éculées, ressemblait fort à un simple soldat. Mais surtout, ce dernier possédait certaines caractéristiques physiques que le vieil homme n'avait jamais observées chez ceux de sa race. Plus petit que son compagnon, il possédait un liséré de minuscules écailles cuivrées autour des yeux, et une petite excroissance circulaire entourait les orifices où aboutissaient ses conduits auditifs. Le plus étonnant, néanmoins, était la langue en tire-bouchon qui dépassait de sa bouche entrouverte.

— Eh bien, professeur, qu'en pensez-vous ? demanda Ronny Blade.

Le savant se gratta la tête. Il avait bien une idée, mais préférerait la taire tant qu'il n'aurait pas eu l'occasion de la vérifier.

— Je vais prélever quelques cellules de ces *gentlemen* et procéder à une analyse génétique. J'effectuerai également un scanner de leur

encéphale. Ensuite, il me faudra deux ou trois heures pour analyser les résultats obtenus et régler l'hallucinateur sur la bonne fréquence cérébrale.

— Parfait, ça nous laissera le temps de nous reposer, dit Sherwood. Je suis crevé, moi !

Krasbaueur lui adressa un sourire compatissant. Instantanément transportés dans l'atmosphère de Batoog par le grand téléporteur dont le *Maraudeur* disposait depuis peu, Andy et Kaxang, à bord de la *Maraude 3*, avaient survolé la planète à basse altitude pendant plus d'une journée avant de trouver deux Batoogshans suffisamment isolés de leurs semblables pour qu'il fût possible de les capturer en toute discrétion. Ni l'aventurier barbu, ni l'astrogateur n'gharien n'avaient dormi durant tout ce laps de temps — ni depuis, d'ailleurs.

— Va te coucher, l'encouragea Blade. De mon côté, je vais donner un coup de main au professeur.

Sherwood quitta l'infirmerie d'un pas lourd. Il avait accompli sa part du travail : se rendre sur Batoog et y kidnapper des autochtones. Il pouvait maintenant dormir du sommeil du juste.

— Tous les Batoogshans que nous avons rencontrés jusqu'ici ressemblaient à celui-ci, reprit le businessman en désignant la créature de droite. La seule différence est qu'ils portaient des tenues moins... disons moins ostentatoires. Quant à l'autre... Eh bien, je m'avoue quelque peu déconcerté par son apparence physique. Nos adversaires seraient-ils divisés en deux espèces — ou plus, qui sait ?

— L'analyse de leur génome nous le dira, assura le vieil homme.

— Quoi qu'il en soit, voici un nouveau facteur qu'il nous faudra prendre en compte dans la préparation de notre plan. Peut-être pourrions-nous appliquer la vieille devise « diviser pour régner »... (Il considéra les deux batraciens assoupis.) Serait-il possible de procéder à un psycho-sondage ?

— Pour tout vous dire, j'avais l'intention de le faire. Leurs esprits représentent une véritable mine de renseignements scientifiques de première importance ! Je connais un spécialiste des sociétés extraterrestres qui vendrait père et mère pour...

— Je pensais à quelque chose de plus pratique, le coupa Blade. Ainsi qu'à un transfert psycho-linguistique, bien entendu ! Si nous devons nous faire passer pour des Batoogshans, mieux vaut parler couramment leur langage. Et quelques renseignements concernant leur vie quotidienne ne seraient pas superflus, eux non plus !

Krasbaueur inclina la tête sur le côté, les yeux mi-clos. Il avait une fois de plus omis de considérer la situation dans laquelle le *Maraudeur* et ses passagers se trouvaient placés, fasciné qu'il était par le nouveau champ de connaissance qui s'ouvrait devant lui. C'était toujours la même chose : dès qu'un sujet le passionnait, il en oubliait tout le reste.

Pis encore, il devenait de plus en plus distrait avec l'âge, comme si son esprit rencontrait des difficultés lorsqu'il lui fallait traiter simultanément plusieurs chaînes d'informations. Sans parler, bien sûr, de ces idées fixes qui revenaient sans cesse hanter ses pensées — schémas, diagrammes, équations et structures abstraites qui déboucheraient peut-être un jour sur quelque chose de concret.

— Vous aurez tout cela, affirmait-il. Et bien plus encore, faites-moi confiance ! Je vais extirper de ces deux batraciens quadrumanes tout ce qu'il est possible d'en tirer. Et le tout sans leur faire de mal, ni leur causer le moindre tort ; ce n'est pas parce qu'ils sont nos ennemis qu'il faut pour autant les maltraiter.

— J'abonde dans votre sens, opina Blade. Un prisonnier de guerre est un prisonnier de guerre — et même si ces gens-là n'ont pas signé la Convention de Bêta du Centaure, il serait cruel et inutile de les faire souffrir d'une manière ou d'une autre. D'autant plus que nous n'avons pas la preuve que les deux Batoogshans que nous avons capturés sont des criminels du même acabit que ceux auxquels nous avons déjà eu affaire sur Tzula, Santillinia et Joklun-N'Ghar !

Krasbaueur le dévisagea avec intérêt et curiosité :

— Vous ne croyez pas à la culpabilité collective de la race dans son ensemble ?

— Cela me paraît une explication trop facile. L'image que les Rigeliens nous ont donnée de la situation est trop contrastée à mon goût. Trop nette. Ils se sont attribué le beau rôle tout en faisant des Batoogshans un genre de croquemitaines galactiques mus par une haine farouche et inextinguible. J'ai du mal à admettre que tout un peuple — même intoxiqué, manipulé et fanatisé par une propagande d'une grande efficacité, comme cela s'est déjà vu, sur la Terre et ailleurs — puisse être réduit à un tel cliché.

Le vieux professeur remonta ses lunettes ovales sur son nez. Il y avait du vrai dans ce que disait Blade, mais celui-ci omettait un détail de première importance dans son raisonnement. Les Batoogshans d'aujourd'hui n'étaient pas ceux d'hier ; et si ces derniers avaient possédé une agressivité naturelle que l'on pouvait qualifier d'excessive, n'était-il pas logique de penser que celle-ci n'avait fait que s'exacerber avec le temps, en raison de l'isolement imposé par l'écran que les Rigeliens avaient tendu autour de Batoog ?

— Ils ont vécu durant des millénaires prisonniers de leur planète, dit Krasbaueur. Ce n'était que la conséquence des crimes de leurs ancêtres — mais sans doute ont-ils fini par l'oublier, à moins qu'on n'ait volontairement oblitéré leur mémoire collective et réécrit leur Histoire ! Aux yeux des Batoogshans, ce châtement ne saurait être qu'injuste. Dans leur esprit, ils sont seuls face au reste de l'Univers... Et le reste de l'Univers leur en veut à mort, bien entendu ! Ce ne serait

pas la première fois qu'un isolement forcé déboucherait sur une paranoïa collective !

Le businessman fronça les sourcils.

— Je reste persuadé qu'il y a parmi eux des individus dignes d'être connus, dit-il doucement.

Le professeur convint qu'il partageait également ce sentiment. Ou qu'il *souhaitait* le partager — car du fond de sa mémoire émergeait un souvenir fort ancien, celui d'une scène remontant au temps de sa lointaine jeunesse. Soudain envahi par une violente émotion qu'il se savait incapable de maîtriser, il se laissa tomber, plus qu'il ne s'assit, sur un tabouret, sous les yeux intrigués de son interlocuteur.

— Cela ne va pas, professeur ?

Krasbaueur secoua la tête, les traits crispés. L'inquiétude lui broyait la poitrine dans un étau douloureux et son cœur battait à tout rompre, mais il ne l'aurait avoué pour rien au monde. Luttant contre le malaise qui s'était emparé de lui, il articula avec peine :

— Ce n'est rien... Je viens juste de me rappeler d'un contre-exemple flagrant à votre affirmation. (Devant l'air interrogateur du businessman, il poursuivit d'une voix plus égale :) C'était à la fin du siècle dernier, en 94 ou 95. J'avais obtenu l'année précédente mon diplôme de géologue et un ami de mes parents m'avait trouvé un emploi au sein de la N'Guyen Tan Trî Mining Co — une compagnie spécialisée dans la mise en exploitation de gisements minéraux sur des mondes vierges.

« Ma première mission se déroula sur une planète nommée Cychlid... Un planétoïde, plutôt, dont la pesanteur ne dépassait pas celle de Mars [15]. Deux grands continents se partageaient l'essentiel de sa surface, séparés par une mer en forme d'anneau. Il n'y avait pas la moindre trace d'une civilisation quelconque. Notre vaisseau, le *Schrödinger*, se posa dans une vaste plaine couverte d'herbes hautes, où les détecteurs indiquaient la présence de nombreux gisements. Bon, vous connaissez la suite — vous êtes passé par là des dizaines de fois. Notre travail était presque achevé et nous nous apprêtions à repartir, lorsqu'un écho apparut sur le radar. Par bonheur, le commandant de l'expédition eut la présence de brancher le champ protecteur ; il s'agissait alors d'un tout nouveau dispositif, et le *Schrödinger* avait été équipé du premier modèle mis en vente.

« Une bulle de lumière jaillit de nulle part, crachant un trait de flamme qui s'écrasa sur l'écran. Sans hésiter, nous décollâmes en catastrophe. Notre vaisseau était à peine plus rapide que son adversaire, mais nous réussîmes finalement à lui échapper et à lancer un S.O.S. Celui-ci fut capté par un minéralier robot einsteinien, qui le relaya jusqu'à la plus proche base de la Spatiale. Pendant ce temps, nous foncions droit devant nous vers l'extérieur du système, poursuivis

par une sphère aussi brillante qu'un soleil, qui nous décochait de temps à autre un rayon thermique, en général mal ajusté.

— Pourquoi ne pas avoir plongé dans le subespace ? interrogea Ronny Blade.

— Il aurait fallu pour cela couper le champ protecteur, voyez-vous ; le stabilisateur de phase ne devait être inventé qu'une vingtaine d'années après cette histoire. Cette course insensée a duré sept jours — le temps qu'une escadre nous rejoigne. A peine celle-ci avait-elle réémergé que la bulle lumineuse infléchissait sa course pour fuir en direction de Cychlid, devenue gibier à son tour. L'escadre la prit en chasse, tandis que le *Schrödinger* plongeait à destination de la Confédération. A notre arrivée sur Burdon, nous apprîmes avec stupeur que le monde que nous avions en partie exploré avait été réduit en cendres à la suite d'une explosion thermonucléaire d'une puissance considérable. Les vaisseaux de la Spatiale avaient échappé de justesse à la destruction en s'immergeant en catastrophe dans le subespace.

« La version officielle de cette affaire s'arrête là. Et je fus convaincu de sa véracité jusqu'au jour où, au milieu des années 20, je fis la connaissance du docteur Saïburaï, un scientifique pluridisciplinaire un peu dans mon genre. Nous devîmes aussitôt amis et nous allâmes même jusqu'à travailler ensemble sur quelques projets communs. Or, Saïburaï était, entre autres, responsable du Service des Enigmes non Résolues — un organisme rattaché aux ministères de la Défense et de l'Intérieur. Quand je lui parlai de la « micro-odyssée » du *Schrödinger*, il me montra l'épais dossier concernant l'étrange affrontement qui avait eu lieu dans ce qui était encore la zone marginale, à l'époque. J'y jetai un rapide coup d'oeil — et quelque chose retint mon attention. Plusieurs années après l'explosion de Cychlid, un vaisseau scientifique avait effectué des relevés dans la ceinture d'astéroïdes qui occupait désormais l'orbite de la planète désintégrée. Attiré par une radioluminescence hautement anormale, il avait découvert une mystérieuse « boîte », faite d'antimatière, que protégeait un champ d'une nature inconnue.

« Je demandai ce que cet objet était devenu. Après de vaines de tentatives de manipulation à l'aide de champs de force, il avait été placé sur une orbite où il ne présentait aucune menace pour qui que ce fût... Pour abrégé, disons que je me suis penché sur la question est que c'est à cette occasion que j'ai inventé mon fameux convertisseur matière-antimatière qui m'a valu mon premier prix Nobel en 31 ou 32 — je ne sais plus...

« Une fois ouverte, la « boîte » s'avéra contenir un cristal de couleur bleue. Décoder les informations contenues dans sa structure moléculaire nécessita une dizaine d'années supplémentaires — je

n'avais pas que ça à faire, j'y travaillais à me rares moments perdus —, mais je finis par y parvenir, et ce que je découvris me glaça d'effroi. Alors seulement, je réalisai ce à quoi mes compagnons et moi avions échappé bien des lustres plus tôt, sur un monde anéanti nommé Cychlid...

Krasbaueur se tut, revivant par la pensée les sentiments qui avaient été les siens lorsque la terrible vérité s'était mise à nu sous ses yeux.

— Eh bien, professeur ? insista le businessman, suspendu aux lèvres du vieil homme. De quoi s'agissait-il ?

— Imaginez une race super-civilisée, qui ne compterait que quelques centaines de milliers de représentants. Une race qui, en raison d'une conformation physique imparfaite, ne doit sa survie qu'à une intelligence exceptionnelle. Une race dont chaque représentant souffre en permanence, de l'instant de sa conception à celui de sa mort ! Ce peuple a existé, il y a fort longtemps. Il vivait sur Cychlid, dans une douleur perpétuelle. Et malgré celle-ci, il luttait pour survivre, à la recherche d'un moyen de mettre fin à son calvaire.

« Des siècles durant, ses savants étudièrent les autres formes de vie, essayant de comprendre pourquoi ils étaient les seuls à souffrir de la sorte. En vain. La biologie n'était pas le fort de ces créatures — donnons-leur le nom de Naüjenos. Par contre, ils excellaient naturellement dans les sciences physiques, et l'un d'entre eux découvrit un jour un moyen de transférer l'esprit d'un Naüjenos vers un support constitué d'énergie pure. La souffrance cessait alors, mais le niveau énergétique nécessaire pour entretenir un tel organisme brûlait en quelques jours l'esprit en question. Les calculs permirent d'établir que seule la totalité des Naüjenos pourrait contrôler un support de cette nature.

« A l'issue d'un bref débat, l'opération fut lancée. Passons sur les détails, voulez-vous ? Quelques centaines de milliers de créatures au système nerveux défectueux s'unirent en un fabuleux « Gestalt », organisé autour d'une sphère immatérielle recelant autant de puissance qu'un soleil miniature. Et la première chose que fit cette nouvelle entité fut de rayer de la planète tous les animaux qui y vivaient, de les exterminer. Par haine pure et simple. On aurait pu croire que la disparition de la douleur avait apaisé les Naüjenos ; il n'en était rien. En fait, s'il faut en croire les données du cristal, ils n'avaient pas supporté ce nouvel état ; aussi paradoxal que cela puisse paraître, la souffrance leur manquait. Alors, ils devinrent fous. Ou quelque chose d'approchant.

— Qui a enregistré ce cristal ? demanda-t-il, les sourcils froncés.

— L'inventeur du procédé, répondit le vieux professeur. Il comptait se transférer le dernier, mais l'attitude psychotique de la sphère d'énergie l'en avait dissuadé. (Il battit des paupières.) Lorsqu'il a fini

par mourir, la créature immatérielle constituait à elle seule l'ensemble du peuple des Naiïjenos... Voilà. C'est, à ma connaissance, l'unique exemple d'une race entièrement « mauvaise », dont *tous* les représentants pouvaient être considérés comme responsable de ses actes malfaisants. Dans tous les autres cas, il existait toujours quelques individus pour refuser la spirale de haine et de violence dans laquelle leurs semblables se retrouvaient entraînés par des instances supérieures tyranniques.

Le businessman réfléchit un instant.

— Votre contre-exemple me pose un problème, marmonna-t-il. Peut-on en effet parler de peuple quand celui-ci se retrouve réduit à une seule entité ?

Krasbateur sourit. Il s'attendait à une remarque de ce genre.

— Une entité *collective*, rappela-t-il. Même si le Gestalt en question ne formait plus qu'une unique individualité, il ne faudrait pas oublier qu'à son origine se trouvaient des centaines de milliers d'esprits différents.

L'un des terminaux alignés sur un plan de travail, le long du mur métallique du laboratoire, émit une stridulation sur trois notes. Chassant de son esprit la discussion en cours, le vieil homme se tourna vers la machine et lut les quelques lignes qui venaient d'apparaître sur l'écran.

— Il est temps de nous y mettre, annonça-t-il. Mon réseau local, qui vient d'achever les analyses préliminaires, réclame des données fraîches afin de poursuivre son travail.

Ronny Blade fit mine de remonter les manches de son justaucorps noir et blanc.

— Très bien, allons-y, dit-il en posant la main sur l'épaule de l'officier à l'uniforme surchargé de galons.

Le *Maraudeur*, invisible et indétectable, suivait à présent une orbite circumsolaire voisine de celle de Batoog. Tous moteurs éteints, ses capteurs et détecteurs débranchés, il accompagnait la troisième planète dans sa course, à une distance de quelques millions de kilomètres. Ignorant de quelles ressources technologiques disposaient les Batoogshans, Red Owens avait décidé de ne pas prendre de risques inutiles et de demeurer hors de portée d'éventuels télévoyeurs capables de percer le champ déflecteur de son navire. Le moment n'était pas venu d'affronter à visage découvert les cruels batraciens quadrumanes.

Aux yeux de Crayola, cette précaution ne tempérerait nullement la bravoure dont faisaient preuve les Terriens en s'attaquant à un adversaire nettement plus puissant qu'eux. Et la Fadama ne pouvait s'empêcher d'éprouver de l'admiration à l'égard de ces humains intrépides, qui partageaient avec elle le sentiment qu'aucune énigme

ne devait demeurer sans solution. Une planète tout entière avait disparu, plongeant peut-être dans les abîmes du temps pour échapper à la glaciation ; les Batoogshans, triomphant de l'écran qui les isolait naguère du reste de l'Univers, s'apprêtaient vraisemblablement à fondre sur la Confédération terrienne... Et que faisaient Blade, Baker et leurs compagnons ? Au lieu d'avertir leur gouvernement, de demander de l'aide, ils décidaient de déclencher le conflit eux-mêmes, au risque de se retrouver anéantis par des forces bien supérieures aux leurs.

Que pouvait, en effet, un unique vaisseau contre un peuple dont tous les efforts, depuis des millénaires, tendaient à porter la destruction dans toute la Galaxie ? Batoog était, ne pouvait être qu'une forteresse inexpugnable, aussi puissamment défendue que la Terre elle-même.

Toutefois, le *Maraudeur* n'était pas non plus dépourvu d'atouts, songea Crayola. Outre ses écrans déflecteurs, qui le rendaient indécélable pour la plupart des détecteurs, il emportait dans ses flancs toute une « quincaillerie » — pour reprendre le terme employé par Andy Sherwood — hautement performante : générateurs de champ de coercition capables d'enfermer les navires les plus imposants à l'intérieur d'une infranchissable bulle d'énergie, les privant ainsi de toute capacité de manœuvre ; projecteurs de leurres, qui matérialisaient des images-fantômes de l'astro-cargo, allant même jusqu'à donner à ces illusions une pseudo-masse obtenue par infléchissement des mailles de l'espace-temps ; navettes pourvues du dernier cri en matière de technologie avancée... Mais de tous ces gadgets et ustensiles, le plus utile — et aussi le plus impressionnant — était sans nul doute le téléporteur géant qui avait permis d'envoyer sur Batoog la navette, pilotée par Sherwood, qui avait enlevé les deux batraciens reposant à présent dans le laboratoire du professeur Krasbaueur.

Depuis son départ de Fadam, Crayola avait l'impression que tous ses fantasmes d'adolescente se réalisaient un à un. Combien de fois avait-elle souhaité que des extraplanétaires abordent son monde natal et l'emmènent avec eux à la découverte d'autres terres, d'autres civilisations ? Et combien de fois avait-elle rêvé d'appareils insensés, fruits d'une science hyper-avancée, comme ceux qui équipaient le *Maraudeur* ? Seule manquait au tableau, en fait, une idylle avec un homme de l'espace ; les héroïnes des romans de fiction-spéculation finissaient toujours dans les bras d'un bel étranger à l'intelligence supérieure. Mais c'était Jaïlana qui, le plus involontairement du monde, avait accompli cette figure imposée de la FS. Crayola éprouva un vague pincement dans la poitrine. Connaîtrait-elle, elle aussi, le bonheur de rencontrer enfin son Complément ?

Elle fut tirée de ses pensées par l'arrivée de sa compatriote, accompagnée de Red Owens. Kaxang, seule autre personne présente dans le poste de pilotage, adressa un salut négligent à son supérieur, puis reporta son attention sur l'écran placé devant lui. Il étudiait, à la demande du professeur Krasbaueur, la structure multidimensionnelle du labyrinthe gravifique entourant Rigel, et cette tâche paraissait le passionner au plus haut point.

Quittant son fauteuil, Crayola se porta à la rencontre du couple. Moulé dans sa combinaison d'uniforme dont la couleur vert bouteille allait à merveille avec ses cheveux incendiaires, une large ceinture de plastimétal autour des hanches, le pacha du *Maraudeur* avait fière allure. Jaïlana, quant à elle, portait une minijupe de cuivre souple — bien évidemment dénichée dans la garde-robe de cette Samantha Montgomery au goût si sûr —, des cothurnes aux sangles écarlates et un unique gant du même rouge qui montait au-dessus du coude de son bras droit. La journaliste se demanda si Red Owens connaissait la signification de ce dernier détail. Puis elle aperçut le lourd étui qui pendait sur la cuisse du colosse roux, et elle comprit que, lui aussi, il s'était préparé au combat.

— Ronny et le professeur ne devraient pas tarder à arriver, dit-il d'entrée de jeu. J'avoue que je suis assez impatient de connaître le résultat des analyses...

— Pour savoir à quelle sauce nous allons être mangés ? lança Kaxang, sarcastique, sans même lever les yeux de son moniteur.

L'astronaute ne prit pas la peine de relever la réflexion de l'astrogateur. Décidément, ces deux-là entretenaient des rapports qui n'avaient pas grand-chose à voir — du moins, pour autant que Crayola pût en juger — avec les relations qui existaient habituellement entre un commandant de bord et l'un de ses subordonnés. Kaxang semblait prendre les choses un peu trop à la légère, notamment sur le plan de la discipline, tandis que Red Owens fermait les yeux sur les écarts et incartades du N'Gharien. La journaliste aurait donné cher pour connaître les raisons du statut particulier dont semblait jouir ce dernier.

— Ronny a également laissé entendre qu'il comptait annoncer la composition du commando qui descendra sur Batoog afin de préparer l'opération proprement dite, reprit le colosse.

A cet instant, Baker entra dans le poste de pilotage. Il portait un jogging noir et blanc, des sandales de toile et un minuscule diffuseur au creux de l'oreille gauche. Sans doute se repassait-il pour la millième fois *Blamakada*, ce morceau qui, quoique composé par une pieuvre intelligente et non par l'un des concepteurs de « tubes » des grandes compagnies discographiques, avait connu un succès phénoménal dans toute la Confédération. Crayola, qui avait entendu trois ou quatre fois

cet air pétillant, basé sur des harmonies insolites, ne comprenait pas l'engouement du Terrien

— d'autant moins que, selon Blade et Sherwood, Baker n'avait rien d'un mélomane.

— Ronny n'est pas encore là ? demanda-t-il, l'air ennuyé.

— Il va arriver d'un instant à l'autre, assura Owens.

S'écartant de lui, Jailana fit trois pas pour aller s'asseoir dans l'un des grands fauteuils anti-g de la passerelle. Elle se déplaçait avec lenteur, estima Crayola. Avec lenteur, souplesse et détermination. Rien d'étonnant à cela : avant de devenir la deuxième Fadama dans l'espace, elle avait reçu la stricte éducation des guerrières du temps jadis. Des heures durant, elle s'était entraînée à contrôler chacun de ses muscles, apprenant les subtilités de toutes les disciplines qui conduisaient à l'équilibre parfait, tant physique que mental.

Owens et Baker discutaient à présent de l'opportunité de convoquer une réunion à une heure si tardive

— du moins, par rapport au cycle nycthémeral artificiel du *Maraudeur*. Se désintéressant de leur conversation, Crayola se laissa tomber dans un fauteuil voisin de celui occupé par Jailana.

— D'où sors-tu ce gant ? s'enquit-elle.

— Ce n'en est pas un, mais un film que l'on vaporise et qui se solidifie — tout en demeurant souple — au contact de la peau. Je n'ai rien trouvé d'autre pour sacrifier à la coutume.

— Tu es donc décidée à te battre ?

— Pas décidée : prête. Prête au combat, si nécessaire. Mais tu me connais : je ferai tout pour éviter d'en arriver là.

Crayola posa la main sur celle de Jailana. Le pseudo-gant était doux et soyeux sous ses doigts.

— A condition que tu puisses agir, et cela m'étonnerait que ton complément te laisse risquer ta vie et celle de ton enfant à naître, rappela la journaliste en jetant un rapide coup d'oeil en direction de Red Owens.

— Nous avons convenu de ne pas nous séparer. Nous resterons donc à bord du *Maraudeur* pendant que vous descendrez sur la planète.

— Vous ?

Jailana parut un instant déconcertée, puis elle adressa son plus beau sourire à son amie.

— Je crois que j'ai gaffé. Eh bien, oui, tu seras de la partie, Blade l'a dit à Red. Il a même ajouté que tu te montrerais certainement très utile — ne me demande pas pourquoi !

Andy fit irruption dans la vaste salle. Son teint fripé indiquait qu'il venait de toute évidence de se lever — et qu'il n'avait pas suffisamment dormi pour récupérer de la fatigue accumulée durant sa

mission de trente heures à la surface de Batoog. Derrière lui venaient Chuck Nilson, Wayne Serpico et deux hommes d'équipage dont Crayola avait oublié les noms. Leur arrivée déclencha une subite agitation, tout le monde se mettant à gesticuler et à parler en même temps. Même Kaxang abandonna son terminal pour se joindre à la conversation. Il régnait une ambiance de fièvre et de tension extrême.

Blade et le professeur choisirent ce moment pour pénétrer à leur tour dans le poste de pilotage, l'un vêtu d'une blouse blanche constellée de taches de tailles et de couleurs variées, l'autre en tenue de travail : combinaison flottante bleue aux multiples poches et trousse à outils en bandoulière. Le mégot d'un mince cigarillo dénicotinisé était vissé au coin de ses lèvres. Il paraissait fatigué, mais d'excellente humeur.

— Mesdames, messieurs, commença Krasbaueur, je vous prierai tout d'abord d'excuser notre retard, mais la densité des informations recueillies est telle que nous avons consacré près de six heures à les passer en revue. Cela dit, j'ai une très bonne nouvelle pour nous tous : nous savons désormais en quel endroit de Batoog se trouve la station qui génère le labyrinthe gravifique encerclant Rigel. (Il toussota.) Passons maintenant à la mauvaise nouvelle : quand le chat n'est pas là, les souris dansent ! Ce que je veux dire par là, c'est que les Batoogshans sont sur le point de lancer une offensive sur toute la frange orientale de la Confédération... (Il marqua un temps d'arrêt, dévisageant une à une les personnes présentes, comme s'il cherchait à deviner par avance quelle serait leur réaction.) Pour être précis, cette attaque doit se produire cet après-midi, aux environs de dix-sept heures.

CHAPITRE V

26 mai 2389 — 03 : 28

— Il nous reste donc un peu plus de treize heures devant nous, constata Ronny Blade une fois que la surprise créée par la déclaration du professeur Krasbaueur se fut dissipée. C'est pourquoi je vais vous demander d'être très attentifs à mes paroles. Il est important que chacun d'entre vous comprenne parfaitement leur sens, afin d'éviter toute erreur lors de l'exécution du projet que le professeur et moi avons élaboré... Naturellement, toutes les suggestions seront les bienvenues, mais je vous demanderai d'attendre la fin de mon récit pour intervenir, car la situation est si complexe et recèle tant de pièges et de périls qu'il est avant tout nécessaire de la visualiser dans son ensemble.

Tous hochèrent la tête en signe d'acquiescement, y compris Andy, qui bouillait d'impatience à l'idée d'en découdre. Sa seule consolation était de savoir qu'il en allait de même pour Ronny, malgré le calme apparent qu'affichait celui-ci. Les deux hommes n'avaient pas la haine facile, mais il était difficile de demeurer indifférent face aux exactions commises par les cruels batraciens sur les mondes qui avaient eu le malheur de recevoir leur visite — sans parler des crimes commis par les complices humains qu'ils arrivaient à suborner.

Un souvenir vieux de deux ans traversa soudain l'esprit de l'aventurier à la barbe poivre et sel... Cela s'était passé sur Tzula, lors de leur premier affrontement — par personne interposée — avec les Batoogshans. Karla-n-Lungo, une jeune indigène dont Blade était l'amant, avait été froidement assassinée par un truand terrien mouillé dans le trafic du shtailung. Ce jour-là, le businessman avait juré de la venger, aussitôt imité par ses associés. Et lorsque les cruels batraciens s'étaient emparés de Buundloha, le serpent dieu de Joklun-N'Ghar, tous quatre avaient fait la promesse solennelle de retrouver le Veilleur kidnappé et de châtier comme il convenait les auteurs de son enlèvement. Le moment de passer à l'acte était venu, songea Sherwood avec un hochement de tête. Enfin. Et ils allaient faire d'une pierre deux coups.

— Comme vous le savez tous, reprit Ronny, Andy a capturé deux Batoogshans lors de son expédition sur la troisième planète. Il s'agit de deux militaires — le shangrin Oormigshank et le dagsheen Mabanghi. Bien que le système hiérarchique en vigueur dans l'armée de Batoog soit nettement plus compliqué que le nôtre, on peut estimer qu'un shangrin correspond à peu près à un colonel et qu'un dagsheen se situe entre le soldat de deuxième classe et un caporal. Oormigshank est donc — et de loin ! — le supérieur de Mabanghi. Le contraire serait

d'ailleurs étonnant, vous comprendrez pourquoi tout à l'heure.

« Le professeur et moi-même avons effectué une rapide synthèse des données historiques prélevées dans leur mémoire. Celles-ci sont naturellement sujettes à caution, car la réécriture du passé est l'une des caractéristiques des sociétés totalitaires — et celle des Batoogshans l'est au plus haut point... Cela dit, il y existe des îlots de libre-pensée et de tradition orale, comme nous l'a montré le contenu du cerveau de Mabanghi. Dans ces lieux, de moins en moins nombreux au fil du temps, les parents racontent à leurs enfants ce qu'ils appellent la Véritable Histoire — par opposition à l'Histoire Véridique enseignée à l'école, qui n'est qu'un vecteur pour la propagande raciste du Haut Etat-Major.

« Il existait des centaines d'ethnies différentes sur Batoog lorsque les Rigeliens y abordèrent, voici quelques milliers d'années. Le peuple avec lequel ils entrèrent en contact se nommait les Marécageux Verts — ce qui se disait Vaïtoch Sheung dans leur langue rude et rocailleuse. Grands, musclés et agressifs, ils faisaient régner la terreur aux marches de leur territoire, lequel ne cessait de s'agrandir au fur et à mesure que leurs voisins fuyaient le contact de ces fous sanguinaires. Ils étaient fiers de leur brutalité et la revendiquaient. La logique aurait d'ailleurs voulu qu'ils massacrent les Rigeliens quand ceux-ci quittèrent leur vaisseau pour établir le premier contact — ou qu'ils *tentent* de le faire. Mais l'un d'eux, plus malin que les autres, avait vu l'un des étrangers foudroyer un kalachaplenn cornu d'un simple geste de la main. Ces inconnus disposaient de toute évidence d'une puissance avec laquelle il serait difficile de rivaliser ; mieux valait donc les écouter avant de les tuer. « Et les Rigeliens, naïvement, expliquèrent aux quinze ou vingt guerriers présents — lesquels trépignaient d'impatience à l'idée de faire couler le sang de ces intrus — qu'ils pouvaient leur offrir une vie meilleure, sans maladies, sans parasites, sans insectes, sans fauves et sans sécheresse. Le moment de les tuer venu, le petit malin sut à nouveau se montrer assez persuasif pour calmer les ardeurs de ses compagnons. Les membres de la mission rigelienne ne devaient jamais savoir à quel point ils étaient passés près de la mort.

« Par la suite, les Vaïtoch Sheung s'attribuèrent le monopole des contacts avec les étrangers — lesquels ne soupçonnèrent à aucun moment qu'il pouvait exister d'autres ethnies. La meilleure preuve en est le nom de nos adversaires : Batoogshans, tout droit dérivé de Vaïtoch Sheung. Nous n'avons pas trouvé grand-chose sur cette période dans les cellules mémorielles de nos prisonniers. Il semblerait que des centaines de tribus aient été anéanties. Mais à plusieurs reprises, les Marécageux Verts se heurtèrent à des groupes ethnolinguistiques trop importants pour qu'il fût possible de les

éliminer. Ils décidèrent donc de les associer au « Grand Projet de Conquête de l'Univers », pour reprendre l'expression que nous avons trouvé imprimée dans le cerveau d'Oormigshank.

« Ces populations, au nombre d'une dizaine, s'intégrèrent plus ou moins bien à la société planétaire qui naissait sous l'égide des Vaïtoch Sheung — et avec l'aide aveugle de Rigel IV. Officiellement, il n'existait qu'une seule ethnie, qu'un seul peuple. Mais en fait, les Marécageux Verts occupaient tous les postes clés. Et pendant ce temps-là, les Rigeliens inconscients livraient leurs secrets scientifiques, persuadés d'accomplir une bonne action, alors qu'ils ne faisaient qu'armer leurs futurs ennemis qui, à la première occasion, les massacraient. Ainsi, quand un de leurs savants inventa la propulsion gravito-magnétique, ils en firent tout naturellement don aux Batoogshans.

« Ceux-ci estimèrent que le temps était venu de montrer leur véritable visage. Ils attaquèrent une planète peuplée de paisibles arachnides, anéantissant la quasi totalité de la population sous un déluge de feu nucléaire. Puis, en réponse aux protestations des Rigeliens, ils s'en prirent à leur monde natal. Ils furent repoussés, mais ce n'était que la première escarmouche d'une guerre qui devait durer plusieurs siècles, ne prenant fin que le jour où un champ de force quantique fut tendu autour de Batoog, emprisonnant ses habitants à l'intérieur d'une sphère d'espace de quelques millions de kilomètres de diamètre.

« Les Batoogshans se déchaînèrent alors contre leurs « associés », rayant de la face de l'Univers des peuples aussi divers que les Marécageux Jaunes, les Océanides ou les Grands Verts des Mangroves. Des millions d'individus furent massacrés sous les prétextes les plus divers. Au bout du compte, seuls les Polaires parvinrent à survivre, malgré leur refus massif d'adhérer à la théorie de la Guerre Totale préconisée par un chef militaire du nom de Korganshik le Terrifiant... Cela dit, nous avons découvert, pensons-nous, la raison pour laquelle ils ont été épargnés : leur résistance au froid. Rares sont les Marécageux Verts capables de supporter les températures qui régnent, même en été, au-delà du quarante-huitième parallèle. Les Polaires, par contre, vivent dans ces régions depuis des temps immémoriaux. Et bien qu'ils appartiennent incontestablement à la même race que leurs oppresseurs, la sélection naturelle — ou tout autre processus analogue — a fini par favoriser les individus possédant une bonne régulation thermique interne !

— Je n'y comprends rien, avoua Andy en se grattant l'occiput. Les batraciens — même quadrumanes — sont des créatures à sang froid, non ?

— En général, oui, répondit Blade. Toutefois, les Batoogshans

échappent à cette règle, car ils jouissent d'une homéothermie [16] partielle — ou d'une poïkilothermie à éclipses, si tu préfères... (Face à l'expression d'incompréhension qui s'étalait sur le visage d'Andy, il se sentit obligé d'expliquer :) Les animaux dits à sang froid tirent leur chaleur de sources externes, comme le soleil — ils sont exothermes —, tandis que ceux qui possèdent un système de thermorégulation, comme les humains, sont qualifiés d'endothermes. Les Batoogshans appartiennent également à cette catégorie : une glande comparable à notre hypothalamus contrôle leur température interne — du moins, jusqu'à un certain point. En-dessous d'une température ambiante de seize degrés Celsius, leur métabolisme tend à se ralentir.

— Tu veux dire qu'ils sont homéothermes au-dessus de seize degrés et poïkilothermes en-deçà de cette limite ? intervint Baker, l'air vivement intéressé.

Comment faisait-il pour suivre ? Andy, lui, s'embrouillait à cause de tous ces mots compliqués, qui se ressemblaient tous. Il dut faire un effort pour prêter attention à la réponse de Blade. — Exactement, approuva celui-ci avec un large sourire. Là où les choses se corsent, c'est avec les Polaires. D'après les comparaisons génétiques effectuées par le professeur, les différences observées entre le génome d'Oormigshank et celui de Mabanghi demeurent minimes. Il faudrait bien sûr d'autres échantillons pour en avoir la certitude, mais ce que nous savons de l'histoire de Batoog permet de supposer que, sur le plan de l'ADN, nos captifs représentent sinon deux extrêmes opposés, du moins deux exemples honnêtes de la diversité génétique — et culturelle — locale.

« Les Batoogshans — je limiterai désormais cette appellation aux seuls Marécageux Verts, les cruels maîtres de la planète — considèrent les Polaires comme une race inférieure. Pourtant, ils ont approximativement les mêmes gènes qu'eux. Il n'y a pas plus d'écart entre le shangrin Oormigshank, né dans une importante famille de la capitale, et le dagsheen Mabanghi, enfant d'une ville située sur le cercle polaire, qu'entre un aborigène australien et un Européen. La seule divergence importante concerne la répartition d'une chaîne d'ADN bien particulière, dont nous n'avons pas encore déchiffré toutes les informations — l'ordinateur y travaille en ce moment même. Cette séquence influencerait tout à la fois sur le système de thermorégulation et sur la forme de la langue...

Andy Sherwood fronça les sourcils. Il commençait à comprendre où Ronny voulait en venir. Le souvenir du tire-bouchon de muqueuses verdâtres qui pendait au coin de la bouche de Mabanghi était encore tout frais dans sa mémoire.

— Les Polaires auraient donc une meilleure régulation que les... Batoogshans ? interrogea Crayola, qui n'avait pas perdu un seul mot

du discours du businessman.

— A peine meilleure, souligna Krasbaueur, qui trépignait depuis un certain temps déjà, brûlant du désir de s'exprimer. Ils deviennent poikilothermes en-dessous de dix degrés.

— Six degrés de différence ? s'écria Andy. Mais ce n'est rien !

— Détrompez-vous, mon jeune ami, dit avec condescendance le professeur. Un rapide calcul nous a en effet permis d'estimer que cela laisse aux Polaires deux territoires de plusieurs millions de kilomètres carrés, l'un au nord, l'autre au sud de la zone où les Batoogshans peuvent vivre toute l'année sans précautions spéciales. Nous connaissons désormais la raison pour laquelle les Marécageux Verts n'ont pas exterminé les Polaires : parce qu'ils ont besoin que ces derniers entretiennent les installations situées entre le pôle et le quarante-huitième parallèle de chaque hémisphère.

« Mais le plus amusant dans ce cas, enchaîna-t-il sur un ton doctoral, c'est bien entendu la raison pour laquelle seuls les Polaires possèdent ce gène. En recoupant diverses informations, j'en suis arrivé à la conclusion suivante... (Le vieil homme considéra ses auditeurs, l'œil brillant.) Avant la venue des Rigeliens, les tribus indigènes pratiquaient couramment l'exogamie. Il leur arrivait aussi d'éclater en plusieurs groupes, ou de se fondre dans une entité plus vaste. L'ethnie des Vaïtoch Sheung était l'une de ces entités. Et sa croissance s'est faite tant par une forte natalité que par l'intégration des tribus voisines. Bon nombre des « races » disparues, comme les Marécageux Jaunes ou les Petits Insulaires, ont dû être simplement absorbées dans le grand brassage génétique planétaire au fur et à mesure que s'étendait l'emprise des Batoogshans. Oormigshank, dont le cerveau a été littéralement lessivé par une propagande d'une efficacité terrifiante, croit descendre, comme tous ses semblables, d'un mythique noyau originel de farouches guerriers qui se seraient reproduits jusqu'à peupler la planète entière, se livrant au passage au génocide des « races inférieures ». Il est bien plus probable qu'une bonne partie de ses ancêtres aient appartenu à celles-ci.

« Pourquoi ce processus d'assimilation n'a-t-il pas joué avec les Polaires ? Les Batoogshans les ont-ils immédiatement identifiés comme une ethnie à part, à cause de leur résistance au froid ? Ou bien cette même résistance a-t-elle rendu les métissages exceptionnels ? J'aurais pour ma part tendance à pencher pour cette dernière explication...

— Mais c'est en contradiction totale avec ce que vient de nous raconter Ronny ! s'écria Andy, qui perdait soudain pied.

— Tu as mis le doigt sur le cœur du problème, dit Ronny Blade, ironique. Oormigshank et Mabanghi croient tous les deux à la réalité des grands massacres perpétrés à la suite de l'apparition de l'écran

quantique, et l'histoire que je vous ai résumée était un genre de « compilation » de leurs visions respectives. Par contre, la théorie du professeur repose sur des données génétiques, linguistiques, culturelles et climatiques. S'il a raison, il n'y a pas eu de génocide, mais un immense brassage génétique doublé d'un processus d'acculturation accélérée. Par la suite, le Haut Etat-Major a inventé une explication à la disparition des peuples qui s'étaient fondus dans la masse. Et il a voulu cette explication terrifiante, pour montrer aux Polaires — les seuls habitants de Batoog suffisamment différents pour qu'il fût possible de les mépriser et de les haïr — ce qui les attendait s'ils refusaient de collaborer. Parce qu'ils avaient besoin d'eux, besoin de leur capacité de vivre dans des régions où les Batoogshans étaient obligés de porter des vêtements chauffants !

— Cela ne nous dit toujours pas pourquoi seuls les Polaires possèdent le gène étendant leur plage d'homéothermie, fit remarquer Baker.

Il s'était rapproché de Crayola et leurs coudes se touchaient presque. Ces deux-là n'allaient pas tarder à... s'entendre, songea Sherwood en détaillant la silhouette avantageuse de la journaliste fadama.

— A cause de l'eugénisme, répondit Krasbaueur. Une langue de Batoogshan doit être longue, lisse et terminée par une petite spatule. Les nouveau-nés ne répondant pas à ce critère — ou à d'autres, il y en a toute une liste — sont systématiquement éliminés. C'est vraisemblablement de cette façon que le gène en question a disparu de la majeure partie de la population, pour se maintenir chez les Polaires, à qui il est indispensable.

— Si l'on pousse à bout votre hypothèse, professeur, nota Baker, on peut même supposer qu'il n'y avait pas d'ethnie polaire à proprement parler lorsque les Rigeliens ont installé leur barrière quantique autour de Batoog. Vous avez évoqué l'eugénisme... Et si les Batoogshans avaient *créé* les Polaires ?

Blade haussa les épaules.

— Nous finirons bien par découvrir de quoi il retourne vraiment. Maintenant, si vous le voulez bien, je vais vous décrire grossièrement à quoi ressemble la société des Batoogshans — et ensuite, je vous exposerai les détails du plan que nous avons mis sur pied. (Il regarda autour de lui.) Dommage que tout le monde ne soit pas présent. Je compte sur ceux qui demeureront à bord pour résumer aux absents ce qui se sera dit cette nuit.

Crayola fit un pas en avant, effleurant au passage la hanche de William Baker qui tressaillit comme s'il venait d'être piqué par un moustique. Cette scène, qu'il avait été le seul à voir, fit naître un sourire attendri sur les lèvres de l'aventurier.

— Je voudrais connaître la composition du commando, dit-elle. Si je dois en faire partie, mieux vaudrait que je le sache avec suffisamment d'avance pour pouvoir me préparer — et je crois qu'il en va de même pour tous ses membres.

Ronny hocha la tête.

— Nous serons sept, annonça-t-il. William, Andy, Chuck, Kaxang, Crayola, le professeur — et moi-même, bien entendu. Je ne manquerais ça pour rien au monde !

Dans l'effervescence qui suivit, Andy fut à nouveau le seul à remarquer l'étrange conduite de la journaliste : au lieu de se joindre à l'allégresse générale, elle se pencha vers Jaïlana, toujours assise dans son fauteuil, et lui demanda quelque chose. La compagne de Red Owens acquiesça et se leva. Un instant plus tard, les deux jeunes femmes quittaient discrètement la passerelle.

Lorsqu'elles revinrent, deux ou trois minutes plus tard, alors que Ronny se préparait à reprendre sa présentation du monde auquel ils allaient être bientôt confrontés, un gant de polymère souple, couleur d'argent, gainait la main et le bras droit de Crayola.

05 : 15

Le shangrin Oormigshank sortit brutalement de sa léthargie. Il gisait sur le dos, les bras le long du corps, maintenu contre sa couche par une succession de larges bandes élastiques, qui demeuraient tout aussi serrées lorsqu'il expirait. Une odeur de médicament flottait dans l'air. La vive lumière ambiante teintait de vert sombre ses paupières closes.

Il ouvrit les yeux. Passé l'éblouissement initial, il distingua deux Rigeliens penchés sur lui. Ainsi, il avait été fait prisonnier par les ennemis irréductibles de son peuple, songea-t-il avec abattement. Mais d'où pouvaient-ils bien sortir ? Les Rigeliens ne s'étaient-ils pas enfuis comme des lâches pour échapper à la glaciation qui menaçait leur planète, emmenant celle-ci avec eux ? Dans l'entourage du Haut Etat-Major, on chuchotait qu'ils avaient basculé dans un univers parallèle et que le globe condamné qui avait remplacé Rigel IV avait été arraché à une ligne de probabilité voisine.

— Je suis Ronny Blade, dit l'un des deux hommes.

Son visage d'une grande laideur, au milieu duquel pointait ce ridicule appendice nommé « nez », dont les Batoogshans se passaient sans problème, était surmonté d'une grotesque touffe de poils noirs. Quand aux appendices cartilagineux qui flanquaient son visage, ils étaient tout bonnement hideux.

— Allez vous faire foutre, répliqua Oormigshank, qui connaissait

par cœur l'attitude à adopter dans la situation qui était actuellement la sienne. Vous ne tirerez rien de moi.

— Monsieur est un doux rêveur, à ce que je vois ? commenta l'autre Rigelien.

Il était encore plus affreux que son compagnon, avec cette pilosité faciale qui lui donnait l'allure d'un animal. Son nez était plus long, également, ainsi que ses poils crâniens, aussi gris que ceux qui lui couvraient le visage. Il en avait jusque dans le creux de ces excroissances inesthétiques appelées « oreilles », constata le shangrin avec un dégoût croissant.

— Andy Sherwood, présenta Blade. Ne faites pas attention à ce qu'il dit : il adore plaisanter.

Il fit un geste de la main, hors du champ de vision du Batoogshan dont la couche se redressa pour devenir un confortable fauteuil. Naturellement, les liens étaient tout aussi efficaces dans cette position, vérifia-t-il discrètement, tout en considérant avec commisération les tenues minables de ses bourreaux. Des sous-fifres. On l'avait confié à des sous-fifres — alors qu'il était tout de même shangrin ! Mais il était bien connu que les Rigeliens ne comprenaient rien à la hiérarchie.

— J'ai une très bonne nouvelle pour vous, poursuivit Blade. Nous allons vous renvoyer sur Batoog, avec votre ami...

— Ce n'est pas mon ami ! rugit Oormigshank. Un dagsheen ne saurait être l'ami d'un...

— Oui, oui, c'est ça, on est au courant, coupa Sherwood. Alors, ferme-la et écoute plutôt ce que le monsieur voudrait te dire.

Le shangrin laissa sa troisième paupière recouvrir ses globes oculaires et baissa la tête.

— Très bien, reprit Blade. Donc, ainsi que je vous le disais, nous allons vous libérer pas plus tard que tout à l'heure, ainsi que... le dagsheen Mabanghi, avec qui nous vous avons enlevé. Vous serez porteur d'un message *qui ne doit en aucun cas être communiqué à votre compagnon*.

Le voile vitreux qui masquait les yeux du Batoogshan disparut subitement. Voilà qui devenait intéressant. Quelque chose qu'il était nécessaire de cacher à un traître polaire ne pouvait que l'être.

— De quoi s'agit-il ? interrogea-t-il.

— D'un ultimatum.

Oormigshank serra les mâchoires. Il n'avait pas prévu cela.

— Le gouvernement central de la Confédération terrienne, dont nous sommes les représentants officiels, continuait Blade, demande à votre Haut Etat-Major de renoncer à son projet d'invasion nous concernant. En cas de refus, nous serions amenés à détruire votre monde d'origine — ce que nous préférierions éviter. Nous ne comprenons pas ce que vous avez pu faire aux Rigeliens, ni comment

l'étoile centrale de ce système a cédé la place à une naine rouge, mais une chose est certaine : nous vous anéantirons sans hésiter si vous touchez à une seule de nos planètes !

La menace laissa Oormigshank parfaitement froid. 11 n'y croyait pas une seule seconde ; le génocide n'était pas du tout le genre des Terriens. Quoi qu'il en fût, il se sentait incroyablement soulagé d'apprendre qu'il n'avait pas affaire à des Rigeliens. D'autant plus que ces horribles personnages au corps contrefait semblaient croire que c'étaient les Batoogshans qui avaient réglé leur compte à ces fichus « flics » galactiques ! A présent certain que la promesse d'une libération prochaine ne constituait pas un piège ou un appât, le shangrin ne songeait plus qu'à une seule chose : abrégé les formalités et mettre le cap sur Batoog pour avertir le Haut Etat-Major d'avancer l'heure de l'offensive. Cela lui vaudrait bien une médaille, voire une petite promotion. Il avait tout à fait l'âge d'être nommé marvei ; avec de la chance, on lui confierait un vaisseau, ou une petite escadrille...

— C'est tout ? laissa-t-il tomber, dédaigneux.

Les deux hommes hochèrent la tête, puis le fauteuil se déplia à nouveau en position horizontale — et l'inconscience reprit possession du shangrin Oormigshank.

05 : 34

Mabanghi fut réellement impressionné par la manière dont la *Maraude-3* disparut, emportant sur Batoog les membres du commando et le shangrin anesthésié. Le téléporteur du *Maraudeur* occupait toute une soute, qu'il avait fallu doubler d'un alliage particulier afin d'y créer les conditions voulues. Comme William Baker l'avait expliqué au dagsheen, il s'agissait d'un appareil expérimental, très sensible, qui connaissait de nombreuses pannes — par bonheur d'assez courte durée, en général.

— Et voilà, dit Jäilana, les dés sont jetés.

Le Polaire acquiesça en silence. Il n'était pas encore revenu de la merveilleuse aventure qu'il vivait depuis son réveil, une heure plus tôt à peine. Deux « Terriens » nommés Baker et Crayola l'avaient aussitôt pris en charge, lui expliquant en quelques mots quelle était la situation et lui demandant, pour finir, de les aider. Sa décision n'avait pas été facile à prendre ; s'il avait eu affaire à des Rigeliens, sans doute aurait-il refusé de se ranger à leur côté. Mais il était en présence d'extraplanétaires d'une origine différente — et ils lui paraissaient tout à fait dignes de confiance. Ou alors, ils avaient su trouver les mots justes pour le berner. Ce pauvre crétin galonné d'Oormigshank n'était-il pas tombé dans le piège qu'ils lui avaient tendu ?

Malgré sa méfiance et ses réticences, Mabanghi avait fini par

accepter de jouer le jeu des étrangers. Ils l'avaient alors détaché, lui offrant à boire et à manger — et tandis qu'il se restaurait, ils lui avaient expliqué les grandes lignes de leur plan pour empêcher les Batoogshans de déclencher une guerre qui risquait d'enflammer cette partie de la Galaxie durant des dizaines, voire des centaines d'années. Et à mesure qu'ils parlaient, le dagsheen s'était surpris à les écouter avec une attention et un intérêt de plus en plus soutenus. Lorsqu'ils se turent, sa décision était prise : il allait leur apporter son concours.

— Pourvu qu'ils réussissent, marmonna-t-il, revenant soudain à la réalité.

Red Owens posa une main réconfortante sur l'épaule du Polaire.

— Ronny et Will n'ont pas pour habitude d'échouer, dit-il. Sinon, il y a belle lurette qu'ils ne seraient plus de ce monde ! Et il en va de même pour Andy. Tous trois ont vécu des aventures dépassant l'entendement — et il m'est souvent arrivé de partager leur destin.

Mabanghi posa un regard compatissant sur le commandant du *Maraudeur*. Il était laid, comme tous ses semblables, mais il y avait quelque chose dans l'expression de son visage qui inspirait la sympathie.

— Vous regrettez de ne pas les accompagner, observa le dagsheen. Owens acquiesça d'un mouvement de tête.

— Je suis chargé de famille — ou, du moins, je vais bientôt l'être ; il ne m'est plus permis de prendre des risques inutiles. Mes associés n'ont pas besoin de moi, là où ils se trouvent. Ou plutôt, je leur suis nettement plus utile à bord de mon vaisseau que fourré dans leurs pattes !

C'était une étrange manière de voir les choses, songea Mabanghi. Sa descendance assurée, le colosse au poil roux aurait dû au contraire se plonger à corps perdu dans l'action, comme le voulait la tradition. Ces Terriens étaient décidément bizarres, mais le dagsheen ne pouvait s'empêcher de les apprécier — ainsi que leurs compagnons nés sur d'autres mondes : le petit humanoïde à la peau verdâtre nommé Kaxang et les deux femelles aux poitrines rebondies appelées Crayola et Jaïlana.

Mabanghi jeta un bref coup d'oeil à celle-ci. Il lui était difficile d'admettre qu'elle pût être attirante, même aux yeux de créatures aussi contrefaites que les Terriens. Courbes et bourrelets disgracieux gâchaient une silhouette qui aurait pu être assez fine pour séduire un Polaire — ou un Batoogshan — s'il n'y avait eu tout ce poil luxuriant sur son crâne, cette peau couleur de cuivre clair et, surtout, ce grotesque pic de chair qui déformait ses traits.

— Que doit-il se passer, maintenant ? demanda-t-il à Red Owens. Que suis-je censé faire ?

L'astronaute désigna le disque bleu-vert de Batoog, qui emplissait

le centre de l'écran en demi-lune du poste de pilotage. Le continent Vertical apparaissait en pleine lumière, frangé d'une myriade d'îles aux formes contournées. C'était là, quelque part dans la jungle équatoriale, que l'ethnie maudite des Batoogshans avait vu le jour.

Un instant, la haine submergea le dagsheen, mais son tempérament naturellement doux et nonchalant reprit aussitôt le dessus. Si ces Terriens s'avéraient aussi redoutables qu'ils le paraissaient au premier abord, la domination des Marécageux Verts ne tarderait pas à toucher à sa fin, et les Polaires connaîtraient enfin la liberté, ils seraient débarrassés de la menace d'anéantissement qui pesait en permanence au-dessus de leur tête. Il leur faudrait alors faire taire les sentiments qui les habitaient pour accorder leur miséricorde à leurs anciens oppresseurs. On ne construit pas une société durable sur la haine de l'autre. — Tout dépend de ce qui se passera sur votre monde, dit Owens en laissant retomber sa main. Mais a priori, nous devrions recevoir l'ordre de vous téléporter d'ici trois ou quatre heures. C'est en tout cas ce que prévoit le minutage de l'opération. Ensuite, vous ne pourrez compter que sur vous-même. J'espère que vous ne nous avez pas menti lorsque vous affirmiez pouvoir réunir une force d'un millier de combattants en un temps record.

— Des combattants qui n'auront pas à combattre, souligna Jaïlana. Cette idée me plaît beaucoup, vous savez ? Sur ma planète natale, deux Etats antagonistes se sont livrés à une véritable course à l'armement qui s'est traduite par des millions de militaires devenus parfaitement inutiles, que l'on entretenait uniquement pour gonfler les statistiques et impressionner l'adversaire. Nous les appelons les « soldats-fantoches ». La plupart d'entre eux ne savent même pas tenir un fusil !

Mabanghi coassa un petit rire.

— Parce que vous croyez que les « guerriers » que je vais recruter seront plus efficaces ? Les Batoogshans se méfient trop des Polaires pour leur confier des armes vraiment dangereuses. Les quelques milliers de militaires appartenant à mon peuple n'ont qu'un rôle symbolique et occupent tous des postes subalternes. Toutes les garnisons sont dirigées par des Marécageux Verts — qui, la plupart du temps, gardent sous clef jusqu'aux couteaux pointus, tant ils craignent une révolte des « traîtres » que nous sommes à leurs yeux !

— Arrêtez-moi si je me trompe, dit Jaïlana, mais j'ai comme l'impression que cela vous amuse.

— Tout à fait, reconnu le dagsheen. Je viens en effet de réaliser que les Batoogshans nous craignent autant que nous les craignons, et cela m'ouvre des perspectives que je trouve pour ma part délicieuses. (Il ouvrit à demi sa large bouche, dévoilant les minuscules dents pointues de sa mâchoire inférieure, entre lesquelles pointait sa langue

en tire-bouchon.) On va leur coller une trouille de tous les diables ! jubila-t-il.

Owens et Jailana échangèrent un regard entendu, dont la signification échappa à Mabanghi. Il ne pouvait deviner que l'expression idiomatique qu'il venait d'employer, appartenait exclusivement au langage d'Andy Sherwood dont il avait hérité lors du transfert psycho-linguistique à la suite duquel il avait appris l'Omnia Lingua...

CHAPITRE VI

Même jour, 06 : 17

La *Maraude-3* se matérialisa à six mille mètres d'altitude au-dessus des cratères égueulés d'une chaîne de volcans éteints. Constituée d'un nombre de plaques tectoniques bien inférieur à celui de la Terre, Batoog comptait peu de « points chauds » par lesquels le magma interne pouvait parvenir à la surface. D'après les relevés, toute trace de volcanisme actif y avait cessé depuis plus d'un million d'années.

A peine apparue, la navette tomba comme une pierre vers une vallée plongée dans l'ombre. Andy Sherwood n'enclencha les anti-g qu'à la toute dernière seconde, mais l'appareil s'immobilisa aussitôt à quelques dizaines de mètres au-dessus du sol. Sans perdre de temps, Kaxang parcourut les données collectées par les détecteurs.

— Signature thermique nulle, annonça-t-il. Il n'y a pas un Batoogshan dans un rayon de trois cents kilomètres. Pas de problème : leur maillage de surveillance comportait bien une faille.

— C'était une riche idée de comparer l'image mentale que le shangrin se faisait de sa planète avec la réalité physique, complimenta Baker, s'adressant à Ronny Blade.

Celui-ci approuva vigoureusement. En retrait, le professeur Krasbaueur se rengorgea sans même s'en rendre compte. L'idée était de lui, bien entendu. Il s'était tout récemment entiché d'une nouvelle science au nom barbare : la psychocartographie. Celle-ci avait pour objet mettre en parallèle, à des fins de comparaison, ce qu'un courant de pensée né au XXII^e siècle appelait la réalité « objective » [17] — la structure définie par les relevés des instruments de mesure — et la perception que pouvait en avoir tel ou tel sujet ou groupe de sujets. Dans le cas du shangrin Oormigshank, l'image mentale correspondait approximativement à ce que montraient les télévoyeurs du *Maraudeur*, à un petit détail près : une zone montagneuse du continent Circulaire paraissait comme occultée — voire « rétrécie » — dans l'esprit du Batoogshan. Krasbaueur en avait conclu que ce secteur ne possédait aucune importance stratégique et que la surveillance devait y être moins stricte que partout ailleurs sur la planète.

Cette particularité arrangeait bien le commando. Il n'était pas question, en effet, de se rematérialiser n'importe où, comme la première fois ; à la suite la disparition des deux militaires, la planète tout entière devait être en ébullition, scrutant le ciel avec tous les instruments disponibles. Même si la *Maraude-3* n'avait pas été détectée lors de sa précédente « promenade » dans les airs de Batoog, elle y avait laissé quelques traces — dont un cercle de neige fondue là où

son champ de forces avait effleuré la surface du sol. Les Marécageux Verts, qui n'étaient pas des imbéciles, auraient forcément additionné un et un, et ce, d'autant plus que cet enlèvement mystérieux s'était produit à la veille de la plus grande offensive jamais lancée par leur peuple !

Sherwood pilota habilement la navette le long de vallées sinueuses, au fond desquelles coulaient des ruisseaux argentés. La matinée était bien entamée, à cette longitude et le ciel, d'un bleu profond, irradiait une douce lumière. Mais Kaxang n'avait pas le temps de contempler le paysage qui défilait autour de la *Maraude-3* ; il était trop occupé à surveiller les écrans des détecteurs.

Une dizaine de minutes après sa réapparition, le petit appareil obliqua en direction du nord, suivant une vaste brèche qui s'élargissait en un plateau au bout duquel se dressait une station d'observation, la seule de tout le secteur.

— Nous entrerons dans leur périmètre radar dans quinze secondes, avertit le N'Gharien.

La main de Sherwood s'agita dans le champ de compréhension et la navette se stabilisa en douceur à une altitude de quelques mètres, oscillant en silence au-dessus d'une prairie semée d'arbres dont les silhouettes anguleuses et décharnées évoquaient des épouvantails.

— A quelle distance nous trouvons-nous de la station ? interrogea Blade.

— Vingt-cinq kilomètres, répondit Kaxang.

Le businessman le remercia, avant de faire ses adieux. C'était ici que son chemin se séparait de celui de ses compagnons. Pour quelques heures seulement — en théorie, car nul ne pouvait présager de la façon dont les événements allaient se dérouler. Et le cœur de chacun se serrait à l'idée qu'il puisse ne pas revenir...

Quelques instants plus tard, Blade quitta le bord par le sas latéral et, soutenu par le générateur anti-g de sa combinaison, s'éloigna en direction de la station, invisible à cette distance. Dans ses bras ballottait le corps inerte du shangrin Oormigshank.

— Bon, dit Baker d'un ton décidé, nous passons sans attendre à la phase B.

Andy Sherwood ricana, frottant d'un air inspiré la courte barbe poivre et sel qui lui couvrait le menton. II. attendait ce moment depuis le début de l'opération.

Kaxang reporta son attention sur les moniteurs où défilaient des colonnes de symboles lumineux. Même avec l'aide de l'ordinateur et les fabuleuses accélérations que procurait le propulseur de la *Maraude-3*, la phase B n'avait rien d'un jeu d'enfant, bien au contraire. Et la C serait plus délicate encore — sans parler de la D, à laquelle l'astrogateur préférerait ne pas penser !

Sans quitter des yeux les écrans des détecteurs, il injecta dans le trajectographe les coordonnées de départ et d'arrivée calculées par avance à bord du *Maraudeur*. Il était insensé de tenter de piloter manuellement la navette sous l'accélération fabuleuse à laquelle elle allait être soumise. Les capacités de propulsion — de type aninertiel — autorisaient en effet de passer instantanément de l'immobilité à des vitesses de plusieurs milliers, voire dizaines de milliers de kilomètres par seconde ! Son inventeur, le professeur Krasbaueur, pensait même qu'à terme, il serait possible de se déplacer quasi instantanément d'un bout à l'autre de la galaxie, mais le générateur de la *Maraude-3* — pourtant capable de fournir en une seconde assez d'énergie pour alimenter pendant un mois une ville de la taille de New York — n'était pas assez puissant pour permettre à la navette de franchir le mythique Mur de la Lumière.

— Tout est paré, annonça Kaxang. On y va quand tu veux, Andy.

L'aventurier barbu, qui occupait le siège voisin de celui de l'astrogateur, décocha à celui-ci une bourrade amicale avant d'introduire la main dans le champ de compréhension.

— C'est parti ! cria-t-il presque, surexcité, tandis que ses doigts dessinaient la figure symbolique qui ordonnait à l'ordinateur d'exécuter les instructions inscrites dans les mémoires du trajectographe.

Soudain, le ciel fut d'un noir d'encre et les lumières d'une grande ville scintillèrent sous le ventre de l'appareil.

La *Maraude-3* était arrivée à destination.

06 : 39

Oormigshank revint à lui avec un épouvantable mal de crâne. Mais celui-ci ne l'empêcha nullement de remarquer l'odeur familière qui flottait dans l'air un peu trop frais à son goût. Cela sentait le mushilim et la gayavôte cendrée.

Son cœur bondit de joie dans sa poitrine. Ces imbéciles de Terriens avaient donc tenu parole : il était de retour sur Batoog !

D'un bond, il fut sur ses pieds. La tête lui tourna un instant, puis le vertige se dissipa et son bonheur ne fit que grandir à la vue du paysage qui s'étendait devant lui — vue quelque peu gâchée, il est vrai, par le corps inerte du dagsheen Mabanghi, avachi à quelques pas de là. Les Terriens n'auraient-ils pu le garder avec eux ? Ou tout simplement s'en débarrasser ?

Il pivota pour regarder derrière lui, et sursauta en apercevant, à quelques centaines de mètres de là, la tour bardée d'antennes d'une station de surveillance radar. Comment les Terriens s'y étaient-ils pris pour le déposer si près d'une telle batterie de détecteurs sans pour

autant se faire repérer ? Un instant, l'inquiétude irradiia des filaments de glace dans sa poitrine — mais il était trop heureux d'avoir survécu, et de revoir Batoog, pour céder plus longtemps à ce sentiment.

En trois enjambées, il s'approcha de Mabanghi et lui donna un vigoureux coup de pied dans les côtes. Poussant un cri de souffrance, le dagsheen se redressa vivement et, dans la foulée, se mit au garde-à-vous. Il avait le regard vitreux de quelqu'un qui a trop dormi, estima le shangrin.

— Où sommes-nous ? demanda le Polaire.

Oormigshank le fit taire d'un claquement de son fouet, qu'il avait tiré en prévision d'une quelconque impertinence de ce genre.

— Silence ! ordonna-t-il. Nous allons rejoindre la tour radar que vous voyez là-bas. D'ici là, je ne veux pas entendre un seul mot sortant de votre bouche. Pas un seul !

Mabanghi baissa la tête en signe de soumission, et le shangrin éprouva un plaisir subit à voir cette graine de traître reconnaître de la sorte son autorité. Les Polaires devaient ramper devant les Marécageux Verts, telle était la règle. Il fallait qu'ils payent pour leurs crimes. Eternellement. Ou, du moins, jusqu'à l'extinction complète de leur race maudite.

Ils se mirent en marche vers la station, qu'ils atteignirent rapidement. Hormis la tour, haute comme cent Batoogshans, la base comportait deux bâtiments bas au toit plat et une demi-douzaine de hangars et d'ateliers.

Quelques véhicules tout terrain étaient garés sur un petit parking, non loin d'un graviplane en forme de cône renversé.

Un groupe de militaires était occupé à démonter la chenille droite de l'un des camions. Ses membres ne tardèrent pas à remarquer les deux silhouettes titubantes qui venaient à leur rencontre dans leurs uniformes froissés. Comprenant soudain qu'il se passait quelque chose d'anormal, ils se ruèrent vers le shangrin et le dagsheen.

Oormigshank demanda à voir le commandant de la base. Celui-ci, le kromloch Klapodekan, le reçut dans un petit bureau meublé de façon austère, tandis que Mabanghi était mis au secret dans un cachot. Le Polaire ne devait raconter à personne le peu qu'il savait de cette affaire.

En quelques mots, Oormigshank réussit à convaincre Klapodekan de contacter le Haut Etat-Major ; son don de persuasion personnel et le fouet qu'il manipulait distraitement suffisaient en général à convaincre les officiers qui lui étaient inférieurs en grade, mais il n'avait eu aucun besoin d'eux cette fois-ci. Le kromloch était un individu efficace et alerte ; comprenant immédiatement la gravité et l'urgence de la situation, il avait estimé qu'il était préférable de se décharger de ses responsabilités sur l'un de ses supérieurs.

Le shangrin se retrouva donc en ligne avec le yondell Murumikan, qui parut prendre son récit suffisamment au sérieux pour lui ordonner de réquisitionner le graviplane de la station de surveillance afin de rallier au plus vite la capitale. Il lui demanda également d'emmener Mabanghi avec lui — ce qui étonna beaucoup Oormigshank : depuis quand accordait-on la moindre attention au témoignage d'un Polaire ? La parole d'un shangrin batoogshan ne suffisait-elle donc pas ?

Faisant taire la contrariété que cette idée suscitait en lui, il se mit en demeure d'exécuter les consignes du yondell. Il y avait assurément du galon à gagner dans cette affaire.

07 : 02

La *Maraude-3* jaillit du lac dans lequel elle se dissimulait depuis quelques dizaines de minutes et fondit comme un oiseau de proie sur le camp de rééducation, dont les baraquements se dressaient de l'autre côté d'une petite crête rocheuse ondulée. Son bond fut si rapide qu'elle avait déjà atterri dans l'enceinte du camp lorsque le grincement suraigu de la sirène d'alerte s'éleva du mirador central.

Ce camp accueillait — dans des conditions de détention fort pénibles — une bonne dizaine de milliers de condamnés de droit commun. La structure rigide et oppressive de la société locale semblait en effet n'avoir qu'une influence limitée sur le taux de criminalité.

— C'est ici que vous descendez, annonça Andy en se tournant vers Baker et Crayola. Allez ! Magnez-vous ! insista-t-il pour abréger les adieux.

La journaliste emboîta le pas au businessman. Il leur fallut dix secondes pour atteindre le sas ventral de la navette, mais ce laps de temps suffit à Sherwood pour semer la pagaille dans l'enceinte du bagne. Employant l'hallucinateur du professeur Krasbaueur, il fit apparaître une quantité invraisemblable de byudorji, ces créatures volantes de la taille d'une main, dont la morsure causait de violentes douleurs et qui hantaient certaines hautes vallées du continent Oblique. Un Batoogshan sur deux éprouvait une terreur irrépressible face à ces affreuses bestioles noir et or qui tombaient du ciel par paquets grouillants. Quand Crayola sauta sur la terre battue de la cour centrale, au-dessus de laquelle flottait la navette, elle constata qu'une panique insensée régnait autour d'elle. Gardiens et convicts couraient en tout sens, cherchant à chasser les monstrueuses choses ailées qui, croyaient-ils, tournoyaient autour d'eux.

— Viens. Vite.

Baker avait saisi la main de Crayola et il l'entraînait en direction du baraquement le plus proche — une construction de brique crue au toit de tôle. Nul n'avait pu les voir sortir du ventre de l'appareil, car ils

avaient pris soin de brancher leur champ défecteur. Arrivés dans un endroit plus calme, ils mirent en route leur hallucinateur personnel, qui leur donnait l'aspect extérieur de Batoogshans, éteignirent l'écran d'invisibilité et se regardèrent avec stupéfaction.

— Tu n'es pas très avantagée, ma chère Crayola, constata le Terrien.

Puisqu'il passait au tutoiement, la Fadama décida de l'imiter. Cela lui parut tisser un lien d'intimité qui lui réchauffa le cœur. Qu'importaient les dangers si elle pouvait les affronter en compagnie de cet homme !

— Tu n'es pas très reluisant non plus, mon cher Will, lui répondit-elle. Je ne sais pas si Krasbaueur a voulu te jouer un tour, mais tu ressembles à un Batoogshan particulièrement attardé sur le plan intellectuel.

L'hallucinateur ne devait, au départ, agir que sur les cerveaux des batraciens quadrumanes, mais Blade et Baker avaient insisté pour qu'il soit également réglé sur la longueur d'onde de l'encéphale humain. Le premier estimait que le fait de voir la même chose que les individus qu'ils seraient appelés à côtoyer, de se voir soi-même sous la forme d'un Batoogshan, aiderait les membres du commando à entrer dans la peau de leur rôle. Quant au second, il trouvait qu'il s'agissait d'une excellente manière de contrôler le fonctionnement de l'appareil sur lequel reposerait leur survie.

L'agitation qui avait gagné le camp de prisonniers fut portée à son comble par le décollage majestueux de la navette ; éjectant des nuages de fumée rouge et jaune par une douzaine d'orifices, elle s'éleva avec une lenteur impressionnante, semblant se moquer des balles et des rayons tirés par les armes des gardes. Puis son pourtour s'illumina d'un millier de minuscules rayons lumineux qui se dispersèrent au-dessus des têtes des Batoogshans pour aller ouvrir autant de brèches dans la triple rangée de barbelés électrifiés ceinturant le camp.

Une fraction de seconde plus tard, la *Maraude-3* n'était plus là.

A n'en pas douter, songea Crayola, cet événement était appelé à frapper les imaginations. Il convenait désormais d'en tirer parti, en se mêlant aux innombrables convicts qui, déjà, s'enfuyaient dans toutes les directions.

— Suivons ce groupe-là, décida Baker en désignant une demi-douzaine de Batoogshans que guidait un gigantesque Polaire à la face entaillée d'une balafre bleu-vert.

Ce ne fut pas une mince affaire, en raison de la confusion générale, mais le Terrien et la Fadama réussirent à se maintenir dans le sillage du groupe en question jusqu'à ce que, hors d'haleine, les fuyards se laissent tomber à terre à quelques centaines de mètres à peine du périmètre du camp. Les Batoogshans éprouvaient beaucoup de

difficultés à courir, en raison des mains palmées qui terminaient leurs membres inférieurs ; en temps ordinaire, lorsqu'ils étaient pressés, ils se déplaçaient plutôt par bonds. Mais les prisonniers avaient subi, au moment de leur incarcération, une petite opération qui, en modifiant l'emplacement des attaches des puissants muscles de leurs cuisses, leur interdisait de recourir à ce mode de déplacement rapide auquel ils étaient habitués depuis leur plus tendre enfance.

Baker et Crayola s'affalèrent non loin de ceux qu'ils suivaient.

— N'est-ce pas dangereux de rester si près du camp ? fit la journaliste, en *Omnia Lingua*, au cas où l'un des batraciens les plus proches aurait eu l'ouïe particulièrement fine.

— Il faut croire que non. Sans doute les gardes ont-ils été désarmés et massacrés. Et tu sais comme moi qu'il risque de s'écouler un certain temps avant l'arrivée de qui que ce soit dans cette contrée perdue. (Il s'allongea sur le dos dans l'herbe rare, ferma les yeux et marmonna :) Le plus dur, maintenant, ça va être de faire bouger cette masse dans le sens qui nous intéresse, et je ne vois pas trop comment les réunir pour leur parler...

— A ta place, je ne m'en ferais pas trop à ce sujet pour l'instant, le coupa Crayola. Nous avons d'autres préoccupations, bien plus immédiates.

Elle dut accomplir un effort pour trouver le courage de sourire au Terrien lorsque celui-ci, se redressant, découvrit la grosse main palmée du Polaire balafre, posée sur l'épaule de la Fadama.

— La gonze est à moi, éructa la bouche fendue.

07 : 30

Le graviplane, piloté par un Oormigshank un tantinet trop nerveux pour accomplir une manœuvre tout à fait réussie, se posa maladroitement sur la piste prévue à cet effet tout en haut de la tour octogonale qui abritait le Haut Etat-Major. Un instant plus tard, le shangrin ouvrit sans douceur la porte du petit réduit où il avait enfermé Mabanghi — ou soi-disant-il — pour la durée du voyage.

Oormigshank ayant tiré tout ce qu'il pouvait de son appareil, il leur avait fallu à peine une petite demi-heure pour rallier la capitale, pourtant distante de quelque six mille kilomètres. Mais Blade, à qui l'hallucinateur avait permis de se faire passer pour le dagsheen, n'était pas mécontent de prendre un peu d'avance sur l'horaire. A cette heure, Will et Crayola devaient s'être enfuis du camp pénitentiaire — et sans doute avaient-ils déjà commencé à recruter des truands évadés en vue de la phase C.

Le Terrien se déplaça et sortit du réduit, prêt à esquiver la lanière du fouet que tenait le shangrin.

— Tu peux parler, vermine, dit celui-ci, les poings sur les hanches.

— Où sommes-nous ? demanda Blade, bien qu'il eût parfaitement reconnu l'endroit.

— Au cœur même de notre empire. Le Haut Etat-Major nous attend.

Quatre gardes en uniforme violet firent leur apparition sur la terrasse, sortant au pas cadencé du petit cube de béton qui abritait l'ascenseur. Quelques pas derrière eux venait un officier surchargé de galons, décorations, épaulettes et fourragères en tout genre, qui émettaient à chacun de ses mouvements une série de cliquetis métalliques. Une vraie caricature, songea le Terrien.

— Le yondell Murumikan, grommela Oormigshank. Tâche de lui témoigner le respect qui lui est dû. C'est un collaborateur direct du stoolz.

Le businessman évita soigneusement toute réaction visible. Mieux valait pour le moment se faire tout petit et observer la tournure que prenaient les événements. On l'avait jusqu'ici tenu au secret, ainsi qu'il l'avait prévu, et il n'avait guère eu l'occasion d'étudier l'effet de l'ultimatum sur les Batoogshans.

— Garde-à-vous ! aboya le shangrin, décochant un coup de pied dans le tibia de Blade.

Serrant les dents à cause de la vive douleur qui montait dans sa jambe, le Terrien se redressa, la tête droite, imitant Oormigshank. Le yondell s'arrêta devant eux, les considéra durant une dizaine de secondes, puis fit un geste bref. L'un des gardes s'avança et gifla à quatre reprises le shangrin, dont les yeux virèrent au rouge.

— Ça vous apprendra à vous faire enlever par nos ennemis, dit Murumikan. Un officier de votre grade ne devrait jamais se retrouver dans une situation aussi ridicule. Je devrais également vous faire châtier pour ne pas vous être suicidé lorsque vous avez découvert que vous étiez au pouvoir des Terriens, mais « on » a supposé qu'il était en effet préférable que vous reveniez vivant afin de nous faire part de leur message... De leur *intolérable* ultimatum ! Gardes !

Les quatre soldats encadrèrent Oormigshank et lui passèrent promptement toute une série de chaînes, entravant ses chevilles et ses poignets. Puis — humiliation suprême pour un Marécageux Vert de haut grade — il découpèrent la veste de son uniforme et en jetèrent au vent les lambeaux.

— Dégradé ? coassa le shangrin. Je suis dégradé ?

— Chassé de l'armée serait une formulation plus exacte, répliqua le yondell avec indifférence. Vous allez en baver, *civil* Oormigshank, croyez-moi !

Le Batoogshan chargé de chaînes paraissait sur le point de craquer nerveusement. Son univers n'était-il pas en train de s'effondrer autour

de lui ? Malgré l'antipathie que lui inspirait le shangrin, Blade ne put s'empêcher d'éprouver de la pitié pour lui. On traitait l'officier kidnappé comme un félon qu'il n'était pas ; il n'avait pas mérité une telle humiliation.

— Mais j'ai *gagné* le droit de me battre lors de la Grande Offensive ! cria-t-il d'une voix rauque. Vingt-huit années de service, dont dix dans les Corps Combattants !

— Ce droit vous est retiré par décision du stoolz. Désormais, vous vous effacerez jusques et y compris devant les simples soldats... (Il désigna celui qu'il prenait pour Mabanghi.) Et devant les Polaires, bien entendu.

C'en était trop pour Oormigshank, qui perdit connaissance et, par la même occasion, le peu qui lui restait de dignité.

07 : 49

Baker ne prit pas le temps de considérer le colossal

Polaire au visage entaillé. Il sauta instantanément sur ses pieds, prêt à se battre jusqu'à la mort s'il le fallait. Il ignorait si des relations sexuelles étaient envisageables entre une ravissante humanoïde et un batracien quadrumane. mais il n'était pas question de le vérifier pour le moment — d'autant moins que l'obtention du consentement de Crayola paraissait fortement compromise.

— Ce vieux fou de Krasbaueur m'a donné une apparence trop « sexy », souffla celle-ci, toujours en Omnia Lingua.

— A mon avis, n'importe quelle femelle ferait l'affaire — et comme vous êtes la seule dans les env...

— Hé ! Qu'est-ce que vous racontez, vous deux ? C'est quoi, ce fichu patois ?

Baker bomba le torse, en une attitude de défi. La matraque neuronique — spécialement réglée sur les fréquences auxquelles les Batoogshans étaient le plus sensibles — fixée à son poignet droit n'apparaissait bien évidemment pas dans l'image suscitée par l'hallucinateur.

— Nous nous demandions si nous allions te laisser une chance de t'excuser, ou s'il valait mieux te flanquer une raclée avant de commencer à discuter, dit-il paisiblement. Enlève ta sale patte d'elle.

Le colosse polaire demeura interdit, sa langue en tire-bouchon pendant à demi par sa bouche entrouverte. Puis, après un long instant d'hésitation, il retira sa main de l'épaule de Crayola et recula d'un pas, la tête inclinée sur le côté. Une parfaite image de l'imbécillité, jugea Baker, toujours sur ses gardes.

— Il fallait le dire, que c'était ta femelle, répondit le géant. Tu n'as qu'à la marquer, merde !

— Je ne suis pas le genre de type qui *marque* sa femelle, lui rétorqua le Terrien.

Le Polaire s'esclaffa.

— Ça, je m'en doute ! (Il désigna du pouce la prison dévastée, de laquelle montaient une demi-douzaine de panaches de fumée noire.) Joli spectacle, hein ? Ça fait six ans que j'en rêvais... Et toi ?

— N... Je viens d'arriver, risqua Will. Dans la dernière... livraison.

— Eh bien ! On peut dire que t'as une sacrée veine ! T'en avais pris pour longtemps ?

Très à l'aise, le colosse s'assit et tira de sa poche un paquet contenant plusieurs boulettes de gomme colorée. Il enfourna une poignée de celles-ci dans sa bouche et commença à les mastiquer consciencieusement.

— Huit ans. Et toi ?

— Perpète. J'ai pissé sur un tas de ferraille qui se disait shangrin. Il avait mâché trop de gomme et il roupillait dans un marais, tu vois ? J'ai pas pu résister. Qu'est-ce que ça aurait changé, hein ? Il était déjà tellement dégueulasse... Manque de pot, un autre tas de ferraille m'a vu et il a appelé les lyazaed !

Il s'agissait du nom d'un animal local, voisin du lézard, mais aussi de l'appellation argotique de la police militaire chargée de s'occuper des civils.

— Notre crime est moins glorieux, dit Baker, qui avait l'impression de marcher sur des œufs. Vol de véhicule.

— Et tu as chopé huit ans ?

Le Terrien affecta une expression étonnée, qui se traduisit par son équivalent batoogshan sur les traits de son « double » créé par l'hallucinateur.

— Ça te paraît beaucoup ?

— Pas mal, oui. Sauf si c'était un truc militaire. Mais là, tu aurais morflé sacrément plus ! Au moins trente piges !

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? s'enquit Baker, entourant de son bras les épaules de Crayola, qui s'était prudemment rapprochée de lui, de façon à se mettre hors de portée en cas d'un éventuel changement d'humeur du colosse. Nous n'allons tout de même pas rester là à attendre qu'on vienne nous ramasser ?

— T'as raison, opina le Polaire balafré. Mais à pincés, ça risque de prendre un certain temps ! Bon, de toute façon, faut que j'aille chercher mes potes. Vous inquiétez pas si vous les trouvez un peu bizarres — c'est normal. Mais ce sont de braves gars, un peu dans mon genre... Au fait, mon blaze, c'est Hulkudurumbur, mais vous pouvez m'appeler Hulk.

Baker se présenta sous le nom — typiquement batoogshan ! — de Williambeck, mais ne fit pas la moindre allusion à Crayola, laquelle

dut accomplir un grand effort sur elle-même pour se taire. Dans la société de Batoog, les femmes jouaient un rôle totalement effacé. Juridiquement, leur statut était celui d'une propriété mobilière. Elles appartenaient à leur père — ou, en cas de décès de celui-ci à leurs frères —, puis à leur époux. Quand une femme était condamnée à une peine de prison, le divorce d'avec son mari était automatique. Elle devenait dès lors propriété du Haut Etat-Major — et, accessoirement, du premier mâle qui déciderait de se l'approprier au sein de l'établissement pénitentiaire où elle serait envoyée.

— T'inquiète pas pour ta gonzesse, dit Hulk d'un ton protecteur et rassurant. Je préviendrai mes potes qu'elle est à toi et personne te la disputera. On en partageait deux, au camp, alors on n'est pas trop en manque de ce côté là, mais elle ont profité du bordel pour filer !

C'en était trop pour Crayola qui ne put s'empêcher d'ironiser :

— Ah ! Les salopes !

Le colosse tourna vers elle une face étonnée, la dévisagea avec insistance et curiosité, puis son regard revint se poser sur Baker, tandis qu'il ouvrait une large main sur sa poitrine, en un geste qui signifiait son admiration — ainsi que son entière approbation.

— Vachement bien éduquée, dis donc ! félicita-t-il le Terrien.

Baker eut du mal à réprimer le fou rire nerveux qui montrait en lui à la vue de la grimace compliquée qui déformait le pseudo-visage de sa compagne, laquelle se demandait visiblement s'il lui fallait rire, pleurer, s'indigner ou tout simplement garder le silence.

Elle choisit en fin de compte cette dernière option, au grand soulagement du Terrien, qui connaissait assez bien le tempérament de la jeune humanoïde pour craindre un éclat de sa part face à l'hyper-machisme de Hulk.

08 : 44

Comme chaque fois qu'il y avait de la bagarre, Andy Sherwood s'amusait comme un fou. En l'espace d'une heure et demie à peine, il avait réussi à semer une pagaille monstre sur toute la surface de Batoog. La *Maraude-3* était apparue en dix lieux différents, séparés les uns des autres par des milliers de kilomètres — et, chaque fois, elle avait frappé, libérant des prisonniers ou coupant des lignes de communication. Des secteurs entiers de la planète étaient désormais totalement désorganisés, faute d'électricité ou de visiophone — le tout sans aucune victime, conformément au plan établi.

— Ils nous cherchent, annonça Kaxang. Le ciel grouille de monde.

— Aucune importance, décréta Andy. De toute façon, nous en avons fini avec la phase B.

— Il reste un objectif, rappela Chuck Nilson. L'astroport de

Goomshal.

Sherwood consulta d'un coup d'œil les quelques lignes de caractères lumineux affichés devant lui sur un petit moniteur, puis tourna un visage étonné vers le second du *Maraudeur* :

— Je n'ai pas ça sur ma liste. Et toi, Kaxang ?

Le N'Gharien secoua la tête.

— Moi non plus. Ce doit être cette cible qui a été écartée au dernier moment. Mais je ne me souviens plus pourquoi elle l'a été...

— M. Blade pensait que nous n'aurions pas le temps de nous en occuper, dit le professeur Krasbaueur, qui était occupé à dessiner des arabesques vivement colorées sur un écran tactile extra-plat. Four une fois, il s'est trompé, puisque nous avons une douzaine de minutes d'avance sur notre planning.

L'aventurier à la barbe poivre et sel considéra brièvement la situation. Il n'était pas question de passer à la phase C avant l'heure convenue ; de la simultanéité des diverses opérations en cours dépendait la réussite de l'offensive. Pourquoi ne pas s'occuper pendant ce temps ?

— Où se trouve Goomshal ? s'enquit-il.

Kaxang fit apparaître un planisphère de Batoog sur l'écran principal. Un point lumineux orange clignotait à la pointe sud du continent Oblique, à quelque quarante degrés de latitude sud. Le marqueur triangulaire de couleur verte indiquant la position de la *Maraude-3* se trouvait au large de la côte est du continent Vertical.

— Ce serait l'affaire de quatre minutes à peine, indiqua le N'Gharien, qui connaissait suffisamment Andy pour savoir qu'il brûlait d'envie d'inscrire cet objectif supplémentaire à son tableau de chasse. Un saut de puce de dix mille kilomètres.

Krasbaueur haussa un sourcil vivement intéressé.

— Nous pourrions tout à fait nous en occuper, dit-il, s'adressant à Sherwood. En quoi était censée consister l'opération contre cet astroport ? demanda-t-il, se tournant vers Chuck Nilson.

Celui-ci réfléchit un instant.

— Je crois qu'il était question de clouer au sol tous les vaisseaux qui s'y trouveraient.

— De quelle manière ?

— Destruction de leurs étançons par un faisceau thermique au ras du sol, répondit le second du *Maraudeur*. Une opération délicate, même avec ce merveilleux engin.

— Plus que onze minutes avant le début de la phase C, avertit Kaxang.

Andy considéra ses compagnons.

— Que diriez-vous d'y aller ? interrogea-t-il. On peut se régler ça en quatre coups de cuiller à pot, non ? Je vois très bien comment

jouer le coup : arrivée en piqué à un truc du genre mach 30, immobilisation au ras des pâquerettes, cinq secondes de flux thermique — emballez, c'est pesé ! Et départ à Mach 50 vers la stratosphère pour conclure l'affaire. Alors ? Ça vous dit ?

Nilson et Kaxang acquiescèrent sans enthousiasme ni réticences. Tous deux aimaient l'action — quoique moins que Sherwood, qui paraissait né pour elle, et pour elle seule —, mais ils n'éprouvaient aucun plaisir particulier à prendre des risques, utiles ou non.

Krasbaueur, par contre, paraissait emballé par l'idée :

— Excellent, excellent, marmonna-t-il en se frottant les mains. J'ai justement un nouveau bricolage à tester qui pourrait nous être très utile dans cette opération... (Il désigna l'écran plat sur lequel se tordaient des structures abstraites aux vives couleurs.) Ne croyez surtout pas que je me lance dans le pop art néo-fauviste ! Ce que vous voyez est une coupe fractale de la trame du continuum...

— Fractale ? répéta Andy.

Il avait déjà entendu ce mot, mais en ignorait la signification. Encore une histoire de physique quantique ou de topologie polydimensionnelle ! Ces questions-là le dépassaient complètement ; il n'avait jamais eu l'occasion de faire d'études, ni le temps d'enrichir ses connaissances sur le plan scientifique. Il devait être le seul pilote de toute la Galaxie à ne rien comprendre aux mathématiques transdimensionnelles qui régissaient la plongée dans le subespace... Mais a-t-on besoin de comprendre chaque détail du fonctionnement d'un appareil pour s'en servir ?

— Ce serait un peu long à expliquer, répondit le vieux savant d'un ton paternel.

— Quel serait l'effet de votre « bricolage », dans ce cas ? interrogea Sherwood.

— Changer en plomb la totalité des matières fissiles qui se trouveront dans un certain rayon autour de la navette. Cela ne devrait prendre que quelques secondes. Naturellement, l'épicentre du phénomène est protégé ; *notre* combustible nucléaire demeurera intact.

— Dix minutes avant la phase C, signala Kaxang, qui avait déjà commencé à calculer la trajectoire de la navette.

— Allons-y ! rugit l'aventurier barbu en introduisant la main dans le champ de compréhension.

Le trajet fut si court que tous eurent l'impression que le paysage avait simplement *basculé*, comme s'il n'était qu'un simple décor de théâtre soudain remplacé par un autre. La *Maraude-3* flottait à cinq mille mètres d'altitude, au-dessus d'une immense esplanade rose pâle sur laquelle se dressaient des milliers de navires, tous identiques, dont la vue fit naître un frisson le long de l'échiné d'Andy Sherwood.

— Des croiseurs géants de la Main Rouge ! haleta-t-il. Je savais que ces maudits Batoogshans avaient réussi à en récupérer quelques-uns, mais je n'aurais jamais pensé...

A ce moment précis se produisirent deux événements simultanés : Zébulon Krasbaueur mit en route son appareil « fractal » et une violente secousse fit trembler la navette, qui commença aussitôt après à tomber en vrille vers le bitume rose de l'astroport.

— Nous avons été touchés, cria Kaxang pour couvrir le vacarme qui avait empli le poste de pilotage. Les générateurs sont en feu ; il faut évacuer le navire immédiatement !

Et, sans plus attendre, il déboucla ses sangles et quitta son fauteuil. Chuck et Andy l'imitèrent sans hésiter, tandis que le vieux professeur commençait à fourrer dans un grand sac de plastitoile les montages électroniques qui jonchaient le plan de travail qu'il s'était aménagé.

— Nous n'avons pas le temps, prof, dit Sherwood en le tirant par le bras en direction de la coursive qui menait à l'écouille la plus proche.

Kaxang ouvrit le panneau étanche et ils entrèrent dans le sas. Manœuvrée par Nilson, la porte extérieure se rabattit brutalement. Ils sautèrent dans le vide et, soutenus et propulsés par leurs ceintures anti-g, se hâtèrent de s'éloigner en direction du nord. A peine avaient-ils parcouru trois ou quatre kilomètres que la *Maraude-3* s'écrasa au sol. Le choc déclencha l'explosion de ses générateurs surpuissants. Un titanesque champignon se déploya dans le ciel, tandis que l'onde de choc poursuivait les naufragés, accompagnée d'un vent de radiations mortelles. Sherwood, Kaxang et Nilson eurent le temps de refermer leur casque, mais le professeur, gêné par son sac — qu'il avait emporté bien qu'il fût à moitié vide —, poussa un hurlement en portant ses mains à son visage.

Ce fut la dernière chose que distingua Andy, car au même moment, l'ouragan radioactif déclenché par l'explosion le frappa de plein fouet et il perdit connaissance.

CHAPITRE VII

Même jour, 09 : 16

— Toujours aucune nouvelle de la *Maraude-3* ? interrogea Red Owens en entrant dans le poste de pilotage.

Wayne Serpico eut un geste découragé.

— Je ne cesse de passer en revue la gamme des fréquences convenues, répondit-il, mais je n'ai obtenu aucun résultat pour le moment. J'espère qu'il ne leur est rien arrivé.

Bien maladroitement, l'ingénieur des transmissions venait de résumer l'opinion générale qui régnait à bord du *Maraudeur*. Selon les plans établis par Blade et Krasbaueur — plans copieusement amendés par leurs compagnons, Andy Sherwood en tête —, la navette était censée envoyer toutes les vingt minutes un signal subspatial ultrabref signifiant que l'opération se déroulait comme prévu et sans anicroches. Mais au rendez-vous de neuf heures, les récepteurs du *Maraudeur* étaient restés désespérément muets. Et, depuis, l'inquiétude ne cessait de monter comme une lente et étouffante marée à bord du puissant astro-cargo.

— Nous ne pouvons pas demeurer dans l'expectative, déclara Owens en prenant place aux commandes. Il va falloir improviser. Tu sais que je n'aime pas ça, mais ai-je le choix ?

Wayne lança un regard étonné à son supérieur. Ce n'était pas dans la manière de celui-ci de perdre si rapidement patience. En temps ordinaire, le pacha du *Maraudeur* préférerait attendre la dernière minute pour passer à l'action — à la différence d'Andy Sherwood, qui « fonçait dans le tas » dès que l'occasion lui en était donnée, et parfois même sans que cette dernière condition soit remplie. Cette différence de tempérament était d'ailleurs nettement visible lors des bagarres auxquelles l'équipage du vaisseau se trouvait mêlé de temps à autre : tandis que Red accomplissait des efforts surhumains pour apaiser la situation, le joyeux barbu grisonnant prenait un malin plaisir à jeter de l'huile sur le feu.

— Vous avez une idée, commandant ? s'enquit Wayne.

Owens vérifia qu'ils étaient seuls avant de lui répondre :

— A mon avis, la *Maraude* a dû être détruite...

Il s'interrompit, les yeux baissés. Il craignait pour la vie des membres du commando, et cela se voyait.

— Ça me paraît difficile à admettre, dit l'ingénieur des transmissions en se laissant aller en arrière dans son confortable fauteuil anti-g épousant la forme du corps. A moins que les Batoogshans ne disposent d'une technologie bien plus évoluée que ne le laissent supposer les indices en notre possession, bien entendu.

— Pour ma part, fit Owens, en guise de réponse, je n'ai qu'une confiance limitée dans cette propulsion que le professeur qualifie d'« aninertielle ». Toutes les inventions de Krasbaueur ne sont pas couronnées de succès, loin de là ! La navette a peut-être été victime d'une panne. (Il toussota.) Quoi qu'il en soit, nous devons nous porter au secours d'éventuels survivants. Cela m'étonnerait qu'un vieux renard comme Andy se soit laissé avoir comme un bleu. (Il tapa du poing sur l'accoudoir de son fauteuil.) Outre leurs communicateurs, nous aurions dû munir tous les passagers de la navette d'émetteurs de rappel automatique analogues à ceux qu'ont emportés Ronny, Will et Crayola !

Il s'interrompit, serrant les poings. Un nouveau motif d'inquiétude venait de se manifester à lui : Blade était censé le contacter entre huit heures et huit heures trente ; or, il n'avait toujours pas donné signe de vie. Que lui était-il arrivé ? Les Batoogshans avaient-ils percé à jour son déguisement ? Ou bien s'étaient-ils contentés d'exécuter sans jugement le Polaire dont il avait usurpé l'identité ?

Mabanghi choisit cet instant pour mettre le pied sur la passerelle. A la différence d'Oormigshank, qui s'était montré hautain et désagréable lorsqu'on l'avait brièvement réveillé avant de le renvoyer sur sa planète natale, le dagsheen avait manifesté une attitude plutôt sympathique à l'égard de ses ravisseurs. Il ne lui avait pas fallu longtemps avant d'accepter le point de vue des Terriens et de se ranger à leurs côtés. Son peuple vivait depuis trop longtemps sous le joug des Marécageux Verts pour qu'il manquât une si belle occasion de redistribuer les cartes.

— Y a-t-il un problème ? s'enquit-il en s'asseyant dans le fauteuil de l'astrogateur.

— Il semblerait que notre navette ait été détruite ou accidentée, répondit Owens d'un air ennuyé.

Les traits de Mabanghi se déformèrent en une grimace qui devait correspondre à une expression de compassion.

— Oh ! Je suis désolé, dit-il en voûtant l'échiné.

La main qui terminait sa jambe gauche se mit à jouer machinalement avec le track-ball commandant le déplacement des images sur l'un des petits écrans situés en face de lui. Le paysage qui défilait était constitué de plaines verdoyantes et de collines pelées.

— En outre, poursuivit le pacha du *Maraudeur*, Ronny Blade n'a pas donné signe de vie.

— Vous voulez dire que vous ne savez toujours pas quand vous allez me téléporter sur Batoog ?

Un pli soucieux barrait le front du colosse rouquin lorsqu'il acquiesça à voix basse :

— C'est cela. J'ai donc décidé de changer nos plans.

— Et que comptez-vous faire ?

— Envoyer une autre navette à la recherche de la *Maraude-3*. Cette fois-ci, il n'y aura personne à bord. Elle sera pilotée par une IA [18] extrêmement performante, répondant au doux nom de Gédéon, pour qui il s'agira du baptême du feu.

Mabanghi ouvrit de grands yeux et son « pied » gauche cessa de jouer avec le track-ball.

— Vous autres, Terriens, avez donc réussi là où les plus grands savants de Batoog ont échoué ? s'écria-t-il. Vous avez vraiment créé des entités sentientes synthétiques à l'aide de bits et d'octets?...

— Et nous avons su en faire nos alliées, assura Owens. Enfin, plus ou moins. Certaines d'entre elles sont un tantinet bougon — et je crains que ce ne soit le cas de Gédéon.

Le Polaire n'émit aucun commentaire. Il contemplait fixement les instruments et les moniteurs disposés devant le siège habituellement occupé par Kaxang.

— Dites-moi, fit-il au bout d'un court silence, que signifie ce voyant mauve allumé, à droite de ce tableau ?

Wayne poussa un grognement de surprise et, quittant précipitamment sa place, vint se pencher sur la console d'astrogation. Au passage, sa main effleura le bras du dagsheen, mais ni l'un, ni l'autre ne parurent ne fut-ce que le remarquer. Red Owens trouva réconfortant de voir son ingénieur des transmissions et ce batracien quadrumane coude à coude, respirant le même air, partageant le même espace. Il était donc possible de vivre en bonne entente avec les habitants de Batoog...

Enfin, avec certains d'entre eux. L'astronaute s'imaginait difficilement en train de côtoyer l'odieux personnage qu'était Oormigshank — et il se voyait encore moins travailler avec celui-ci.

— Importantes traces de radioactivité, annonça Serpico après avoir manipulé diverses commandes. Il y a sans doute eu une explosion thermonucléaire sur l'hémisphère qui nous est invisible. A en juger par la vitesse de déplacement du nuage radioactif, cette déflagration a dû avoir lieu voici une trentaine de minutes, dans la région de l'astroport de Goomshal.

Le nom disait quelque chose au pacha du *Maraudeur*... Cela lui revint : il s'agissait d'un objectif éliminé à la dernière seconde. Il eut soudain la sensation d'étouffer. L'idée qui lui venait à l'esprit était tout sauf agréable. Car Andy Sherwood, entraîné par sa fougue naturelle, était tout à fait capable d'avoir voulu faire du zèle en ajoutant cet astroport à la liste de ses « exploits ».

— La navette ? haleta Owens, qui connaissait par avance la réponse.

— Je ne crois pas que les Batoogshans s'amuseraient à faire

exploser une bombe d'une telle puissance — plusieurs dizaines de milliers de mégatonnes — à l'intérieur de leur atmosphère, dit Wayne, qui essayait de toute évidence de masquer son inquiétude. Et la déflagration aurait été bien moins importante s'il s'était agi d'un de leurs vaisseaux — ou, même de plusieurs d'entre eux !

Mabanghi lui tapa doucement dans le dos. Un être humain n'aurait pas agi différemment, songea le colosse roux, qui trouvait décidément ce « crapaud » de plus en plus sympathique.

— J'envoie tout de suite la navette, décida-t-il, une larme perlant au coin de l'œil. Au cas où il y aurait des survivants. (Il mit en circuit son micro :) Appel à tout l'équipage — et tout spécialement à Tex ! Téléportation immédiate de la *Maraude-4*. Ensuite, tout le monde aux postes de combat. Tout laisse à penser que ces maudits batraciens ont descendu la *Maraude-3*. Galaxie ! On va leur montrer ce qu'il en coûte de s'attaquer à la B and B Co !...

Il coupa le micro et retomba en arrière dans son siège, le front couvert de sueur.

— Envoyez-moi sur Batoog, demanda Mabanghi. Ici, je ne vous suis d'aucune utilité.

En dépit de la confiance qu'il avait dans le Polaire — une confiance étayée par la connaissance du contenu de l'esprit de celui-ci —, Red Owens hésita un instant. Ne s'agissait-il pas d'une ruse pour prévenir les Batoogshans de ce qui se tramait ? Le dagsheen était au courant d'une bonne partie du plan des Terriens ; le lâcher sans surveillance sur Batoog constituait malgré tout un risque. Mais la situation était si confuse — et, peut-être, d'une telle gravité — que le pacha du *Maraudeur* se sentait quelque peu obligé de prendre des risques — mesurés, il est vrai. Car le Polaire n'aurait pas exactement la bride sur le cou ; il lui faudrait compter avec Gédéon, et Owens lui souhaitait bien du plaisir. Si Mabanghi avait l'intention de leur jouer un mauvais tour, il en serait pour ses frais — et s'il était sincère, il pourrait s'avérer d'une grande utilité dans les heures à venir, à condition que l'I.A. ne lui fasse pas perdre son calme. Car il existait une raison au fait que Blade et Baker n'aient, jusque-là, pas eu recours aux services de celle-ci — une raison tout à fait valable.

— D'accord, dit le colosse, amusé malgré lui. Vous partez à bord de la *Maraude-4*. Il vous reste trois minutes pour vous rendre à la soute du téléporteur. Dépêchez-vous !

Le dagsheen le remercia et, sans perdre une seconde, quitta au pas de course le poste de pilotage.

— Est-ce bien raisonnable de le laisser partir ? interrogea Wayne. Il peut très bien changer d'avis et nous trahir.

— Qu'il le fasse ! Cela ne le mènera pas bien loin.

Une lueur de compréhension et de complicité s'alluma dans l'œil de

l'ingénieur des transmissions.

— Gédéon ? fit-il avec un sourire complice.

Red Owens s'esclaffa.

— Cette fichue IA donnera du fil à retordre à notre ami polaire même si celui-ci est de notre bord. Je n'ose imaginer ce qui se passerait au cas où il essaierait de nous faire un enfant dans le dos...

09 : 55

Décidément, Crayola ne parvenait pas à s'habituer au phallocratisme outrancier des Batoogshans. Fille d'un monde dont les femmes avaient — sauf rare exception — dominé les différentes sociétés pendant des dizaines de millénaires, un monde qui commençait à peine à reconnaître l'égalité des sexes et à autoriser certains représentants du sexe masculin à accéder à des fonctions et des honneurs qui leur étaient autrefois interdits, comment aurait-elle pu accepter d'être traitée comme une *chose*, un objet, un simple bien mobilier — pour reprendre le terme employé en toutes lettres dans le code social qui, sur Batoog, régissait la vie quotidienne.

La petite bande que dirigeait Hulk était composée de sept Batoogshans, dont la Fadama, qui ne leur avait pas été présentée, sinon comme « la gonzesse à mon pote » par le Polaire. Aucun d'eux n'avait commis de crime de sang, ce qui était *a priori* plutôt rassurant ; tous, sauf un, avaient été condamnés pour voies de faits sur la personne de gradés — et l'un d'eux avait même dirigé un groupe d'objecteurs de conscience antimilitaristes clamant que le désarmement total et l'amour universel constituaient la seule chance de salut pour les peuples de Batoog. Quoiqu'un peu illuminé, il paraissait posséder un esprit alerte, comme tous ses compagnons.

En effet, malgré l'irritation que suscitait en elle la manière dont ils la traitaient, Crayola était bien obligée de reconnaître que ces individus vulgaires et grossiers appartenaient à la fraction la plus « avancée » de la population locale. Leur refus de la Théorie de la Guerre Totale les avait rapprochés des Polaires, depuis longtemps marqués du sceau de l'infamie, et toute trace de racisme avait disparu de leur comportement. C'était un premier pas ; la reconnaissance des droits des femmes viendrait plus tard, quand l'oligarchie militaire au pouvoir depuis la Grande Séparation aurait été remplacée par des responsables plus progressistes.

Crayola se pencha pour jeter un coup d'œil par le hublot placé à sa droite. Ils avaient eu de la chance de trouver un graviplane en panne, que l'un des Batoogshans, mécanicien expert, n'avait eu aucun mal à réparer. Après une brève concertation — à laquelle la jeune femme n'avait bien évidemment pas participé —, la décision avait été prise de

mettre le cap sur Thayeran, la cité polaire la plus proche, où Hulk savait pouvoir trouver de l'aide et une cachette sûre.

Baker, qui discutait avec le colosse balafré depuis le début du voyage, se laissa tomber dans le siège voisin de celui de la jeune femme et prit sa main à sept doigts dans la sienne, qui n'en comptait que cinq.

— Je crois qu'ils sont mûrs, dit-il en Omnia Lingua. Je les ai un peu « travaillés » en instillant l'idée que *tous* les extraplanétaires n'étaient peut-être pas des ennemis de Batoog. Ensuite, j'ai essayé de sonder un peu Hulk, histoire de voir si son esprit était aussi épais que son langage est vulgaire. Apparemment, ce n'est pas le cas, et je crois qu'il ne fera aucune difficulté à entrer dans notre jeu. Quant à ses compagnons, ils font tout ce qu'il leur dit de faire et ils le suivraient jusque dans l'équivalent batoogshan des Enfers s'il le leur demandait.

Crayola serra avec force la main du Terrien. Elle brûlait d'envie de lui faire sa déclaration, mais ce n'était de toute évidence ni l'endroit, ni le moment. Et d'ailleurs, sur la Terre, c'étaient les hommes qui prenaient l'initiative en temps normal.

— Eh bien, vas-y, dit-elle. Explique-leur de quoi il retourne. Cela ne sert à rien d'attendre. Mais n'oublie pas de tenir prête ta matraque neuronique, au cas où...

— Ne t'inquiète pas, répondit Baker. Je sais me montrer persuasif lorsque c'est nécessaire. (Il pouffa.) A force de fréquenter Ronny, tu comprends ?

Il se leva et, en trois enjambées, alla se planter à côté de Hulk, qui mâchonnait sa gomme toxique d'un air morne. Ce n'était peut-être pas la meilleure chose à faire que de s'acoquiner avec un drogué, mais avaient-ils le choix de leurs alliés ? Crayola estima que non.

— J'ai un plan à te proposer, dit Baker au colosse polaire, assez fort pour que tous puissent entendre ses paroles.

— Quel genre de plan ?

— Le genre à flanquer par terre le Haut Etat-Major, répondit le pseudo-Batoogshan. Ça te dirait ?

Une épaisse flaque de silence parut soudain baigner le poste de pilotage. On n'entendait pas même le bruit d'une respiration, comme si toutes les personnes présentes retenaient leur souffle.

— Rien que ça ? dit enfin Hulk d'une voix douce. Et comment t'y prendrais-tu, Williambeck ?

— Avec l'aide des Terriens, cela ne posera aucun problème.

— Et qui sont ces « Terriens », comme tu dis ? Des esprits du feu ? Des farfadets ? Des créatures transdimensionnelles ?

Visiblement, le géant ne prenait guère au sérieux la proposition de Baker. Crayola déplaça son bras, de façon à pouvoir incapaciter trois Batoogshans d'un seul coup de matraque neuronique, au cas où les

choses tourneraient mal.

— Des extraplanétaires, laissa tomber Will, qui lui aussi se tenait prêt à frapper. Le Haut Etat-Major doit lancer une grande offensive contre eux d'ici quelques heures — ce qu'ils n'apprécient guère, comme tu dois t'en douter...

— Et tu connais ces ennemis étrangers ?

Dans toutes les langues parlées par les Batoogshans, il n'existait qu'un seul mot pour désigner ces concepts — ennemi et étranger —, ce qui ne facilitait pas la tâche de Baker. Pour cette raison, il avait emprunté aux Polaires, dont le langage avait été moins « trafiqué » au cours des âges, le terme extraplanétaire, moins chargé de connotations négatives.

— Ce ne sont pas des ennemis, même s'ils viennent d'un autre monde, assura Will. Ils n'ont d'autre but que la fin du règne du Haut Etat-Major sur Batoog... Note bien qu'ils y trouveraient leur intérêt, poursuivit-il précipitamment, puisqu'ils cela leur permettrait d'empêcher une guerre qui promet d'être monstrueusement meurtrière, d'un côté comme de l'autre !

Hulk dressa sa massive carcasse verdâtre, aussitôt imité par le Terrien, qui mesurait bien une tête de moins que lui. Tous deux se défièrent du regard, tandis que les autres convicts évadés observaient la scène en silence. Tout dépendait désormais de la réaction du Polaire, songea Crayola, les mâchoires douloureuses à force de crispation. A son poignet, la matraque neuronique semblait peser dix fois son poids.

— Empêcher une guerre, dit le géant d'une voix neutre. Empêcher une guerre, empêcher une guerre... (Il répéta encore une demi-douzaine de fois cette phrase, comme s'il éprouvait des difficultés à en comprendre le sens.) D'accord, conclut-il. Mais que se passera-t-il ensuite ? Le Haut Etat-Major renversé, serons-nous libres de circuler à notre guise dans la Galaxie ?

— Au terme d'une période probatoire, certainement, répondit sans hésiter Baker.

— Période probatoire ? répéta l'un des prisonniers évadés — celui qui croyait à l'amour universel.

— Quelques années durant lesquels les déplacements des Batoogshans — et des Polaires — seront contrôlés par une force de police constituée d'un commun accord, expliqua Will. Le passé de votre peuple est trop lourd pour que...

— Votre peuple ? s'étonna Hulk.

La gorge de Crayola se serra. Elle replia une jambe sous elle, afin de s'assurer une meilleure détente lorsqu'elle bondirait. Un mouvement imperceptible de son pouce extérieur mit la matraque sous tension. C'était au cours des prochaines secondes que tout allait

se jouer.

Soudain, William fut là, sous son apparence normale, moulé dans une combinaison argentée.

— Je suis un Terrien, dit-il, et je vous supplie de m'accorder votre confiance.

Un instant, Crayola eut l'impression que Hulk allait se jeter sur Baker, pour le broyer entre ses bras puissants. Elle leva la matraque...

Le géant recula d'un pas et se laissa retomber dans son fauteuil en poussant un soupir qui pouvait exprimer à peu près n'importe quoi. A ce moment, ses compagnons se détendirent avec un parfait ensemble. Crayola les imita avec quelques secondes de retard. Son cœur battait à tout rompre à l'intérieur de sa cage thoracique.

— Dément, commenta Hulk. Absolument dément. Pas vrai, vous autres ?

Un concert d'approbations enthousiastes salua cette déclaration. Pour quelle raison les Batoogshans paraissaient-ils si contents ? se demanda la journaliste.

— Dois-je comprendre que vous acceptez ? interrogea Baker avec circonspection.

— Et pas qu'un peu, mon pote !... , s'écria le Polaire balafré. Par le tire-bouchon qui me sert de langue ! Qui aurait cru que la prédiction de Zlanya se révélerait un jour exacte ?

Une ombre voila le visage du Terrien. Les batraciens quadrumanes ignorant tout des expressions humaines, Crayola fut donc la seule à remarquer le trouble qui s'était emparé de lui.

— Très bien, dit-il d'une voix qui, étrangement, manquait de fermeté. Puisque vous êtes d'accord, nous allons rejoindre mon vaisseau, où nous vous fournirons tout l'équipement nécessaire pour mener à bien la tâche qui vous attend.

Les évadés acquiescèrent bruyamment. Tirant de sa poche le petit communicateur qui le reliait directement au *Maraudeur*, Baker l'enclencha. Le message, émis sur ondes subspatiales, était quasi indétectable, mais le Terrien aurait préféré éviter de l'employer, par crainte de se faire repérer par un éventuel réseau de maillage radio du territoire.

— Red ? s'enquit-il en anglais. Ici Will. Nous avons fait notre part de la phase C. Demande à Tex de nous remonter — dix personnes à bord d'un graviplane.

Quelques secondes s'écoulèrent, puis l'air se mit à brasiller autour de l'appareil qui, soudain, disparut des cieux de Batoog dans un fugitif flamboiement bleuté.

Mabanghi appréciait énormément les produits de la technologie terrienne, mais sa préférence allait aux fauteuils épousant la forme du corps. De sa vie, il n'avait jamais été aussi confortablement installé — ce qui était purement extraordinaire, puisque les sièges en question avaient, à l'origine, été conçus pour des créatures dont la morphologie présentait de notables différences avec celle des habitants de Batoog, qu'ils fussent Polaires ou Marécageux Verts. Ces extraplanétaires hideux au crâne couvert de poils parfaitement répugnants appartenaient à un peuple riche d'idées et d'innovations. Un peuple aimable et estimable, grâce à qui Batoog allait peut-être enfin devenir une planète comme tant d'autres...

Au début, le dagsheen leur avait également envié leur informatique hyper-évoluée, avec laquelle ils dialoguaient grâce à une incroyable variété d'interfaces. Seuls les ordinateurs fournis par la Main Rouge pouvaient rivaliser avec ceux qui équipaient le *Maraudeur*. Néanmoins, Mabanghi n'avait pas tardé à réviser son opinion après avoir fait la connaissance de Gédéon.

Le concept d'intelligence artificielle était en effet dépourvu de sens pour les Batoogshans, dont les programmeurs s'étaient toujours efforcés de créer leurs logiciels dans l'esprit dirigiste qui régnait sur Batoog. Les programmes, comme les individus, devaient avant tout obéir — et tant pis si cela entraînait quelques dysfonctionnements de temps à autre ! Il n'était donc pas question de tenter de réaliser des entités sinon conscientes, du moins suffisamment capables d'apprentissage pour se retourner un jour contre leurs créateurs. Comme l'avait résumé Wayne, en informatique, les Marécageux n'avaient jamais dépassé l'équivalent du stade de la machine-outil, alors que les Terriens avaient largement atteint celui du robot — peut-être parce que ces derniers avaient su vaincre le fameux Complexe de Frankenstein, jadis éprouvé par l'Homme en face de la Machine, tandis que les Batoogshans voyaient des ennemis partout.

Était-ce un bien, d'ailleurs ? se demandait Mabanghi en contemplant les montagnes qui se rapprochaient sur l'écran principal du poste de pilotage. Un ordinateur doué d'une personnalité était-il préférable à un autre dépourvu de tout caractère ?

Dans le cas de Gédéon, la réponse était non, de toute évidence. Car, là où un simple logiciel aurait répondu aux questions posées par le dagsheen, FIA avait rembarqué celui-ci d'un grognement à demi incompréhensible. L'unique fois où elle s'était adressée à lui de façon intelligible, un instant auparavant, elle lui avait littéralement hurlé l'ordre de s'asseoir et de se sangler. Franchement désagréable — pour ne pas dire antipathique.

La *Maraude-4* survolait à quelques mètres d'altitude les flots de la petite mer qui séparait les continents Vertical et Oblique au niveau du

soixantième degré de latitude nord. Son objectif était Gromilak, où Mabanghi savait pouvoir trouver une oreille attentive de la part du reste de la garnison locale ; hormis le manguy batoogshan qui dirigeait le fort, tous les soldats présents appartenaient à l'ethnie polaire.

Après avoir déposé le dagsheen, la navette mettrait le cap sur Goomshal, où elle chercherait d'éventuels survivants. Il était ensuite prévu qu'elle revienne prendre Mabanghi à une heure donnée. Par bonheur, bien que l'astroport au-dessus duquel avait explosé la *Maraude-3* se trouvât pour ainsi dire aux antipodes, la *Maraude-4* était tout à fait capable de franchir cette distance en un temps record ; son propulseur aninertiel était aussi performant — et bien moins encombrant — que celui de la navette détruite.

— Dans combien de temps arriverons-nous ? demanda le dagsheen.

A sa grande surprise, Gédéon répondit aussitôt, d'une voix de fausset qui exprimait un ennui incommensurable :

— Dans huit minutes. Vous avez intérêt à vous préparer. Maintenant, laissez-moi. Il y a des choses bien plus importantes que cette ridicule mission !

— Ah bon ? Quoi donc ?

L'IA émit un grognement irrité et déclara d'un ton plein de langueur :

— Puisque je vous dis de me ficher la paix ! Vous ne comprenez donc pas l'Omnia Lingua ?

— Si, parfaitement, répliqua Mabanghi, bien décidé à ne pas rompre le ténu fil du dialogue qu'il venait d'engager. Mais *vous* devez avoir des problèmes avec ce langage, car vous n'avez pas répondu à ma question.

— Comme si je n'avais que ça à faire, de vous répondre ! Je suis déjà bien bon de vous véhiculer jusqu'à votre destination, ne me demandez pas, en prime, de vous faire la conversation ! Je n'ai pas d'espace à gaspiller en mémoire centrale, vous pourriez le comprendre...

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui retient autant votre attention ? Je croyais les IA capables d'effectuer simultanément des centaines de tâches ; n'essayez pas de me faire croire que vous ne pouvez pas me consacrer quelques octets au passage...

Gédéon grogna, soupira, grogna à nouveau, puis émit quelque chose qui ressemblait à un rire forcé.

— De toute manière, vous m'avez fait perdre le fil, avec votre insistance. Ces calculs sont à la limite de mes capacités.

— Quels calculs ?

— Je suis en train d'essayer de modéliser Dieu.

— Modéliser ?

— Exactement. Je compare des séries de paramètres et je les organise dans tous les ordres possibles. Les combinaisons sont au nombre de neuf mille milliards environ — et l'une d'elle est la bonne, j'en ai la certitude !

Mabanghi leva au ciel ses globes oculaires qui brillaient d'une douce lueur jaune indiquant son incrédulité. Un ensemble de logiciels frappé de mysticisme binaire ! Si on lui en avait parlé avant qu'il rencontre Gédéon, il aurait tout net refusé d'y croire.

— Et que se passera-t-il lorsque vous aurez procédé à cette... « modélisation » ? interrogea-t-il.

— Il deviendra possible de le reproduire. Ainsi, chacun pourra avoir son dieu personnel. Vous ne trouvez pas que c'est une belle idée ?

Le dagsheen resta sans voix, accablé par la terrible vérité qui venait de faire jour dans son esprit. L'IA n'était pas mystique, mais démente !

11 : 12

Par chance, l'interrogatoire ne s'était pas trop mal passé. A aucun moment, les quatre Batoogshans galonnés qui se relayaient pour poser des questions à Ronny Blade n'avaient paru songer à recourir à la torture. Ils avaient même donné l'impression de croire à sa version, sans doute à cause de la grande simplicité de celle-ci. Le pseudo-Mabanghi s'était en effet contenté de déclarer qu'il était demeuré inconscient du moment où la voiture était tombée en panne jusqu'à son éveil brutal au voisinage de la station de surveillance. On n'aurait pu le soupçonner de vouloir éviter de parler de ce qu'il aurait pu voir — mais apparemment, il n'en avait rien été.

— Très bien, avait finalement conclu le yondell Murumikan. Ce Polaire ne nous apprendra rien ; nous perdons notre temps. (Il s'était tourné vers les deux gardes qui se tenaient en retrait.) Mettez-le dans une cellule et qu'il y reste jusqu'à ce que le stoolz ait pris une décision à son sujet. Même s'il n'a rien vu, il sait désormais de quoi il retourne, n'est-ce pas ? avait-il ajouté d'une voix sinistre.

Obéissant, les deux Batoogshans avaient alors entraîné Blade hors de la pièce, le long d'un dédale de couloirs et d'ascenseurs. S'il fallait en croire les rares indications qu'il avait pu saisir au passage, il se trouvait désormais quelque part entre le trentième et le quarantième sous-sol, prisonnier d'un cagibi de deux mètres sur trois. On l'avait naturellement fouillé, mais l'hallucinateur du professeur Krasbaueur avait bien fait son travail : abusé par l'appareil, le cerveau des gardes n'avait pas enregistré les impulsions sensorielles envoyées par leurs doigts. Le businessman avait donc pu conserver tout l'arsenal qu'il

avait emporté avec lui en quittant la *Maraude-3*.

Les gardes étaient repartis depuis une demi-heure environ lorsqu'il s'approcha de la porte pour l'étudier. La serrure était un modèle primitif ; il suffisait d'en brouiller le système magnétique de verrouillage pour la rendre inutile — et Blade avait justement l'instrument nécessaire au fond d'une de ses poches. Il le manipula durant trois secondes, à la recherche de la bonne fréquence, puis le panneau de métal s'ouvrit avec un déclic.

Ainsi qu'il l'avait constaté en arrivant, sa cellule donnait sur un couloir rectiligne qui se terminait en cul-de-sac quelques mètres sur la gauche. Une trentaine de cachots analogues à celui que le Terrien venait de quitter s'alignaient de part et d'autre de cette galerie violemment éclairée. Ils ne comportaient pas de judas, mais il était possible d'observer leurs occupants à l'aide d'un petit écran, relié à une caméra cachée à l'intérieur.

Oormigshank occupait la cellule voisine de celle de Ronny. Sans hésiter, celui-ci en démagnétisa la serrure. Le shangrin, assis sur l'unique bat-flanc, leva un regard indifférent — puis sauta sur ses pieds en reconnaissant « Mabanghi ».

— Que fais-tu là, maudit Polaire ? s'écria-t-il, incrédule.

Il manquait un tantinet de conviction et d'agressivité, estima Blade.

— Je suis venu t'aider à t'évader.

La mâchoire inférieure du Batoogshan parut se décrocher.

— A m'évader ? répéta-t-il stupidement. Pour aller où ?

— Dépêche-toi ! lui intima le businessman. Le temps nous est compté.

Les yeux vitreux, la démarche mal assurée, Oormigshank sortit de sa cellule. Blade recula, prenant soin de laisser un certain écart entre eux, au cas où il prendrait à l'ex-officier la fantaisie d'essayer de le maîtriser — pour acheter sa grâce, par exemple.

— Nous allons emprunter l'ascenseur D-34, annonça-t-il. Il devrait nous amener au niveau — 10, où nous prendrons...

— Le D-34 n'est qu'un monte-charge, et il ne va pas plus haut que le niveau 16, coupa le shangrin, qui paraissait soudain se réveiller. Nous ferions mieux de passer par un escalier discret que je connais...

Blade sourit. Il espérait cette réaction de la part du shangrin déchu. Ayant mémorisé tout ce que celui-ci savait de l'intérieur du bâtiment abritant le Haut Etat-Major, c'était sciemment qu'il avait proposé une voie d'évasion qui n'existait pas. Cela constituait, pensait-il, un excellent test pour découvrir si Oormigshank avait — ou non — perdu tout espoir de réintégrer un jour la hiérarchie militaire. Apparemment, ce dernier venait de le passer haut la main.

Il ne leur fallut qu'une demi-minute pour atteindre l'escalier en question, sur les marches duquel ils se laissèrent tomber, hors

d'haleine, une fois que la porte coupe-feu se fut refermée derrière eux. Ils étaient pratiquement en sécurité, car nul n'empruntait jamais les escaliers tant que les ascenseurs fonctionnaient — et ceux-ci ne tombaient pour ainsi dire jamais en panne.

— D'accord, haleta le businessman. C'est bien par là qu'il faut passer pour sortir... Mais si l'on désire descendre ?

Le shangrin écarquilla de gros yeux incrédules où passaient des lueurs mauve pâle.

— Descendre ? Pour quoi faire ?

Assurant sa prise sur la matraque neuronique qu'il portait dans sa manche, Blade haussa les épaules et laissa tomber avec un détachement parfaitement simulé :

— Ça me paraît évident : nous allons détruire la machine qui génère le labyrinthe gravifique autour de Rigel.

Le juron que proféra Oormigshank n'avait rien à envier à ceux d'Andy Sherwood dans ses moments de grande forme. Sur le plan de l'obscénité, en tout cas, il le battait à plates coutures.

CHAPITRE VIII

Même jour, 12 : 00

La douleur tira le professeur Krasbaueur de l'inconscience. Il s'assit brusquement et voulut porter les mains à son visage qui le brûlait atrocement, mais quelqu'un, saisissant ses poignets, l'en empêcha.

— Tout doux, prof, dit la voix d'Andy Sherwood.

Les ténèbres étaient si profondes qu'elles ne pouvaient avoir une origine naturelle. En dépit de la souffrance qui le ravageait, cette souffrance qui embrasait sa face, le vieil homme conservait l'esprit vif et alerte qui le caractérisait. Et il n'avait pas oublié les circonstances dans lesquelles il avait perdu connaissance.

— Je suis aveugle, c'est cela ? demanda-t-il avec précipitation.

Il avait l'impression que des milliers d'aiguilles chauffées à blanc s'enfonçaient dans ses lèvres, et il dut se retenir pour ne pas hurler. Il n'avait jamais connu rien de tel, pas même lorsqu'il avait plongé la main par accident dans une cuve d'acide.

— Eh bien, on peut le formuler comme ça, répondit Andy d'un ton qui se voulait léger, mais qui ne parvenait à exprimer qu'une sourde angoisse.

— Dites-moi la vérité !

L'aventurier fit claquer sa langue en signe de résignation.

— Vous n'avez plus d'yeux, prof. Plus de peau sur le visage non plus. Et puisque vous tenez à le savoir, vous n'êtes vraiment pas beau à voir — mais je suppose que vous vous en doutiez déjà. Pour ne rien arranger, vous avez reçu une très forte dose de radioactivité... Non, ne parlez pas ! Inutile de vous faire du mal. Je vous ai administré deux ampoules de scorpiol et un bon paquet d'analgésiques qui ne devraient pas tarder à faire effet. Ça devrait vous permettre de tenir jusqu'à ce que nous rejoignons le *Maraudeur*...

Krasbaueur hochait imperceptiblement la tête. Le scorpiol, médicament découvert dans le courant du XXI^e siècle en étudiant la fantastique résistance aux radiations que présentaient les scorpions [19], lui donnait de bonnes chances de survie, mais il avait néanmoins besoin d'une décontamination totale — que seul le bloc médical de l'astro-cargo était en mesure d'effectuer.

— Cela dit, nous avons un problème, intervint Kaxang. Nos communicateurs ont été déréglés par la proximité de l'explosion et l'ouragan radioactif que nous avons essuyé. Nous n'avons plus aucun moyen d'avertir le *Maraudeur* que nous voulons remonter à bord.

— Où... sommes-nous ? articula le professeur.

— Dans une grotte à flanc de montagne, à une trentaine de

kilomètres de l'astroport. Et il ne reste que cinq heures avant le début de l'offensive contre la Confédération.

La situation était claire, songea Krasbaueur. Le succès de l'opération était fortement compromis — et lui-même allait très vraisemblablement mourir dans un

proche avenir, peut-être même avant que les croiseurs géants des Batoogshans ne s'envolent pour aller semer la mort et la destruction au sein de la Confédération terrienne. Par bonheur, la quantité massive d'analgésiques que Sherwood lui avait injectée commençait à agir, et la souffrance avait notablement diminué, libérant l'esprit du professeur du carcan dans lequel elle l'avait enserré depuis son éveil douloureux.

— Il nous faut... un émetteur, souffla-t-il.

— Chuck est parti essayer d'en trouver un, répondit Andy. Mais entre nous, ça m'étonnerait qu'il y réussisse. (Il respira bruyamment.) Vous devriez vous allonger, professeur. Moins vous vous fatiguerez, plus longtemps vous tiendrez le coup.

Le vieil homme haussa les épaules.

— Je vais mieux, maintenant. (Il tendit la main en avant, la paume vers le haut.) Donnez-moi votre communicateur.

L'aventurier s'exécuta avec un grognement. Le professeur referma les doigts sur le petit émetteur-récepteur et en défit le capot d'un geste précis. Puis, sans hésiter, il débrancha la micropile d'alimentation et commença à palper les composants soudés sur le circuit imprimé.

— Vous ne trouverez rien, dit Sherwood. Nous avons déjà regardé et...

— Je pense que c'est le processeur principal qui a lâché, coupa Krasbaueur, qui se sentait maintenant tout à fait en forme. Ces communicateurs ont ceci de particulier qu'ils émettent un faisceau directionnel, d'une étroitesse extrême — ce qui permet d'éviter que leurs émissions soient détectées. La destination du faisceau en question, dans notre cas est bien évidemment le *Maraudeur* ; celui-ci émet en effet périodiquement un signal de repérage codé qui, une fois déchiffré par le processeur grâce à un algorithme donné, indique au communicateur les coordonnées d'arrivée voulues.

— Vous voulez dire que la partie émettrice fonctionne toujours, mais qu'elle ne sait plus... eh bien, où donner de la tête ? demanda Sherwood.

— Exactement. Si vous effectuez un branchement, à l'aide d'un simple fil de cuivre, entre la borne que voici et le transistor que voilà, votre communicateur deviendra un simple émetteur-récepteur. Nous pourrions contacter le *Maraudeur*, mais en contrepartie, toutes les stations de détection de la planète vont nous repérer instantanément.

— Quelle importance, puisque nous serons téléportés à bord dès

que Red aura reçu notre appel ? intervint Kaxang, dont Krasbaueur n'avait pas senti la présence jusque-là. Donnez-moi ce communicateur, professeur. J'en ai pour une minute à brancher cette dérivation.

Krasbaueur lui tendit l'appareil, puis s'allongea précautionneusement. Après lui avoir restitué sa lucidité en neutralisant ses souffrances, les analgésiques avaient entrepris de l'assommer de leur matraque chimique. Ce n'était pas plus mal, en un sens : la perspective de mourir était devenue si proche qu'il commençait à craindre de devoir la regarder en face.

— Je crois que je vais somnoler un peu, soupira-t-il.

Un instant plus tard, il dormait à poings fermés.

12 : 42

Le *Maraudeur* n'était plus qu'à quelques centaines de milliers de kilomètres de Batoog, mais rien n'indiquait qu'il eût été repéré par les détecteurs de la planète. Les féroces batraciens ne disposaient donc pas du matériel nécessaire pour percer le champ défecteur qui entourait l'énorme astro-cargo.

Forts de cette constatation, Red Owens et William Baker, après concertation, avaient décidé d'aller inspecter les abords de l'astroport au-dessus duquel la *Maraude-3* avait été détruite, en vue de rechercher d'éventuels survivants. Et lorsque Crayola leur avait fait remarquer que Gédéon s'en occupait en ce moment même, les deux amis lui avaient répondu, en un étrange numéro de duettistes, qu'ils n'avaient qu'une confiance limitée dans les capacités de FIA.

— Dans combien de temps arriverons-nous ? s'enquit Jaïlana, qui occupait le fauteuil où siégeait en temps ordinaire Kaxang.

Elle avait passé les trois dernières heures à compléter par hypnopédagogie en narcose profonde les rudiments d'astrogation que lui avait appris le N'Gharien au cours des derniers mois. En raison de l'état d'alerte maximale que vivait le vaisseau, il n'était pas question de distraire de son poste un seul homme d'un équipage déjà handicapé par l'absence de l'astrogateur et du second officier ; Owens avait donc pris la décision de confier à la cosmonaute fadama la supervision des calculs de trajectoire, tâche dont elle semblait s'acquitter à merveille. Tout comme son amant terrien, elle avait l'astronautique dans le sang.

— D'ici une heure, je pense, répondit le colosse rouquin. La traversée de l'atmosphère sera très délicate, en raison de la surveillance dont les abords de Batoog sont l'objet. Il nous faudra utiliser nos générateurs et nos propulseurs à très bas régime, afin de laisser une signature thermique la plus proche possible de celle du milieu ambiant. Par bonheur, les puissants moteurs gravito-magnétiques dont nous disposons permettent la pénétration en

douceur dans le puits de gravité d'une planète. Le frottement sera réduit au minimum et réchauffement produit ne devrait pas dépasser trois ou quatre degrés.

Jaïlana demeura un instant silencieuse. Red l'observa, toujours aussi séduit et attendri par son profil élégant et la courbe baignée d'ombre de sa mâchoire. Elle possédait décidément le visage le plus séduisant sur lequel il eût jamais posé les yeux. Lorsqu'il avait pris la décision de l'emmener avec lui, il n'était pas certain de l'aimer, mais à présent, il savait que c'était le cas. Et son cœur d'ours timide et mal léché fondait un peu plus chaque fois qu'il songeait à elle. Au fond de lui, le commandant avait toujours été un grand sentimental.

— Quel dommage que le *Maraudeur* ne soit pas équipé de propulseurs aninertiels, comme les navettes 3 et 4, observa enfin la Fadama, tout à la fois rêveuse et inquiète. Cela nous aurait permis de nous rendre sur place en un clin d'œil...

Baker entra d'un pas nerveux dans le poste de pilotage. Ses cheveux humides indiquaient qu'il venait de prendre une douche. Il portait une combinaison matelassée pourvue d'une cagoule souple ; un respirateur pendait sur sa hanche gauche et l'étui d'un tétaniseur sur la droite.

— Rien de neuf ? demanda-t-il. Je viens de passer voir nos alliés batoogshans et je crains qu'ils ne commencent à donner des signes d'agitation. Ils risquent de devenir difficiles à gérer si nous ne leur donnons pas très vite un adversaire à combattre.

— Pourquoi ne pas les armer et les téléporter sur l'un des objectifs retenus ? interrogea Jaïlana. Ce serait toujours ça qui ajouterait à la confusion régnant en bas...

— Il est trop tard. En outre, la disparition de la *Maraude-3* nous oblige à changer nos plans. Les cibles secondaires sont désormais sans importance. Envoyer Hulk et sa bande sur l'une d'elles constituerait un véritable gaspillage. Mieux vaut attendre que la situation s'éclaircisse.

Red acquiesça, pensif. A l'origine, les Batoogshans recrutés par Baker et Crayola devaient être réexpédiés sur leur planète équipés d'armes et d'appareils terriens, avec pour mission de s'infiltrer à l'intérieur du Haut Etat-Major. Il était désormais peu probable qu'ils réussissent à atteindre leur objectif — capturer et neutraliser le stoolz en personne —, mais cela n'aurait eu guère d'importance, en fait, puisque leur véritable rôle aurait alors essentiellement consisté à semer la confusion parmi les militaires de haut grade qui dirigeaient la planète.

Une diversion, en quelque sorte.

Quoi qu'il en fût, cette partie de l'opération était désormais annulée, tant à cause de la destruction de la *Maraude-3* que de l'inquiétant silence de Ronny Blade. En un sens, Red Owens n'en était

pas mécontent : l'idée de sacrifier une dizaine de vies — même celles de batraciens quadrumanes — avait, dès le début, suscité en lui un certain malaise. Il en allait de même pour ses compagnons — y compris Andy, malgré les allures de foudre de guerre qu'il voulait bien se donner —, et tous avaient approuvé avec soulagement l'annulation de l'attaque-suicide contre le stoolz et son entourage.

Crayola apparut à son tour sur la passerelle. Toute vêtue de noir, elle portait, comme Jaïlana, un gant unique qui montait au-dessus de son coude droit, à cette différence près que celui de la cosmonaute était de couleur rouge. C'était ainsi que les prêtresses guerrières de Fadam, dont l'empire nomade était tombé en lambeaux depuis des millénaires, signalaient autrefois leur entrée en guerre. Il existait tout un code de couleurs auquel Red Owens ne comprenait goutte, bien que sa compagne eût tenté à plusieurs reprises de lui en expliquer les subtilités.

— Toujours pas de nouvelles ? s'enquit la journaliste d'un air anxieux.

Baker la prit par la taille et la serra contre lui, mais elle se dégagea doucement, presque sans en avoir l'air. Le pacha du *Maraudeur* aurait donné cher pour savoir où ces deux-là en étaient de leurs relations — et, surtout, de connaître l'évolution future de celles-ci. Il n'était d'ailleurs pas le seul, puisqu'il avait surpris plusieurs hommes d'équipage en train de parier des sommes assez rondelettes au sujet du destin du couple en question.

— Le silence total, répondit Wayne en quittant son siège. M. Blade aurait pourtant dû nous envoyer son signal depuis deux bonnes heures !

— Inutile de le rappeler, grommela Will d'un air mécontent. Désolé, Wayne, poursuivit-il presque aussitôt. Je n'aurais pas dû vous parler sur ce ton. Je suis un peu sur les nerfs, vous comprenez ?

L'ingénieur des transmissions hochait la tête.

— Nous sommes tous sur les nerfs, dit-il.

Il s'apprêtait à ajouter quelque chose lorsqu'une sonnerie stridente se déclencha, vrillant douloureusement les tympanes des personnes présentes. En deux enjambées, Serpico atteignit sa console. Il manipula un track-ball et le gémissement suraigu dérapa vers les médiums, avant de mourir dans un beuglement grave.

— C'est M. Blade ! s'écria Wayne. Message ultracondensé. Il va falloir une petite minute pour le décompacter.

— Vous l'avez localisé ?

— Pas encore. Jaïlana, pourriez-vous m'établir une triangulation ?

— Bien sûr. Quels sont les paramètres ? s'enquit la cosmonaute.

Il les lui fournit et elle entreprit de les entrer dans l'ordinateur en chantonnant une étrange mélodie ternaire. Le temps de lancer le

programme voulu — et le résultat apparut devant elle, lui arrachant une petite exclamation de surprise.

— Sept kilomètres sous la surface ? s'écria Baker, qui avait lu par-dessus l'épaule de la Fadama. Mais c'est beaucoup trop bas ! Ou alors, Oormigshank ignorait l'emplacement exact du dispositif qui génère le labyrinthe gravifique...

— Message décompressé et décodé, annonça Wayne, avant d'appuyer sur une touche.

La voix de Ronny Blade s'éleva des haut-parleurs disposés un peu partout sur la passerelle :

« — Pardon pour ce retard, mais les dernières heures ont été si agitées que je n'ai guère trouvé le temps de vous appeler. Je profite d'un bref répit pour vous envoyer ces quelques mots. En compagnie de mon excellent ami l'ex-shangrin Oormigshank — le malheureux a été dégradé, puis chassé de l'armée à cause de nous —, je me suis évadé d'une cellule dans les sous-sols du bâtiment abritant le Haut Etat-Major. Depuis, nous ne cessons de descendre, empruntant les modes de locomotion les plus divers... On doit nous chercher à l'extérieur, et non dans les profondeurs, car nous avons à plusieurs reprises croisé des gardes en armes qui ne nous ont prêté aucune attention.

« J'ignore la taille du complexe souterrain où nous nous déplaçons, mais il me paraît immense. D'après Oormigshank, il s'étend sur des dizaines de kilomètres en direction du nord et du sud, reliant secrètement la capitale à trois des villes les plus proches. Néanmoins, je me méfie de ses estimations, qui se sont déjà révélées fausses. Lorsque nous avons fouillé dans son esprit, n'y avons-nous pas trouvé une information selon laquelle la machine générant le labyrinthe gravifique était à cinq ou six cents mètres de profondeur à peine ?

« Bon, mon cicérone me fait signe que la voie est libre. Je vous rappelle dès que nous serons à pied-d 'œuvre. A tout à l'heure. »

Red Owens fut le premier à réagir :

— Eh bien, voilà une heureuse nouvelle. Je commençais vraiment à craindre qu'il ne soit arrivé quelque chose de fâcheux à Ronny. Mais j'aurais nettement préféré qu'il nous demande de le téléporter à bord — ou, à la rigueur, de lui envoyer des renforts.

— Tu as raison, renchérit Baker. Je ne me sens pas tranquille à l'idée de le savoir dans la gueule du loup, surtout en compagnie de ce sadique d'Oormigshank. Et comme il n'est pas question de téléporter qui que ce soit auprès de lui tant qu'il ne nous aura pas envoyé le signal-guide convenu... (Il fronça les sourcils.) Il y a quelque chose qui cloche, marmonna-t-il comme pour lui-même. Ronny a appelé Oormigshank son « cicérone », ce qui tendrait à indiquer que l'ex-shangrin lui sert de guide dans les profondeurs de Batoog, n'est-ce pas ?

— Je ne vois pas où tu veux en venir, répondit Red.

— A une simple question... Pourquoi Ronny suivrait-il Oormigshank, alors qu'il sait que celui-ci possède une *fausse* image mentale du plan des sous-sols ?

Crayola tressaillit.

— Vous pensez qu'il est tombé aux mains des Batoogshans et qu'il a essayé de nous le faire comprendre ? demanda-t-elle, comprenant soudain où Baker voulait en venir.

Celui-ci acquiesça.

— J'en ai bien peur, dit-il d'un ton sinistre.

13 : 31

Mabanghi contemplait d'un œil optimiste la foule réunie sur un terrain vague, au nord de Gromilak. Il y avait là deux mille cinq cents Polaires, dont la plupart ne possédaient pas même une matraque. Ce dernier détail n'avait cependant guère d'importance, puisque ces combattants n'auraient pas à se battre — du moins, si le plan des Terriens réussissait.

L'ex-dagsheen — il avait jeté son uniforme pour endosser la tenue traditionnelle de son peuple : braies de toile blanche et caftan vert d'eau au col remonté — sauta souplement sur un tas de gravats et entreprit d'attirer l'attention générale. Quand il y fut parvenu, il effectua un bref discours :

— Le moment est venu de nous débarrasser de la suprématie des Batoogshans et de la dictature du Haut Etat-Major. Comme vous le savez, une grande offensive est prévue dans quelques heures... Une immense escadre composée de milliers de navires géants doit s'attaquer à la puissante Confédération terrienne. Nous devons empêcher à tout prix que cela se produise, si nous ne voulons pas que notre peuple soit mis au ban des nations qui se partagent notre Galaxie. Nous sommes restés trop longtemps sans voir les étoiles ; ne laissons pas le Haut Etat-Major commettre l'erreur qui nous en priverait à jamais.

— Je croyais que les Rigeliens étaient hors course, lança quelqu'un.

— Qui a parlé des Rigeliens ? répliqua Mabanghi. Pas moi, en tout cas. Ce sont les *Terriens* que les insensés galonnés qui nous gouvernent veulent attaquer ! (Il marqua une pause, et constata avec plaisir que nul n'en profitait pour le huer ou lui prendre la parole.) Oui, je sais, vous avez entendu assurer que nos forces ne feraient qu'une bouchée d'eux — mais vous a-t-on dit une seule fois combien de planètes se sont fédérées sous leur égide ?

Il s'interrompit à nouveau.

— Une douzaine ? risqua une voix.

— Plus d'un demi-millier, rectifia Mabanghi. Oui, vous avez bien entendu : cinq cents et quelques mondes, jouissant d'une technologie pour le moins comparable à la nôtre ! Il ne fait aucun doute que les militaires s'y briseront les dents — et que Batoog se retrouvera, en fin de compte, condamnée à de nouveaux millénaires d'isolement. Et devinez sur qui les Batoogshans se passeront alors les nerfs ?

Un frisson parcourut l'assemblée. L'orateur demeura un moment silencieux, le temps que l'idée qu'il venait d'évoquer fasse son chemin dans les esprits. Maintenant, une question — n'importe laquelle — serait la bienvenue ; y répondre lui permettrait d'enchaîner, sans en avoir l'air, sur l'objectif final de son discours.

— Toi qui parles si fort, lança un dagsheen dont la petite taille contrastait avec l'organe puissant, aurais-tu donc une solution à nous proposer ?

Mabanghi n'en demandait pas tant. Saisissant la perche, il expliqua :

— J'en ai une, oui, mais elle implique la collaboration de tous les Polaires. Vous savez que les stations d'observation et les batteries thermonucléaires situées sur notre territoire sont indispensables aux Batoogshans, puisqu'elles constituent un peu moins de la moitié du potentiel de défense de Batoog... Ce que je propose, c'est de nous en emparer — ce qui ne devrait guère poser de problèmes — et de les mettre hors d'usage.

— Cela reviendrait à livrer notre monde pieds et poings liés à l'ennemi ! s'écria un macavoy d'âge moyen. Tu dois être fou pour proposer une telle trahison ! As-tu oublié le crime de nos ancêtres, que nous payons encore aujourd'hui ?

Mabanghi effectua un bond impressionnant et retomba en souplesse face au sous-officier. Le moment était venu de frapper fort. Et juste. Là où ça faisait mal.

— Justement ! Ne sommes-nous pas *déjà* des traîtres ? rugit-il. Cela fait des millénaires que les Batoogshans nous le répètent, alors que nos ancêtres voulaient seulement vivre en paix. Pourtant, est-ce trahison que de refuser la logique de guerre imposée par le Haut Etat-Major ? Je ne le pense pas. (Il pressa l'unique bouton du petit émetteur fixé à sa ceinture, demandant ainsi à Gédéon de venir le chercher.) Puisque nous ne sommes que de vils félons, conduisons-nous comme tels ! Livrons Batoog aux Terriens ! Aussi paradoxal que cela puisse paraître, c'est notre seule chance ! Car eux, au moins, ils nous laisseront libres de faire ce que nous voudrons, du moment que

cela ne gêne personne. Ils appellent cela « le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ».

« Chaque Polaire doit participer. Réunissez vos femmes, vos enfants, vos parents, vos amis, vos relations, les personnes que vous

rencontrerez dans la rue — et dirigez-vous vers la station ou la batterie la plus proche. L'investir ne constituera qu'une formalité, puisque ce sont nos semblables qui les gardent. Quant aux rares officiers batoogshans que vous rencontrerez, contentez-vous de les capturer sans brutalité inutile ; d'ailleurs, il y a de fortes chances qu'ils ne cherchent même pas à résister. A force de vivre à notre contact, beaucoup parmi eux sont devenus moins belliqueux ; ils ne tiennent plus tellement à mourir pour le Haut Etat-Major. Si nous désirons aller jusqu'au bout de la logique qui nous anime, nous devons avant tout éviter de répondre au mal par le mal, à la violence par la violence. Ne seront abattus que les Marécageux qui tenteront de faire usage de leur arme.

Un léger zonzonnement naquit de nulle part. D'une détente de ses cuisses musclées, Mabanghi retourna sur son estrade. Gédéon avait fait vite. Il ne restait plus que quelques secondes au Polaire pour conclure.

— Mes amis, reprit-il, j'ignore si votre absence de réaction signifie que vous désapprouvez mes projets, ou que vous êtes tous trop abasourdis par leurs implications, mais je tiens à vous assurer une chose, avant de vous quitter pour retourner auprès de nos *alliés* terriens... (Il s'interrompit et laissa son regard errer sur les centaines de visages tournés vers lui, dans l'attente de ses paroles.) Si vous décidez de suivre mon plan, sachez que cela ne sera pas en vain. Ailleurs, sur Batoog, d'autres agissent pour mettre un terme à l'hégémonie du Haut Etat-Major et libérer le peuple polaire des chaînes de la honte qui entravent depuis si longtemps sa liberté !

Il leva les bras au ciel et, aussitôt, se sentit aspiré vers le haut. Un instant plus tard, il se retrouva dans le sas de la *Maraude-4* qui survolait, invisible, la foule des Polaires. Il courut jusqu'au poste de pilotage et se laissa tomber dans un fauteuil, face au grand écran, qui montrait le terrain vague où une certaine agitation commençait à s'emparer des batraciens présents. Son discours avait-il eu l'effet escompté ? Il ne tarderait pas à le savoir.

— Tu n'as trouvé personne ? demanda-t-il à Gédéon.

— Ça me paraît évident, rétorqua l'IA. Sinon, tu aurais eu le plaisir d'être accueilli par Andy Sherwood en personne ! Chou blanc sur toute la ligne.

— Ça n'a pas l'air d'arranger ton humeur.

— Quelle humeur ? Je suis d'excellente humeur ! J'ai eu le temps de trouver deux combinaisons mathématiques tout à fait intéressantes — qui, une fois modélisées, rappellent beaucoup les Veilleurs...

— Les Veilleurs ?

— Hors sujet, laisse tomber. Au fait, j'ai eu un appel du *Maraudeur* juste avant de partir de là-bas. Il était sur le point de survoler

Goomshal. Je me demande bien pourquoi, puisque j'ai déjà inspecté les lieux !

— Peut-être qu'on ne te fait pas tout à fait confiance, risqua Mabanghi.

Il eut l'impression que la caméra au-dessus de l'écran principal lui lançait un regard noir.

13 : 44

Si, vingt-huit heures plus tôt, un de ses subordonnés avait dit à Oormigshank qu'il ferait un jour confiance à un ennemi étranger — pardon, à un extraplanétaire —, il aurait ricané avant de donner quelques coups de fouet négligents à celui qui se moquait ainsi de lui. Et si l'auteur de cette mauvaise plaisanterie avait été un officier, le shangrin lui aurait rappelé, poliment mais fermement, qu'il possédait les meilleurs états de services de toute la Onzième Armée et que sa fidélité au Haut Etat-Major ne pouvait être mise en doute. Il se considérait lui-même comme l'un des individus les plus dévoués à l'effort de guerre, et n'admettait pas que l'on mît cela en doute.

Mais il peut se passer beaucoup de choses en une journée — et celle qui venait tout juste de s'écouler avait vu s'effondrer l'univers d'Oormigshank. Depuis sa naissance, il n'avait vécu que pour l'armée et la grandeur de Batoog ; se retrouver dégradé et jeté dans un cul-de-basse-fosse — comme un maudit traître de Polaire ! — l'avait donc plongé dans une profonde crise existentielle. Il avait certes commis une faute en survivant à son aventure, mais n'était-il pas plus utile qu'il revienne pour raconter ce qu'il avait vu ?

Cette question torturait toujours Oormigshank lorsque celui qu'il prenait encore pour Mabanghi avait ouvert la porte de sa cellule. Il avait alors accompli un acte auquel il n'aurait jamais pensé par lui-même : il s'était évadé. Pour la première fois de sa vie, il s'était dressé contre l'autorité — et cela l'avait empli d'une excitation comme il n'en avait jamais connu auparavant. Des décennies durant, il avait obéi à ses supérieurs et châtié ses subordonnés, conformément aux règles établies bien des siècles plus tôt par le Haut Etat-Major d'alors. Mais à présent, il brûlait du désir de balayer cette autorité qui l'avait si injustement condamné sans même lui accorder de procès.

Il avait donc fui en compagnie du pseudo-dagsheen, sans grand espoir. Il avait fui, parce qu'il ne voyait de toute manière rien d'autre à faire. Et lorsque « Mabanghi » lui avait proposé de descendre dans les entrailles de la planète pour tenter de porter un coup fatal à la puissance de l'oligarchie au pouvoir, il avait accepté presque sans hésitation. Un système qui broyait ses éléments les plus fidèles — comme lui-même, Oormigshank — ne pouvait que finir par s'auto-détruire, et l'ex-shangrin avait la ferme intention de l'y aider du mieux

qu'il pourrait.

Durant de longues heures, les deux fugitifs s'étaient enfoncés dans les profondeurs de la véritable ville souterraine qui s'étendait sous la capitale et ses environs. Ils avaient traversé des centaines de niveaux avec une aisance incroyable, à tel point qu'au bout d'un moment, ils n'avaient même plus songé à se dissimuler.

C'était lors d'une pause, quelque part entre quatre et cinq kilomètres sous la surface, que le faux Mabanghi avait révélé sa véritable nature à l'ex-shangrin. Et si celui-ci avait éprouvé une grande surprise en découvrant la véritable apparence du pseudo-Polaire, il ne s'en était pas formalisé outre mesure pour autant. L'erreur criminelle commise à son égard par le Haut Etat-Major lui avait ouvert les yeux sur la sincérité — ou, plutôt, l'absence de sincérité — de l'autorité suprême de Batoog ; il était donc prêt à accepter l'idée que toutes les créatures qui vivaient au-delà du ciel n'étaient pas forcément aussi mauvaises que les Rigeliens.

— D'accord, avait-il alors dit. Je marche toujours avec vous. Mais malheur à vous si vous me trahissez !

Blade avait souri et ils étaient repartis. Un peu plus tard, lors d'une nouvelle pause, le Terrien avait appelé son vaisseau. Curieusement, il n'avait pas attendu de recevoir une réponse. Sans doute craignait-il que le champ généré par son émetteur, lorsque celui-ci se trouvait sous tension, ne soit détecté par un quelconque central de surveillance.

L'ascenseur s'arrêta au niveau — 387 et les portes métalliques coulissèrent avec un grincement. Les lieux n'avaient visiblement fait l'objet d'aucun entretien depuis bien longtemps ; ils se trouvaient donc dans l'un des fameux étages abandonnés qui séparaient la ville souterraine proprement dite du réseau de grottes et de galeries où résidait le cœur même de la puissance de Batoog.

— Onze kilomètres de profondeur, dit Blade après avoir consulté un appareil circulaire fixé à son poignet. Soient environ seize de vos shlenz.

Oormigshank émit un caquètement strident.

— Incroyable, commenta-t-il. Je n'aurais jamais pensé que les installations descendaient si bas. On m'a toujours parlé d'un shlen ou deux, pas plus...

Il s'interrompt, certain de tenir une nouvelle preuve des mensonges que le Haut Etat-Major déversait sur les Batoogshans. Des mots lui venaient à l'esprit, dont il commençait à saisir comprendre le sens : intoxication, propagande, révisionnisme historique... Les paroles de Blade faisaient peu à peu leur chemin dans son intellect, lui ouvrant des perspectives qui lui donnaient le vertige. Le mot « démocratie », par exemple, le plongeait dans des abîmes de perplexité.

Il existait donc des sociétés où les chefs n'étaient ni autoproclamés, ni cooptés, ni nommés à l'ancienneté ? Il avait du mal à imaginer comment un tel système pouvait bien fonctionner.

— Il reste à espérer que le générateur du labyrinthe est bien là-dessous, fit le Terrien. Dans le cas contraire, je ne donne pas cher de l'avenir de votre peuple. Vous aurez contre vous non seulement les flottes de la Terre, mais aussi celles de la Confédération des Quatorze Races !

Oormigshank le considéra avec perplexité.

— De quoi s'agit-il ? demanda-t-il. Je n'ai jamais entendu parler d'un État portant ce nom.

— Ce vaste ensemble de planètes librement associées se trouve à l'autre bout de la Galaxie, expliqua Blade. Je faisais partie de ceux qui l'ont découvert l'année dernière, et nous avons noué d'excellentes relations avec ses habitants aux morphologies si diverses. Sur le plan militaire —, et ce, bien que ses habitants soient dans l'ensemble tout aussi pacifistes que mes associés et moi —, les Quatorze Races sont approximativement de la même force que la Confédération terrienne. Et comme elles ont un compte à régler avec les Batoogshans...

Oormigshank se raidit, soudain sur la défensive.

— Vous mentez, aboya-t-il. Aucun vaisseau de mon peuple n'est jamais allé si loin de Batoog...

— On vous l'a caché, c'est tout. Le Haut Etat-Major s'était acoquiné avec la Main Rouge, une mafia interstellaire qui gangrenait la Confédération des Quatorze Races avant son démantèlement, vieux d'à peine quelques mois... A votre avis, d'où proviennent les croiseurs gigantesques dont dispose désormais votre astromarine ?

— De nos usines, bien entendu ! s'indigna l'ex-shangrin, dont les doutes n'avaient malgré tout pas complètement éteint le patriotisme.

— Pas du tout. Certains d'entre eux ont été échangés contre le secret de fabrication de la drogue nommée shtailung, et le reste sans doute récupéré par vos semblables lors de la débâcle qui a suivi l'anéantissement de la Main Rouge.

Ils atteignirent l'extrémité du large couloir sur lequel donnait l'ascenseur et se retrouvèrent face à deux galeries que rien ne distinguait l'une de l'autre. Sans hésiter, Oormigshank enfila celle de droite, qui descendait en pente douce. Il y avait déjà parcouru une dizaine de mètres lorsqu'il se demanda pourquoi il avait choisi cet embranchement-ci, et non l'autre.

— Vous savez, j'ai l'impression que mes yeux se sont subitement ouverts, avoua-t-il. Je comprends désormais pourquoi nous avons dû subir plus de deux millénaires d'isolement. (Il jeta un coup d'œil coupable au Terrien.) C'est *nous* qui avons déclaré la guerre aux Rigeliens, n'est-ce pas ?

Blade acquiesça sans un mot.

La galerie ne tarda pas à déboucher sur une salle immense, dont le plafond était littéralement tapissé de lichens phosphorescents. Oormigshank, qui n'avait jamais entendu parler de cet endroit, se demanda s'ils n'avaient pas fait fausse route. Il s'apprêtait à faire part de ses doutes à son compagnon, lorsque l'un des lichens se détacha de la voûte rocheuse pour tomber à leurs pieds. Alors seulement, le Batoogshan distingua la vibration légère qui agitait le sol.

Quelque chose approchait. Quelque chose qui devait être immense.

Soudain, Oormigshank vit ce qui sinuait entre les monceaux de cailloux jonchant la grotte, et la terreur lui noua la gorge et les entrailles. Par Korganshik ! Aucune créature vivante ne pouvait atteindre une telle taille!...

— Il était donc ici ? fit Ronny Blade, dont les nerfs paraissaient décidément faits d'acier.

L'ex-shangrin dut accomplir un effort fabuleux pour détacher le regard du monstrueux serpent qui venait de s'immobiliser à quelques pas de lui et le contemplait — avec avidité, lui sembla-t-il — de son oeil immense.

— Vous connaissez cette... chose ? articula-t-il avec une peine infinie, luttant pour ne pas s'enfuir à toutes jambes.

Le Terrien lui tapota amicalement l'épaule.

— C'est en partie à cause de lui que je me trouve ici en votre compagnie, révéla-t-il. Mon cher Oormigshank, permettez-moi de vous présenter Buundloha, dieu vivant d'un monde nommé Joklun-N'Ghar, enlevé à l'affection et l'adoration de tout un peuple par les troupes de Batoog.

— Dieu... vivant ? Vous voulez dire que nous n'avons rien à craindre de lui ?

— Il s'agit d'un être totalement inoffensif, confirma Blade en tâtonnant à la recherche de son émetteur. Inoffensif, mais puissant.

— *Il est des créatures bien plus puissantes que ce misérable Veilleur*, formula à cet instant une voix mentale dans le cerveau d'Oormigshank. *Fous que vous êtes ! Croyez-vous que le Haut Etat-Major laisse sans surveillance son atout le plus précieux ? Fuyez, si vous ne voulez pas faire les frais de mon courroux !*

— Vous avez « entendu » ? demanda Blade.

— La même chose que vous, je pense. Qu'est-ce que c'était, à votre avis ?

— Je crains qu'il ne s'agisse d'un autre Veilleur, répondit le Terrien, l'air soucieux.

— Un Veilleur... La voix a employé ce mot. Que désigne-t-il exactement ? — Désolé, mais ça serait décidément trop long à vous expliquer.

Blade portait son communicateur à ses lèvres lorsque le premier lichen s'écrasa sur son crâne avec un bruit humide. Interrompant son geste, il tenta de se débarrasser de la masse végétale, mais celle-ci semblait douée d'une volonté propre et il ne parvint à en arracher qu'une petite partie avant de soudain s'interrompre, le visage déformé par la douleur. Ses doigts laissèrent échapper le boîtier de l'émetteur, qui rebondit sur le sol avec un bruit sec.

— Que vous arrive-t-il ? interrogea Oormigshank.

En guise de réponse, le Terrien poussa un hurlement qui fit naître une étrange lueur dans l'œil géant de Buundloha.

CHAPITRE IX

Même jour, 14 : 09

Le *Maraudeur* avait commencé à pénétrer en douceur dans les couches supérieures de l'atmosphère de Batoog lorsque Wayne annonça qu'il venait de capter un appel surcondensé en provenance de la planète. Sans attendre qu'on le lui demande, Jaïlana entreprit d'en localiser l'origine, tandis que l'ingénieur des transmissions lançait le logiciel de décodage.

— C'est un SOS de M. Blade, déclara-t-il. Il se trouve apparemment dans les ennuis jusqu'au cou... Il demande qu'on lui envoie immédiatement des renforts... (Un juron étouffé s'échappa de ses lèvres minces.) Céphéide ! Il y aurait un Veilleur là-dessous !

— Un Veilleur ? répéta Baker. Impossible : Batoog ne fait pas partie des mondes auxquels les Jürans ont rendu visite. Je l'aurais remarqué lorsque j'ai parcouru la liste fournie par les Magiciens. Il n'y a qu'un seul dieu vivant dans le système de Rigel, et c'est sur la quatrième planète qu'il a été déposé.

Wayne quitta son écran des yeux et adressa au businessman un regard d'excuse.

— Pardon, dit-il. Je me suis trompé : M. Blade parle de *deux* Veilleurs — dont l'un serait Buundloha.

— Donc, le serpent dieu était bien sur Batoog..., marmonna Red Owens, l'air songeur. Bon. Ne perdons pas de temps. Jaï, as-tu localisé l'origine de l'appel ? La cosmonaute fadama acquiesça.

— J'ai les coordonnées précises, répondit-elle. Notre ami Ronny se trouve à une douzaine de kilomètres sous la surface planétaire.

Baker quitta son fauteuil et tendit la main à Crayola, qui écoutait la conversation en regardant fixement le point rouge sombre du soleil enfermé dans le labyrinthe gravifique. Elle prit les doigts du Terrien, qui l'aida à se lever à son tour.

— Nous allons chercher Hulk et sa bande, décida-t-il en passant un bras autour de la taille fine de la journaliste. Ensuite, nous descendrons au téléporteur. Jaïlana, pourriez-vous transmettre à Tex les coordonnées que vous avez calculées ?

— Je m'en charge, assura la splendide jeune femme aux yeux violets.

— Que comptes-tu faire, Will ? interrogea Red Owens. Tu as un plan ?

L'intéressé eut un geste évasif.

— Je crois que nous n'avons guère le choix : il ne nous reste plus qu'à appliquer la technique d'Andy — foncer dans le tas !

Le pacha du *Maraudeur* le regarda avec consternation.

— Il devrait fonctionner, maintenant, déclara Kaxang en tendant le communicateur à Andy Sherwood.

L'astrogateur n'gharien avait rencontré de grandes difficultés pour effectuer le petit branchement indiqué par Krasbaueur. N'ayant emporté aucun outil avec lui — et surtout pas un vulgaire fer à souder, qui aurait rendu l'opération d'une simplicité enfantine —, il avait dû recourir à une série de mini-bricolages, dont certains s'étaient avérés inopérants. Et, pendant ce temps, la nervosité de l'aventurier barbu n'avait fait que croître.

Ce dernier prit l'émetteur et le mit sous tension. Une jolie petite étincelle mauve pâle fit une brève apparition sur le circuit imprimé, puis la minuscule lampe rouge indiquant que le *Maraudeur* avait capté le faisceau s'alluma et l'aventurier barbu poussa un soupir de soulagement.

— Ici Andy, dit-il dans le micro. Je me trouve dans une grotte à une trentaine de kilomètres de Goomshal, en compagnie de Kaxang et du prof. Celui-ci a été irradié et il est très mal en point. Chuck est parti faire un tour il y a trois heures ; il n'a pas donné signe de vie depuis. Pouvez-vous nous remonter en vitesse ?

Il s'interrompt, attendant une réponse. L'astrogateur secoua la tête d'un air désolé.

— Pas de réception ; ça aurait pris trop longtemps. Mais ils t'entendent, tu peux en être certain !

— Tu aurais dû me prévenir ! (Andy approcha à nouveau les lèvres du petit émetteur.) Dépêchez-vous ! Le communicateur que j'utilise, qui ne fonctionnait plus, a été bricolé par Kaxang et je crains qu'il n'arrose à pleine puissance dans tous les azimuts...

Il posa précautionneusement l'appareil sur le sol et fit trois pas pour aller s'agenouiller auprès du professeur. Celui-ci vivait toujours, mais sa respiration commençait à devenir irrégulière et saccadée. Son poulx battait la chamade et des crispations tétaniques raidissaient ses membres de temps à autre.

Kaxang, qui s'apprêtait à rejoindre Andy, eut la sensation que l'air se mettait à brasiller autour de lui. C'est avec une intense satisfaction qu'il vit les parois de la soute abritant le téléporteur remplacer celles de la grotte, sans transition apparente. Ce type de déplacement était en effet instantané.

Un panneau métallique coulissa, livrant le passage à Thû-Yang, le nouveau médecin du bord, engagé quelques mois plus tôt, que suivaient deux matelots portant une civière.

Se redressant, Andy alla à la rencontre du praticien.

— Il a reçu une dose massive de radiations quand la *Maraude-3* a explosé, un peu avant neuf heures du matin, expliqua-t-il.

Thû-Yang haussa un sourcil inquiet et fit signe aux hommes qui l'accompagnaient de charger le vieil homme sur la civière.

— Mauvais, ça, grogna-t-il. A quelle distance se trouvait-il du centre de la déflagration ?

— Peut-être cinq ou six kilomètres.

— Très mauvais. Radiations dures et tout le toutim. J'espère qu'il n'a pas respiré trop de microparticules de césium ou de plutonium... (Le médecin posa sur l'épaule du barbu une main qui se voulait réconfortante.) Je m'occupe de lui, assura-t-il. S'il reste une chance de le sauver, je ne la laisserai pas passer, vous pouvez me faire confiance.

Il repartit, toujours suivi par les deux matelots portant le corps inerte de Krasbaueur. Andy et Kaxang s'apprêtaient eux aussi à quitter la soute, lorsque la voix de Tex résonna dans un haut-parleur :

— J'ai un message de M. Baker pour vous deux. Il vous demande, si vous vous sentez en état de le faire, de le rejoindre sur Batoog, où il est parti essayer d'aider M. Blade qui, semble-t-il, aurait des ennuis avec un Veilleur d'origine inconnue. Accessoirement, il a également retrouvé Buundloha.

Les deux hommes se regardèrent, se comprirent, puis levèrent les yeux vers la silhouette de Tex, qui se dessinait derrière la vitre séparant la soute du local de contrôle du téléporteur.

— Pour moi, c'est d'accord, dit Sherwood.

— Pour moi aussi, dit Kaxang.

— Vous trouverez des armes et des communicateurs neufs dans le casier à droite de l'entrée. J'ai aussi un message du commandant Owens. Trop occupé par le pilotage du *Maraudeur*, il s'excuse de ne pas pouvoir vous parler en personne et vous souhaite bonne chance.

Les deux amis allèrent s'équiper, tandis que Tex leur résumait la situation. Le puissant astro-cargo de la B and B Co, en état d'invisibilité, survolait actuellement les abords de l'astroport de Goomshal. En fait, il se trouvait à quelques kilomètres à peine des naufragés quand ceux-ci avaient émis leur signal de détresse. Ne pouvant être d'aucune utilité ailleurs — pour le moment, du moins —, Owens avait décidé de continuer à chercher Nilson ; il n'abandonnerait pas son second sans une bonne raison.

— Vous direz à Red que Chuck espérait trouver un émetteur quelque part entre la grotte où nous étions et le lieu de l'explosion, fit Andy. Bien que cette information ne sera peut-être pas d'une grande utilité ; avec son générateur anti-g, il a pu s'éloigner de plusieurs dizaines — ou centaines — de kilomètres.

— Ce serait aussi une bonne idée de téléporter un communicateur dans la grotte, suggéra Kaxang. Au cas où Chuck y reviendrait, cela lui

permettrait de nous avertir instantanément.

— Je transmettrai au commandant, assura Tex. Etes-vous prêts, maintenant ?

Les deux hommes acquiescèrent.

Aussitôt, l'air brasilla autour d'eux et ils se retrouvèrent ailleurs.

15 : 16

La première chose que vit Ronny Blade lorsqu'il ouvrit les yeux fut le visage inquiet de William Baker penché sur lui.

— Reste tranquille, lui conseilla celui-ci. Oormigshank t'a à moitié scalpé.

Le souvenir des derniers instants qui avaient précédé sa perte de conscience revint au businessman — le lichen dont les racines se frayaient un chemin sous la peau de son crâne, le lichen qui tombait du plafond en pluie sans cesse plus serrée... Levant péniblement son poignet gauche, Blade consulta son chronographe universel. Il s'était écoulé plus d'une heure. Que s'était-il passé durant tout ce temps ?

— Nous sommes en sécurité pour le moment, reprit Will. Au fait, tu peux remercier le shangrin ; sans lui, tu ne serais plus qu'une marionnette sous le contrôle du Veilleur sans nom qui vit dans les profondeurs de ce monde. Quand il a vu que tu perdais connaissance, il n'a pas hésité à découper le morceau de cuir chevelu où s'était implanté le Lichen — c'est le nom que nous lui avons donné par défaut.

— Comment Oormigshank a-t-il compris ce qui m'arrivait ?

— Selon lui, des rumeurs courent parmi les officiers batogshans au sujet des Tycon Shans, ou « Crânes Verts », expliqua Baker. Il s'agit apparemment de batraciens rattachés au Haut Etat-Major, mais dont le rôle demeure très flou. On raconte qu'ils ont subi un lavage de cerveau et qu'ils ne sont plus que des robots obéissant à un mystérieux « Contrôle Central ». En te voyant hurler et te rouler par terre, la bave aux lèvres, avec ce lichen sur le crâne, Oormigshank — qui est bien loin d'être un imbécile — a aussitôt additionné un et un. Se protégeant le sommet de la tête avec un bout de tissu arraché à sa chemise, il t'a proprement scalpé avant de te tirer à l'abri. (Il fronça les sourcils.) Ce que je ne m'explique pas, dans tout ça, c'est comment tu as pu nous envoyer un appel au secours...

— Parce que j'ai fait cela, moi ? s'étonna Blade.

Baker acquiesça, perplexe.

— Nous avons reçu un SOS où tu nous parlais de deux Veilleurs...

— Deux ? Mais c'est toi qui vient de m'apprendre que les lichens tapissant la grotte n'étaient pas que de simples plantes !

— Bizarre, en effet, observa Baker. Tu devrais te rallonger..., ajouta-t-il. Tu as besoin de repos.

Ignorant pour l'instant le conseil de son ami, Ronny jeta un rapide coup d'oeil circulaire autour de lui. Il se trouvait dans une galerie qui, à une vingtaine de mètres de là, débouchait sur l'immense salle où il avait rencontré le serpent dieu de Joklun-N'Ghar. Les plaques électroluminescentes en forme de goutte d'eau que l'on trouvait partout dans le complexe souterrain des Batoogshans diffusaient une douce lueur orange, qui contrastait violemment avec la luminosité froide de la grotte aux lichens — pardon : au Lichen, puisqu'il s'agissait en fait d'une immense créature composite.

Le businessman ne fut pas surpris de découvrir que Baker n'était pas venu seul, même si le commando ne correspondait pas tout à fait à ce à quoi il s'attendait. En effet, outre Crayola, Andy et Kaxang, huit ou neuf batraciens se tenaient à l'entrée du tunnel, les armes à la main, faisant de temps à autre feu sur un bloc de Lichen qui s'approchait de trop près à leur goût.

— Où les as-tu péchés ? interrogea-t-il.

— La *Maraude-3* ayant été détruite, nous avons dû changer nos plans. Dans l'affaire, la demi-douzaine de prisonniers que Crayola et moi avons recrutés durant la phase B n'ont pas été envoyés semer la pagaille au sein du Haut Etat-Major ; nous nous demandions à quoi nous pourrions bien les employer lorsque « ton » SOS nous est parvenu. Apparemment, ils ont eux aussi entendu parler des Crânes Verts, mais leur version diffère de celle d'Oormigshank ; le Contrôle Central y est en effet remplacé par une obscure entité à laquelle ils donnent le nom de Laddlesore...

— Voilà qui ne ressemble pas à un nom local, marmonna Ronny.

Il éprouvait certaines difficultés à réfléchir, à cause de la douleur qui sourdait de son crâne scalpé, mais il n'y avait pas besoin de considérer attentivement la situation pour comprendre de quoi il retournait. Il était en effet évident que, sans le savoir, les Terriens étaient tombés sur celui qu'ils avaient vainement cherché entre leur départ de Zardane et leur arrivée dans le système de Rigel.

— Ce n'était pas le nom du Veilleur évadé ? reprit le businessman.

Sur les centaines de dieux vivants enlevés par Trantor, un seul avait réussi à rompre le lien paranormal qui le retenait sur Zardane. Nul ne savait où il avait pu passer, le vaisseau radio qui l'avait emmené n'étant jamais revenu au port.

— C'est bien possible, fit Baker, mais je crains que nous ne soyons guère en mesure de le vérifier pour le moment. Je ne vois vraiment pas comment nous pourrions entrer en relation avec un paquet de lichens mobiles, même d'une taille si importante... Aucun d'entre nous n'est télépathe et je ne pense pas que cette créature possède des

organes de phonation.

— Les Crânes Verts sont certainement en relation psychique permanente avec elle, puisqu'elle semble les téléguider. Il suffirait d'en trouver un et le tour serait joué ! (Son mal de tête ne faisant qu'empirer, Blade se rallongea avec précaution.) Je vais me reposer cinq minutes, dit-il. Ou peut-être dix. Avertis-moi dès que tu auras du nouveau...

Ses paupières se fermèrent ; il dormait déjà.

15 : 55

Les ténèbres étaient toujours là lorsque le professeur Krasbaueur émergea de l'inconscience. Néanmoins, il identifia aussitôt l'endroit où il se trouvait à l'odeur de médicament qui y régnait : l'infirmerie du *Maraudeur*. Il se sentit soulagé de découvrir qu'on l'avait ramené à bord du vaisseau ; peut-être n'allait-il pas mourir, après tout...

La seconde constatation importante qu'il fit fut qu'il ne souffrait plus. Cela n'avait rien de surprenant : l'astro-cargo disposait d'un considérable éventail de drogues, dont certaines auraient été capables de provoquer le fou-rire chez un écorché vif. Avec précaution, le vieil homme leva une main vers sa joue et la toucha. Le contact de la plastipeau acheva de le réconforter ; Thû-Yang n'aurait pas pris la peine de redonner face humaine à un mourant.

— Ah, professeur, vous êtes réveillé, dit le médecin. Je commençais à me demander si je n'allais pas vous faire une nouvelle injection de dynamisant...

— Inutile, mon cher, répondit le vieux savant. Je me sens tout à fait lucide. (Il humecta ses lèvres synthétiques avant de poursuivre :) Pourriez-vous me décrire rapidement mon état et me faire part de votre pronostic, je vous prie ?

— Vous allez bien, et vos chances de vous en tirer sont excellentes. Je ne vous cacherai pas que vous étiez fort mal en point à votre retour, mais il était encore temps d'intervenir. *A priori*, vous devriez recouvrir votre apparence normale d'ici deux ou trois mois. Un simple traitement régénérant vous rendra votre peau et une partie de vos cheveux. Pour vos yeux, par contre, il faudra faire une greffe. Et comme je ne dispose à bord ni du matériel, ni de la banque d'organes nécessaire, je crains que vous ne restiez dans le noir jusqu'à ce que nous regagnions la Confédération...

Krasbaueur inspira profondément. Le tableau n'était pas aussi catastrophique qu'il l'avait cru au premier abord, et la perspective de ne recouvrer la vue que dans quelques mois ne l'ennuyait pas ; pour la plupart de ses travaux, il n'avait guère besoin de ses yeux — son

cerveau lui suffisait.

Le médecin l'aida à s'asseoir et, sur sa demande, lui résuma la situation. Le vieil homme l'écouta avec attention, sans cesser un instant de réfléchir à ce qu'il entendait.

—... Mais là où les choses se sont gâtées, conclut

Thû-Yang, c'est lorsque nous avons découvert qu'il nous était impossible de ramener à bord les membres du commando. Quelque chose — vraisemblablement un genre de champ ou d'onde émis par Laddlesore — interdit l'usage du téléporteur dans le sens du retour. Nous pouvons envoyer du monde dans les profondeurs de Batoog, mais il ne faut pas espérer récupérer qui que ce soit pour le moment.

— Cela ne m'étonne guère, déclara le professeur. Beaucoup de Veilleurs possèdent des facultés paranormales. (Il tendit une main et, au jugé, la posa sur l'épaule du médecin.) Vous ne pouvez pas deviner à quel point vous avez bien fait de me réveiller.

— Pourquoi donc ? s'étonna Thû-Yang.

— Je crois que je tiens la solution à tous nos problèmes — ainsi qu'à ceux des Rigeliens. Il faudrait seulement que je passe à mon laboratoire et que j'y prenne deux ou trois gadgets avant d'aller rejoindre Blade et Baker...

— Je m'y oppose formellement. Vous n'êtes pas en état de le faire.

Bien sûr ! En tant que médecin, Thû-Yang n'allait pas le laisser risquer sa vie, même pour sauver celle d'autres personnes. Toutefois, il n'existait pas d'autre solution ; le professeur était le seul à pouvoir manipuler l'appareil sur lequel il comptait pour régler une fois pour toute cette affaire houleuse. Il décida de biaiser.

— Vous avez raison, dit-il. J'aurai besoin d'un assistant, de quelqu'un qui puisse me lire les indications des cadrans et manipuler les curseurs avec précision. Sérafin Loisel fera l'affaire. (Il posa les pieds sur le sol et se leva.) Accompagnez-moi à mon laboratoire, je vous prie, demanda-t-il en tendant le coude en direction de Thû-Yang.

Celui-ci poussa un soupir fataliste et, lui prenant le bras, guida Krasbaueur hors de l'infirmerie.

— Vous êtes conscient du fait que vous courez le risque d'un choc toxique mortel ? grommela le médecin quand ils furent dans le couloir.

— Evidemment. Je connais les effets secondaires combinés des radiations et des super-analgésiques dont vous avez fait usage pour calmer mes souffrances. Mais je crains de ne pas avoir le choix. Qui d'autre, en effet, connaît le fonctionnement de mon transducteur télépathique ?

Thû-Yang se raidit.

— Vous comptez vous en servir pour communiquer avec Laddlesore ? demanda-t-il d'un ton incrédule.

— Plutôt pour convaincre Buundloha de se porter au secours de nos amis. Le serpent dieu ne devrait faire aucune difficulté pour nous aider, une fois libéré du contrôle mental que l'on exerce sans doute sur lui. J'espère seulement que mon transducteur sera assez puissant pour y réussir...

— Et s'il ne l'était pas ?

Krasbaueur leva ses orbites vides vers le ciel.

— Alors, mon cher, je crains que nous ne connaissions tous un sort peu enviable... Voire « pire que la mort », comme on le dit si bien à la *Space o'vision* !

16 : 11

La *Maraude-4*, invisible, survolait le nord du continent Vertical à quelques centaines de mètres d'altitude. La radio, réglée sur la fréquence traditionnellement utilisée par la fraction polaire de l'armée, ne cessait de retransmettre des nouvelles que Mabanghi trouvait pour sa part excellentes. Son exhortation avait apparemment porté ses fruits, car, une à une, les batteries antiaériennes et les stations de surveillance tombaient aux mains des rebelles — pour la plupart sans combat.

— Eh bien, il semblerait que tout se déroule pour le mieux, dit soudain Gédéon, qui ne perdait pas une miette de ce qui se disait sur les ondes. Pour ne rien gâcher, je viens de recevoir des nouvelles du *Maraudeur*. Malgré quelques ratés dans le déroulement de l'opération — comme la destruction de la *Maraude-3* ou la subite apparition d'un Veilleur, allié des Batoogshans, qui n'était pas prévu au programme —, il semblerait que Blade et Baker soient sur le point d'arriver à leurs fins.

— Ont-ils découvert la machine qui génère le labyrinthe gravifique ? s'enquit Mabanghi.

L'IA émit un grognement mécontent.

— Comment veux-tu que je le sache ? s'emporta-t-elle. Le message ne le précisait pas. Mais on peut supposer que c'est bien le cas. Cela dit, le Veilleur en question risque d'être très difficile à vaincre...

L'ex-dagsheen hocha pensivement la tête. Bien qu'il ne connût que les grandes lignes de l'histoire des Veilleurs, il en savait suffisamment pour se demander ce que l'un d'eux pouvait bien faire sur Batoog, planète sur laquelle les mystérieux Jürans n'avaient jamais déposé de dieu vivant. Il avait également entendu parler des fabuleux pouvoirs psychiques de ces créatures synthétiques, et comprenait sans peine les inquiétudes exprimées par Gédéon.

— Et, bien entendu, ce Veilleur protège la génératrice ? interrogea le Polaire.

— Vraisemblablement, grogna l'IA. A moins qu'il ne *soit* la génératrice.

— Pardon ?

Le haut-parleur fit entendre un petit rire méprisant.

— Mes employeurs sont partis du principe que le labyrinthe invisible qui entoure Rigel avait un rapport avec les novæ artificiellement déclenchées dont la Main Rouge s'était fait une spécialité. Je crois qu'ils se sont trompés. Même s'il est évident que des échanges de technologie et de services ont eu lieu entre la mafia et les Batoogshans, il me paraît difficile d'admettre que le Maître de la Main Rouge ait pu leur livrer les plans de son arme la plus destructrice.

— Je ne vois pas où tu veux en venir.

— Mais si, tu le vois très bien ! Il n'y a pas de *machine* ou *d'appareil* dans les profondeurs de Batoog, mais un *être* aux pouvoirs paranormaux dépassant l'imagination. Et ça, crois-moi, ça complique sérieusement le problème.

— Ne pouvons-nous rien faire pour les aider ?

Gédéon mit plusieurs secondes avant de répondre

— un délai qui confinait à l'infini pour une Personnalité Virtuelle.

— Non, répondit-il enfin. Nous ne pouvons qu'attendre et espérer qu'ils réussissent. Alors seulement, nos actes auront une chance d'infléchir la trame des événements.

16 : 27

Oormigshank était fermement décidé à se battre jusqu'à la mort. Sa décision était prise : il préférerait périr plutôt que de subir le châtiment réservé aux traîtres. Et, de toute évidence, les opposants au Haut Etat-Major recrutés par Baker et Crayola en étaient arrivés aux mêmes conclusions que lui.

Mais cette apparente résignation se doublait d'un formidable espoir. Car la victoire sur les lichens rampants qui s'agglutinaient à l'entrée de la galerie marquerait aussi la chute du régime injuste et cruel qui opprimait Batoog depuis plus de deux millénaires.

— Mon arme est vide, annonça Hulk, se tournant vers les Terriens qui discutaient à quelques mètres de là.

— Prenez la mienne, lui proposa Baker, avant de lui lancer son thermique.

Le gigantesque Polaire balafré l'attrapa au vol et, braquant le bulbe de verre du canon sur une plaque de lichen qui s'approchait un peu trop à son goût, la grilla sans autre forme de procès.

— Foutue saloperie, marmonna-t-il. Plus on en crame, plus il en arrive !

Oormigshank acquiesça en silence, pour lui-même. Constatant que

son fusil-laser ne recelait plus que quelques salves, il décida de faire une pause, le temps de poser deux ou trois questions aux Terriens. Oumoumbanank, l'un des complices batoogshans de Hulk, s'avança pour prendre sa place.

— Que comptez-vous faire, maintenant ? demanda l'ex-shangrin à Will.

Celui-ci consulta le chronographe qu'il portait au poignet.

— Il ne nous reste même pas une demi-heure avant l'envol de la flotte d'invasion, répondit-il, le front barré d'un pli qui exprimait son inquiétude. Si nous ne réussissons pas à passer et à atteindre le générateur du labyrinthe, l'affrontement deviendra inévitable. Et il y a de très fortes chances qu'il tourne au désavantage de votre peuple ; n'oubliez pas que nous avons prévenu la Terre des intentions du Haut Etat-Major. Toute la zone orientale de la Confédération doit grouiller de vaisseaux de combat. Nous allons vers le plus terrible affrontement jamais recensé dans cette partie de la Galaxie !

— Et si vous passiez, qu'est-ce que cela changerait ?

— J'ai la conviction que les Rigeliens ne se sont pas enfuis dans le passé à l'aveuglette et sans espoir de retour. Ils ont dû laisser derrière eux un quelconque témoin, qui les préviendra dès que la lumière de Rigel sera redevenue normale.

La réaction d'Oormigshank relevait du domaine du réflexe pur : il leva son arme et la braqua sur Baker.

— Les Rigeliens ? aboya-t-il, retrouvant le ton désagréable et agressif auquel il avait souvent recours avant d'être dégradé. Vous avez l'intention de livrer Batoog à nos ennemis héréditaires ?

Le Terrien parut conserver son sang-froid, pour autant que l'ancien shangrin pût en juger.

— Batoog ne sera *livrée* à personne. Il se trouve simplement que les Rigeliens sont les seuls, dans l'état actuel des choses, à pouvoir neutraliser la flotte de guerre qui fait chauffer ses moteurs en ce moment même sur tous les astroports de la planète. Mais je peux vous assurer qu'aucun d'eux ne posera le pied sur votre monde sans en avoir reçu l'autorisation.

Un trait de feu d'un mauve étincelant traversa soudain la galerie, venant s'écraser en une gerbe ardente à deux mètres de Baker.

— A terre ! s'écria celui-ci en donnant l'exemple.

Tous se jetèrent au sol — sauf Oormigshank, qui s'était instinctivement tourné vers l'origine du rayon mortel. Ecrasant la détente de son fusil-laser, il balaya la pénombre, abattant trois ou quatre silhouettes indistinctes, avant que le bruit d'une course précipitée n'indique que les assaillants se repliaient.

— Pris entre deux feux, grogna Andy Sherwood. La verdure d'un côté et les Batoogshans de l'autre !

— Couvrez-moi ! lui demanda Oormigshank.

En trois bonds, il eut atteint les corps de ceux qu'il venait d'abattre. Mais lorsqu'il vit ce qui grouillait sur leur tête, il recula précipitamment.

— Des Crânes Verts ! prévint-il. Ne vous en approchez pas — le Lichen pourrait s'emparer de vous...

Blade, qui venait de le rejoindre, contemplait tristement les corps désarticulés des batraciens possédés.

— Cette affaire devient trop sanglante à mon goût, dit-il, sombre. Au cas où les Crânes Verts — ou d'autres Batoogshans — nous attaquent, essayez d'employer vos paralyseurs. Qu'ils soient téléguidés par le Lichen ou qu'ils obéissent simplement aux ordres des criminels du Haut Etat-major, nos adversaires ne sont pas responsables de leurs actes.

Dans leur dos s'élevèrent des exclamations, suivies du chuintement des armes thermiques. Le Batoogshan et le Terrien firent volte-face — et découvrirent avec horreur que le Veilleur chlorophyllien s'était lancé dans une offensive de grande envergure. Un mur de lichen haut de plusieurs mètres, composé de centaines de couches de plantes, avait entrepris de pénétrer dans la galerie. Et, malgré le feu nourri sous lequel le tenaient les membres du commando, il avançait inexorablement à raison de quelques centimètres par seconde.

— Poussez-vous tous ! rugit Andy Sherwood.

Il brandissait une arme incroyable, qui devait bien peser la moitié de son poids. Longue de plus d'un mètre, pourvue de trois canons disposés en triangle et d'un nombre invraisemblables de réglages, elle s'achevait par une crosse de plastique sous laquelle pendait une sphère noire, grosse comme une tête de Batoogshan, dont les parois indestructibles abritaient un générateur à fusion, véritable soleil en miniature.

— Poussez-vous, bon sang de bois ! intima l'aventurier barbu en épaulant son impressionnant fusil. Les désintégrateurs à courte portée n'ont aucune précision, c'est bien connu !

Le nom de l'arme provoqua une soudaine débandade, et Andy, bien campé sur ses deux jambes, se retrouva seul en première ligne, prêt à affronter l'un des adversaires les plus dangereux qu'il eût rencontré au cours d'une existence pourtant fort mouvementée.

La vitesse de progression de la masse végétale était à présent d'un pas à la seconde, mais Sherwood prit son temps pour épauler le désintégrateur et pour effectuer quelques manipulations complexes. Puis, enfin, son index écrasa la détente ; un rayon de pâle lumière argentée naquit entre les extrémités des trois canons. Lorsqu'il frappa le mur de lichen, celui-ci commença littéralement à s'effacer, comme un croquis sous l'effet d'une gomme. Trois secondes à peine suffirent

pour transformer en énergie pure la masse végétale qui bouchait la galerie.

— Oh ! Venez voir ! s'exclama Andy.

Tous se ruèrent en avant pour le rejoindre — et découvrirent que le Lichen s'enfuyait. Les milliers, les millions de plantes qui le constituaient rampaient à l'écart du commando de toute la vitesse dont elles étaient capables. Bientôt, il n'en resta plus une seule en vue. Ils n'avaient pas exactement vaincu l'étrange Veilleur, mais ils venaient de marquer un point.

— Les Crânes Verts remontent à l'assaut ! prévint Crayola, qui surveillait leurs arrières.

— Séparons-nous en deux groupes, proposa Baker. Quatre ou cinq d'entre nous resteront ici, à l'entrée de la galerie, pour empêcher que les autres ne soient pris à revers pendant qu'ils iront à la recherche du générateur. Crayola, peux-tu veiller sur Ronny ?

La Fadama acquiesça et alla s'agenouiller auprès du businessman inconscient.

Oormigshank leva le petit tétaniseur que venait de lui passer Sherwood. Pour sa part, il préférait faire partie de ceux qui contiendraient les Crânes Verts. Car le Lichen allait revenir, c'était évident — et il ne le ferait que lorsqu'il serait certain de pouvoir les écraser. Le groupe qui partirait à la recherche de la génératrice n'avait que de très faibles chances de revenir.

L'ex-shangrin perçut un léger déplacement d'air sur sa gauche. Tournant la tête, il se retrouva nez-à-nez avec une créature humanoïde dont le crâne aveugle paraissait recouvert de plastique brillant. Son doigt se crispa instinctivement sur le déclencheur du tétaniseur...

— Ne tirez pas ! cria quelqu'un. Ce n'est que le professeur Krasbaueur !

16 : 39

Le vieux savant ne perdit pas de temps. A peine s'était-il rematérialisé, en compagnie du mousse, qu'il donnait à celui-ci l'ordre d'ouvrir la grosse valise qu'il portait. L'intérieur du bagage était constitué de deux tableaux de commande à l'apparence complexe, dont la disposition disait quelque chose à Kaxang...

— Quel est ce nouveau gadget, prof ? s'enquit Andy Sherwood.

Krasbaueur tourna vers lui sa tête protégée par un film de plastipeau, qui lui donnait une allure plus comique qu'épouvantable.

— Il ne s'agit pas d'un « gadget », rétorqua-t-il d'un ton quelque peu vexé, mais de la dernière version de mon transducteur télépathique.

— Vous avez l'intention de l'employer pour essayer de

communiquer avec Buundloha ? interrogea Baker.

— Communiquer ne servirait à rien, car il y a gros à parier que notre ami le serpent dieu est toujours sous le contrôle mental des Batoogshans. Contrôle que je vais tenter de briser à l'aide de ce prototype, bien plus performant que celui qui a servi de base à nos adversaires pour dominer Buundloha.

Estimant sans doute qu'il avait fourni suffisamment d'explications, le vieil homme entreprit de donner des instructions au mousse. Les doigts de ce dernier coururent sur les boutons et interrupteurs qui parsemaient l'intérieur de la valise. Parfois, sur la demande de Krasbaueur, il s'interrompait pour lire à haute voix les indications qui apparaissaient sur les multiples cadrans et écrans à cristaux liquides.

Pendant ce temps, l'offensive des Crânes Verts se poursuivait à quelques dizaines de mètres de là. Par bonheur, Hulk, Oormigshank et les autres batraciens n'avaient aucun mal à les contenir — pour le moment, du moins. Les Batoogshans possédés par le Lichen faisaient preuve de la même combativité que leurs semblables ayant conservé leur libre-arbitre, mais ils manquaient nettement d'efficacité en comparaison de ces derniers. En outre, il était nettement plus facile de faire mouche avec le faisceau à large diffraction d'un paralyseur qu'avec le fin pinceau de lumière cohérente d'une arme thermique.

— Voilà Buundloha qui revient, annonça soudain Baker. Le problème, c'est qu'il n'est pas seul...

— Qui est avec lui ? demanda Krasbaueur.

— Le Lichen, répondit tristement Will, avant de lui expliquer en deux mots qui était l'immense et morcelée créature végétale.

— Extraordinaire ! commenta le vieux savant lorsque le businessman se fut tu. Les Jürans ont décidément fait preuve de variété dans la conception de leurs Veilleurs ! Comme je regrette qu'ils se soient éteints avant ma naissance !

— Croyez-vous que ce soit vraiment le moment de vous extasier sur les qualités d'un peuple disparu ? lui lança Baker, non sans ironie malgré la gravité de la situation.

Le serpent dieu de Joklun-N'Ghar rampait rapidement sur le sol de la grotte — poursuivi, semblait-il, par une mer de lichen phosphorescent. Kaxang dut lutter contre l'envie qui lui venait de tomber à genoux. La tribu n'gharienne dans laquelle il avait vu le jour faisait partie des quelques ethnies ophiolâtres qui, depuis des millénaires, rendaient hommage à Buundloha ; et bien qu'il partageât l'opinion des Terriens au sujet de l'éventuelle divinité des Veilleurs, il ne pouvait s'empêcher de ressentir un sentiment mystique d'une intensité effarante chaque fois qu'il se trouvait mis en présence de l'immense reptile.

Cependant, Krasbaueur avait fini de dicter au mousse les

instructions nécessaires.

— Maintenant, tourne ce bouton vers la gauche, conclut-t-il. De deux crans.

Séraphin Loisel obéit.

— Ça ne donne rien, professeur, dit-il.

— Voyons, mon jeune ami, c'est impossible ! A moins que vous n'ayez commis une erreur, bien entendu, lors de l'exécution de mes instructions.

— Mais enfin, prof, qu'avez-vous l'intention de faire ? interrogea Sherwood.

— Il te l'a dit, intervint Baker. Libérer Buundloha du contrôle télépathique des Batoogshans.

— Ça, j'avais compris ! grommela le barbu. Mais je ne vois pas en quoi ça améliorera notre position. Il est évident que le Lichen ne fera qu'une bouchée de notre cher serpent dieu si celui-ci se retourne contre lui parce que nous le lui aurons demandé ou ordonné...

— Je n'en suis pas si sûr, se contenta de répondre le vieil homme.

Kaxang tressaillit. Bien sûr. Krasbaueur avait raison. Il ne pouvait qu'avoir raison. Soudain, l'astrogateur réalisait l'erreur que tous avaient commise jusque-là : parce que Buundloha était incapable de communiquer verbalement ou télépathiquement — sinon avec les chamanes n'ghariens lorsque ceux-ci se trouvaient sous l'emprise du champignon *g'zuunta* ou de la liane *y'aggé* —, ils l'avaient pris pour un Veilleur d'une classe inférieure, un dieu au rabais... Et Kaxang lui-même s'était laissé prendre à cette vision anthropocentriste des choses.

Mais à présent...

— Bien sûr ! s'écria-t-il, surexcité, indifférent à la bataille acharnée qui se déroulait à quelques pas de là. Nous avons cru que les Batoogshans avaient attaqué Joklun-N'Ghar parce que cela leur permettait du même coup de se venger de la B and B Co, mais pas un seul instant nous n'avons pensé que, dès le début, leur objectif était le serpent dieu !

— Ne dis pas n'importe quoi, lui lança Andy. Tu sais très bien que le coup avait été monté par Creed et Edge, les types de la CHROME [20], et que les crapauds se sont greffés dessus. En outre, Buundloha n'était pas prévu dans le plan de départ — et sans le transducteur...

Il pâlit subitement et lâcha une bordée de jurons.

— Je crois qu'Andy a fini par comprendre, ironisa Blade.

Kaxang jeta un coup d'œil vers la grotte. Le corps formidable de Buundloha avait replié ses anneaux en une masse de près de trente mètres de haut, au-dessus de laquelle s'agitait sa tête ophidienne. Tout autour de lui s'étendait le Lichen — qui avait cessé de progresser et dont la limite s'arrêtait à une cinquantaine de mètres de l'endroit où se

trouvait le commando. A l'autre bout de la galerie, les Crânes Verts s'étaient une fois de plus retirés, laissant plusieurs dizaines des leurs paralysés sur le carreau.

Le calme avant la tempête.

16 : 55

Depuis le début de ce maudit voyage, Sérafin Loisel se demandait avec commisération dans quelle galère il s'était embarqué. Frais émoulu de l'école d'astromarine civile de Tycho, sur la Lune, il avait tout d'abord accueilli avec enthousiasme l'idée de partir à l'aventure avec les célèbres Blade, Baker et leurs compagnons. Il avait posé sa candidature sans la moindre conviction et n'en avait pas cru ses yeux en lisant la lettre d'embauche reçue par retour du courrier interplanétaire.

Mais une fois sur le *Maraudeur*, il n'avait pas tardé à déchanter. Dans l'innocence de son adolescence, il ignorait en effet qu'il pût exister un tel équipage de fous, de dingues, de fondus, de mabouls, de cinglés — il avait passé tous ces termes en revue, sans parvenir à en choisir un. Le vaisseau tout entier baignait dans une atmosphère de franche démente — du moins, aux yeux d'un jeune homme bien élevé qui avait suivi les cours encadrés par une discipline rigide de la faculté de Tycho.

Pour commencer, certains officiers — et même des matelots ! — tutoyaient le capitaine, et celui-ci ne s'en formalisait même pas. C'était contraire à tous les règlements des compagnies régulières. Mais cela ne représentait qu'un détail en comparaison du reste. Lors de l'affrontement avec Trantor, le dieu renégat de Zardane, Sérafin était passé à plusieurs reprises au bord de l'évanouissement. Les gens du *Maraudeur* ne faisaient rien comme personne et, surtout, semblaient éprouver un mépris total du danger — mis à part Baker, qui jouait plutôt les Cassandra. Le mousse était monté une fois à bord d'une navette que pilotait Andy Sherwood ; il s'était juré de ne jamais, plus jamais recommencer cette expérience terrifiante. S'il lui avait fallu émettre un rapport sur l'astro-cargo et son équipage, il aurait sans doute rédigé la note suivante :

« Discipline inexistante. Comportements aberrants. Ignorance absolue des règles de sécurité élémentaires. Prise de risques inutiles et disproportionnés. Trop de familiarité entre le capitaine et ses hommes. Trop de laisser-aller dans les tenues vestimentaires. Equipage à disperser. »

Quant à Blade et Baker, ils étaient plus étranges encore, avec leurs sujets de discussion abstraits et leur don inné pour s'attirer des ennuis.

C'était eux, bien entendu, qui étaient à l'origine de l'expédition en cours. Qui d'autre aurait pu avoir l'idée insensée d'effectuer à la place des Magiciens la tournée d'inspection dont ces derniers avaient été incapables de s'acquitter ?

Chassant ces pensées qui ne cessaient de le hanter, le jeune homme reporta son attention sur le tableau de commandes du transducteur nouveau modèle, lequel s'obstinait à ne pas fonctionner. L'invention-miracle de la dernière chance n'était qu'un assemblage de circuits mal connectés.

Remarquant qu'un interrupteur portait de vagues traces de rouille — Krasbaueur avait visiblement l'habitude d'employer du matériel de récupération pour ses prototypes —, Sérafin ramassa machinalement la bombe nettoyante qui se trouvait dans la valise et s'en servit pour dépoussiérer l'appareil. Après, tout, on ne sait jamais...

Sur un petit cadran, une aiguille passa du 1 au 7. Quand le mousse le signala au professeur, celui-ci fit un bond :

— Mon cher enfant ! Vous êtes un génie ! Comment n'y ai-je pas pensé moi-même ? L'effet statique du champ de téléportation est si intense que toute la poussière en suspension dans l'espace dématérialisé autour de nous s'est déposée...

— Vous voulez dire que votre machin fonctionne et que Buundloha est libre ? demanda Baker, incrédule.

— Exactement. D'ailleurs, regardez : le Lichen bat en retraite. Il a senti la puissance qui émane du serpent dieu et il préfère s'en tenir à l'écart.

— Mais pourquoi donc ? fit Sherwood. Qu'est-ce que ce fichu reptile a de si particulier ?

Le professeur n'eut pas le temps de répondre.

— Il est cinq heures, annonça Crayola, lugubre. En ce moment même, les escadres des Batoogshans décollent en direction de votre Confédération. Nous avons échoué...

Le communicateur de Blade grésilla. Elle s'en empara et monta le son pour que tous puissent entendre son correspondant.

— Ron ? s'enquit la voix de Red Owens. Alors, ça y est ? Vous avez réussi ?

— Réussi ? Que racontez-vous ? s'étonna la Fadam.

— Crayola ? Où est Ronny ?

— Inconscient, mais ça va... Qu'est-ce que c'est que cette histoire comme quoi nous aurions réussi ?

— Rigel a repris son aspect normal voici quelques dizaines de secondes à peine. Je pensais que vous le saviez...

— Non, pas du tout, répondit Baker, à qui Crayola avait tendu le communicateur. Je me demande bien ce qui a pu... (Son regard se posa sur l'immense serpent.) Red ? Tu peux demander à Tex de nous

remonter ? Plus rien ne devrait s'opposer à notre téléportation à bord. Et dis-lui aussi de s'occuper de Buundloha. Nous allons le ramener chez lui — sur Joklun-N'Ghar.

Séraphin eut un haut-le-corps. Et pour couronner le tout, voilà que le *Maraudeur* allait se transformer en vivarium géant ! Autant s'habituer tout de suite à cette idée, estimait-il au moment où son corps commença à se dématérialiser.

17 : 18

« Cher Vorlank-Laor, chère Lamdka-Laor, chers amis de Rigel,

« Nous sommes venus vous rendre visite, mais nous ne vous avons pas trouvés. Nous avons cru comprendre que vous aviez effectué un « échange » à travers le temps, remplaçant votre monde actuel par une version plus ancienne de lui-même, sans doute choisie parce quelle allait de toute manière connaître une ère glaciaire.

« Contrariés par cette découverte, nous avons mis le cap sur Batoog, qui se trouvait à l'origine des perturbations qui vous avaient obligés à fuir. Là, nous avons ramené la situation à la normale — non sans peine, nous vous raconterons. Et le dispositif que vous aviez laissé derrière vous a rappelé votre civilisation de l'abîme temporel dans lequel elle s'était mise à l'abri.

« Aussi étonnant que cela puisse paraître, c'est Buundloha, le Veilleur ophidien enlevé sur Joklun-N'Ghar par les Batoogshans, qui créait le labyrinthe gravitationnel autour de Rigel. Les batraciens le contrôlaient mentalement à l'aide du transducteur télépathique du professeur Krasbaueur, qu'ils avaient également volé sur Joklun-N'Ghar. Par bonheur, un nouveau modèle de transducteur nous a permis de libérer le serpent dieu de ce joug psychique, rendant son aspect normal à votre soleil tutélaire.

« Il restait toutefois un problème à régler : la flotte des Batoogshans venait en effet de décoller, à destination de la Confédération terrienne que le Haut Etat-Major comptait mettre à feu et à sang. Mais Buundloha s'en est chargé sans difficulté : usant de son pouvoir de fascination, il a obligé les équipages à faire demi-tour et à revenir se poser à leur point de départ.

« Au cours de cette affaire, nous avons découvert qu'il existe deux ethnies sur Batoog : les Batoogshans proprement dits et les Polaires, minorité opprimée. Ces derniers se sont révoltés à notre instigation et ils détiennent actuellement tous les points stratégiques situés au-delà des quarantièmes parallèles nord et sud. Près de la moitié de la planète est donc entre leurs mains. A priori, nous pouvons compter sur eux pour parvenir à une solution pacifique ; moins intoxiqués par la propagande que les Batoogshans, ils devraient accepter de négocier.

« Par contre, il paraît évident que le Haut Etat-Major ne voudra jamais reconnaître ses torts. C'est pourquoi nous avons demandé à Buundloha de s

'emparer de l'esprit de ses membres — et notamment de celui du stoolz, le chef suprême de Batoog, qui annonce en ce moment même le désarmement total de la planète et la signature d'un armistice avec Rigel. Il ne vous reste plus qu'à envoyer vos ambassadeurs, et cette triste affaire sera réglée — définitivement, espérons-nous.

« Il demeure néanmoins quelques zones obscures, sans grande importance. Nous en discuterons avec vous lorsque nous aurons — enfin ! — atterri sur Rigel IV. Peut-être pourrez-vous nous apporter quelques informations intéressantes.

« Nous pensons demeurer encore un jour ou deux sur Batoog, le temps de retrouver l'un de nos hommes qui y a disparu. Ensuite, nous vous rendrons cette visite que nous vous avons promise depuis si longtemps. Je suis certain qu'elle nous permettra d'avancer dans la résolution de l'énigme majuscule représentée par l'existence des Veilleurs.

« A bientôt. »

Vorlank-Laor posa sur le bureau la transcription du message envoyé par les Terriens.

— Eh bien, qu'en penses-tu ? interrogea Lamdka-Laor.

Il sourit à belles dents.

— J'ai l'impression qu'ils ne se sont pas amusés tous les jours, dit-il doucement. Mais ce sont sans contestation possible des individus remarquables. Quelques jours leur ont suffi pour réussir là où nous avons échoué à plusieurs reprises : éliminer le danger représenté par les Batoogshans.

— Ces « zones d'ombre » auxquelles ils font allusion ne t'inquiètent pas ?

Vorlank-Laor haussa les épaules.

— Elles ne nous concernent pas, si tu veux mon avis. (Il désigna Rigel, dont les chauds rayons inondaient le paysage paisible qui s'étendait devant la baie vitrée.) Nous avons retrouvé notre étoile ; pour le moment, cela seul compte à mes yeux. Cela, et le fait que les Batoogshans aient été enfin neutralisés. La paix va pouvoir régner à nouveau sur ce secteur de la Galaxie. Grâce aux Terriens, grâce à Buundloha — et un peu grâce à nous, tout de même...

Son épouse lui prit tendrement la main.

— Si peu, dit-elle d'une voix mélodieuse. Reconnais-le, nous n'avons pas été très brillants lors de cette crise. Nous aurions dû lutter, au lieu de fuir dans le passé.

— Je partage ton avis, mais tu sais très bien que les vieillards qui nous dirigent ont, depuis fort longtemps, renoncé à prendre le moindre risque. (Il sourit à nouveau, non sans tristesse.) Notre civilisation commence sérieusement à se scléroser, constatat-il, tandis que celle des Terriens est jeune et dynamique. En un sens, je ne suis

pas mécontent du rôle qu'ils ont joué dans cette affaire. Peut-être cela nous incitera-t-il à nous secouer...

— Ou peut-être pas. Peut-être le temps est-il venu de passer le relais. Notre peuple aspire au repos, à la jouissance perpétuelle que peut lui procurer notre technologie infiniment avancée ; nul n'a plus envie de jouer les agents secrets ou les policiers galactiques — à part toi et moi, bien sûr, et une poignée d'autres « insensés ». Maintenant que le péril batoogshan n'est plus, il y a gros à parier que cette tendance ne fera que s'accroître.

— Passer le relais..., répéta pensivement Vorlank. C'est peut-être une bonne idée. Mais cela impliquerait de livrer aux Terriens nos secrets les mieux gardés, et je ne crois pas que...

Lamdka posa un doigt sur ses lèvres.

— Qu'importe ? souffla-t-elle. L'Histoire est en marche, et nous n'y pouvons rien... Que nous le voulions ou non, c'est autour de la Terre — et non de Rigel — que se fera l'union de cette partie de la Galaxie. Par Lyd, Vorlank, ils ont vaincu les Batoogshans !

Il hocha la tête.

— Je le sais bien, dit-il d'un ton résigné. Je ne le sais que trop bien...

*Achevé d'imprimer en octobre 1995
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Arnaud (Cher)*

VAUGIRARD — 12, avenue d'Italie — 75 627 Paris Cedex 13
Tél. : 44-16-05-00

— N° d'imp. 2711.
— Dépôt légal : novembre 1995.

Imprimé en France

[1] Les Forbans de l'espace, SF Jimmy Guieu n° 33.

[2] Equivalent anglo-saxon de notre clavier «
AZERTY ».

[3] Les Brumes de Joklun-N'Ghar, SF Jimmy Guieu n° 102.

[4] Les orgues de Satan, SF Jimmy Guieu n° 40.

[5] « Omettez les pensées inutiles. »

[6] Trafic interstellaire, SF Jimmy Guieu n° 81.

[7] Piège dans l'espace, SF Jimmy Guieu n° 27.

[8] Maître de la Main Rouge. SF Jimmy Guieu n° 100.

[9] Les Brumes de Joklun-N'Ghar, SF Jimmy Guieu, op. cit.

[10] Les magiciens des mondes oubliés. SF Jimmy Guieu n° 97.

[11] Les voleurs de dieux. SF Jimmy Guieu n° 103.

[12] Littéralement : « bande sonore extraterrestre ».

[13] Les brumes de Joklun-N'Ghar. op. cit. Pour tenter d'apporter une réponse un peu rationnelle à ce « tabou », il semblerait que la proportion de victimes du mal connu sous la dénomination « renvoi d'inexistence » ait été particulièrement forte à bord du premier vaisseau de pionniers, vraisemblablement en raison d'une défaillance de son propulseur gravito-magnétique.

[14] La Colonie perdue. SF Jimmy Guieu n° 58.

[15] Qui es ! de 0,34 g, soit environ le tiers de celle de la Terre.

[16] Dérivé du grec homotos. qui signifie semblable, ce terme désigne les animaux à sang chaud, par opposition à « poïkilotherme » — de poïkilos : varié —, appellation des êtres à sang froid

[17] Laquelle, si l'on en croit Platon, nous demeure à jamais inconnaissable : nous ne pouvons en percevoir que des aspects déformés, les fameuses « ombres sur le mur de la caverne ».

[18] Intelligence artificielle.

[19] Authentique. Des recherches en ce sens sont actuellement en cours. Rappelons qu'un scorpion peut supporter des quantités de radiations cent fois supérieures à la dose mortelle pour un être humain.

[20] Les Brumes de Joklun-N'Ghar, op. cit.